



John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o.

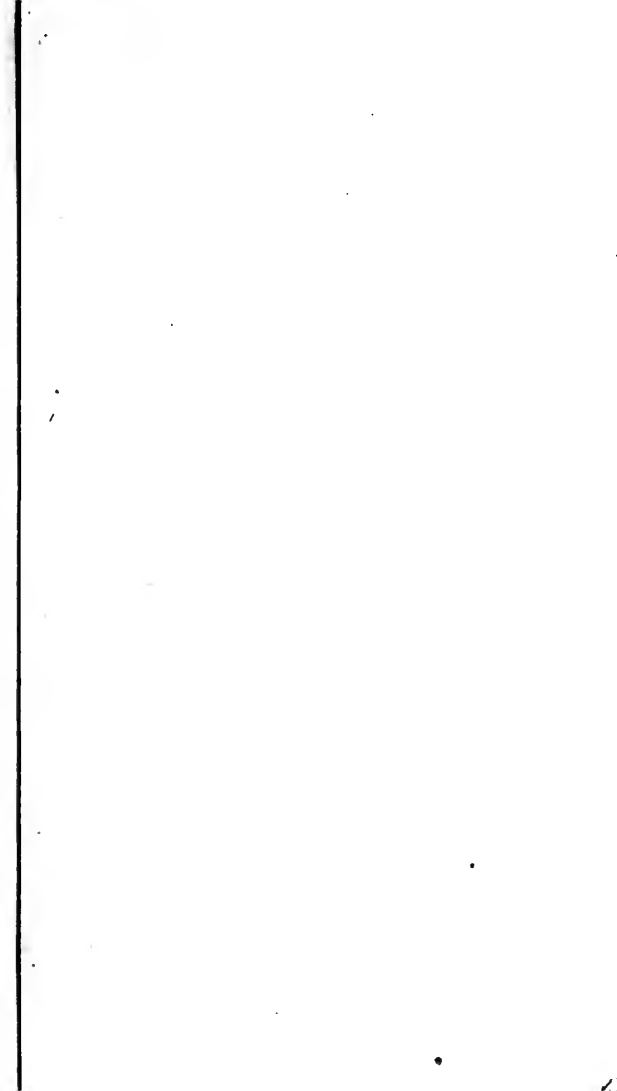
ADAMS

175.9

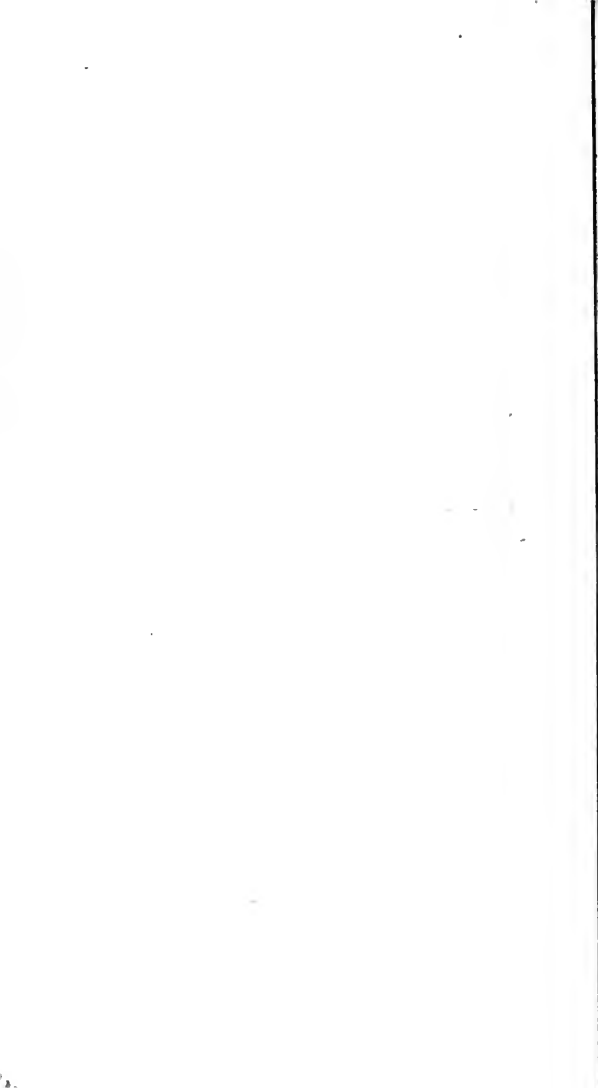
Vol. 3.







BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE;

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME TROISIEME.

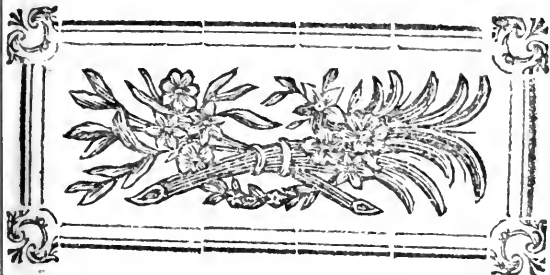


A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

ADAMS 175.9

v. 3



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

LE PRINTEMPS offrant de nouveaux plaisirs, chacun profita de la variation & s'arrêta chez soi à la goûter. Le Chevalier, pressé par son petit homme, fut aussi obligé de retourner à Paris y faire une apparition. C'étoit quelque chose

Tome III.

A

de pitoyable, que de voir la peine avec laquelle il s'arracha du sein de notre famille. Il pleura, sanglota, plus qu'il n'avoit fait dans toute sa vie. Nous de même; car du petit au grand, chacun l'aimoit. Mes sœurs même souffroient qu'à mon imitation il les qualifiât de ce doux nom. C'étoit bien en effet une douceur pour lui, & telle qu'il ne l'avoit jamais trouvée nulle part. Prêt à partir, nous l'embrassâmes tous. Adieu, lui dîmes-nous. Consolez-vous; & pour nous consoler nous-mêmes, revenez le plutôt que vous pourrez. J'en étois sûr, & ma sœur cadette pour le moins autant, quoiqu'elle ne pût le voir partir, & qu'elle s'étoit retirée quelque part, peut-être pour le pleurer.

Ne sachant que faire, pour ainsi dire, après son départ, & ennuyé d'ailleurs de ma fièvre, ce fut alors que je céдай aux instances que me faisoit tous les jours mon pere, pour user des remèdes de son Médecin.

On l'envoya chercher ; il vint , & commença à m'administrer son quinquina. Malgré le discrédit où ce fébrifuge est tombé depuis long-tems , il me tira d'affaire en moins de six semaines , & sans aucune suite mauvaise. Je crois que si cela s'étoit opéré tout-d'un-coup , je serois mort de joie. J'en juge par celle que me causa par degrés la diminution de mes accès. Chaque prise de mon remede y portoit coup. A la fin j'en fus quitte , & jamais de ma vie je ne donnai cinquante louis de meilleur cœur , qu'au Médecin auteur de ma délivrance.

Mon pere , qui marquoit pour cette fièvre plus d'inquiétude encore que moi , ne se réjouit pas moins de ma guérison. Toute la famille y prit une véritable part , & sur-tout Ferdinande , qui s'imaginait à chacun de mes accès de me voir partir pour l'autre monde. On proposa , en signe de réjouissance , une fête solennelle. Elle fut résolue ; mais

comme nous attendions le Chevalier, & que nous nous étonnions même qu'il ne fût pas déjà arrivé, on jugea d'une commune voix de différer jusque-là. Huit ou dix jours après il arriva. Ce cher ami, transporté de nous revoir, & sur-tout d'apprendre que j'étois guéri, nous fit craindre lui-même pour sa santé.

Après nous être abandonnés réciproquement à une joie peu ordinaire, je lui demandai des nouvelles de Paris, & principalement de la Cour de mon Maître où je l'avois prié d'aller. J'ai vu, me dit-il, par les discours de l'Abbé, que jusqu'au Prince même s'étoit informé de toi avec soin & tendresse. Il a voulu que je lui racontasse jusqu'aux moindres circonstances. Apprenant que l'air natal ne te faisoit rien, il m'a ordonné de te ramener, en quelque état que tu fusses. Voici un paquet, ajouta-t-il, où tu trouveras une Lettre, qui je crois fait mention de ses volontés. En

effet, ouvrant le paquet, j'y trouvai entr'autres une Lettre de l'Abbé, qui pressoit mon retour. Je la communiquai à mon pere, & ensuite à toute la compagnie. Qu'en dites-vous? leur dis-je. Là, là, répondit Ferdinande, il n'y a rien qui presse. Elle eût pensé bien autrement, si elle avoit su le malheur qui m'attendoit, & dont elle-même devoit être la cause.

Le Chevalier ne pouvant se lasser de me féliciter, & admirant même le changement qu'il trouvoit déjà dans mon air, nous donna occasion de lui parler de la fête que nous avions résolue. Je veux, lui dis-je, te dédommager une bonne fois de toutes les abstinences que tu as faites avec moi. Si tu n'étois venu en poste, je commencerois dès demain; mais j'aime mieux que tu te reposes, & cependant je préparerai tout ce que je sai qui peut flatter ton goût. En effet, je me piquai, pour célébrer ma convalescence, d'enchérir sur tous les diver-

tissemens qui nous avoient aidé à passer l'hiver.

Je fis venir, de tous les endroits, de quoi perpétuer pendant huit jours la fête la plus magnifique, la plus ga-lante qu'on ait vu depuis long-tems dans la Province. J'y invitai, non-seu-lement tous mes parens & amis; mais toute la Noblesse de l'un & de l'autre sexe. Chacun s'étant rendu au jour marqué, nous commençâmes à nous en donner au cœur joie. Que de folies, que d'extravagances! Excepté le plaisir du repos, ou du lit, du moins pour les hommes, il n'y en eut point qu'on ne portât au dernier excès. Voilà com-ment les jeunes gens changent souvent en dissolution les actions-de-grace qu'ils devroient rendre. Ils n'en sont pas tou-jours punis sur le champ; mais cela se trouve. Pour moi je ne le portai pas loin.

Parmi mes convives, il y en avoit deux familiers depuis long-tems. L'un étoit l'Amant de ma sœur aînée; l'autre

un Gentilhomme, camarade dès l'enfance, que je n'avois vu depuis maintes années, mais qui depuis mon retour avoit étroitement renoué. Je l'aimois. Chez moi cela a toujours suffi; c'est-à-dire, qu'aimant, j'ai cru qu'on ne pouvoit que m'aimer; & quoiqu'à cet égard j'aie mille fois été trompé, je le suis encore tous les jours. Mon vieux camarade fut un des premiers qui me fit faire cette fâcheuse expérience. J'avois pris jusque-là ses fréquentes visites pour belle amitié; mais rien moins. C'étoit ma chere Ferdinande qu'il convoitoit & m'envioit. J'aurois dû m'en appercevoir depuis long-tems, si j'avois été de moins bonne-foi. Pour elle, elle le savoit; mais dans la crainte de nous brouiller, ou peut-être de ce qui arriva, elle ne m'en avoit jamais ouvert la bouche.

Tous s'étant retirés, l'Amant de ma sœur, & ce prétendu ami, demeurèrent pour clore le Jubilé. Dans cette espee

de particulier, il sembloit que nous reprenions de nouvelles forces pour rire & batifoler. Mon Gentilhomme plus ivre, soit de vin ou d'amour, qu'il n'avoit encore été, s'oublia avec Ferdinande, & en présence de tous prit une liberté si galante, qu'elle lui appliqua un fier soufflet, Un soufflet sur la noble joue d'un Gentilhomme, on le fait, c'est un péché qui ne se pardonne ni dans cette vie ni dans l'autre. Fût-il de la Vierge Marie, les Anges en répondroient. Dans le fond, mon Gentilhomme méritoit celui qu'il avoit reçu. L'étoffe fut si bien mesurée sur son insolence, que sagement je crus n'avoir rien à dire. Pour comble, chacun l'accabla de blâme. Moi seul je ne dis mot. Cependant ce fut moi qui en payai la folle enchere.

Mon Gentilhomme, appris à être discret, m'imita & sortit. Je le conduisis, comme si de rien n'étoit; mais me quittant, il me serra la main de

manière à me faire comprendre qu'il auroit avec moi son affront. Qu'y pouvois-je ? S'il avoit fait cette réflexion, peut-être eût-il évité son funeste sort, & moi mille chagrins & mille fâcheux embarras. Appuyé sur mon innocence, je n'en fus que plus gai. Personne ne s'apperçut que je fusse menacé, & je ne le fis même connoître au Chevalier, que par le cartel que m'envoya le lendemain mon extravagant ennemi.

Sans considérer qu'il n'étoit qu'un impertinent, & l'unique auteur de l'offense qu'il prétendoit avoir reçue, il m'accusoit d'en être seul la cause, & le seul par conséquent à qui il pût s'adresser pour en tirer satisfaction. A cela, il ajoutoit le tems, le lieu & les armes pour nous battre & nous tuer. J'avoue que voyant cela, je fus si transporté de colere, si fâché même de ma retenue, que je me repentis de n'avoir pas été le premier à lui demander raison de l'impertinence qu'il avoit eue à

l'égard de Ferdinande. Oui, disois-je, je devois sur le champ ajouter à son soufflet, ce qu'il sembloit chercher.

Le Chevalier au désespoir du danger où j'allois m'exposer, vouloit à toute force le prévenir. Il s'offrit d'aller parler au Gentilhomme, & tâcher de le ramener à la raison. Non, lui dis-je. Foible comme tu es, reprit-il, j'irai donc me battre pour toi. Encore moins. Oh bien, ajouta-t-il, je vais avertir pere, frere, sœurs, Ferdinande même, & nous t'enchaînerons. Garde-toi bien de remuer, répliquai-je, autrement je te jure que toute ma juste colere tombera sur toi. Tout ce que je te demande, & que j'espère comme de mon meilleur ami, c'est qu'à tout événement tu me serves ici comme un autre moi-même. Que je succombe ou non, tu auras besoin de tous tes talens pour calmer le trouble que cette affaire va causer. Quoi, me dit-il encore triste & pénétré, tu ne veux donc point m'é-

écouter? Au nom de Dieu, cher ami, poursuivit-il en m'embrassant, permets que je voie d'accommoder cette affaire. Songe, si malheur t'arrive, à ce que deviendront ton père, ta chère Ferdinande, & toute ta famille.

Cette pensée dans le fond me désarçonna; mais le faux honneur qui regne sur cet article, l'emporta bientôt. Jusqu'à quand, grand Dieu, ces maximes, si contraires à toute bonne Religion, prévaudront-elles! Jusqu'à quand substituera-t-on aux idées les plus claires de la raison, de la nature & du but général du Créateur, les idées sottes & perverses d'une fatale mode! Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ceux qui savent réformer leur jugement là-dessus, sont souvent incapables d'y régler leur conduite. Un éclair de mauvaise odeur, chez qui? chez des foux, les rend foux eux-mêmes, & pis que tout cela malheureux quelquefois pour jamais.

Quel bonheur, si dès-lors le Ciel

m'eût porté à faire ces justes réflexions. Je ne me fusse pas seulement garant du présent, mais de l'avenir, où j'éprouve enfin sa vengeance dans sa miséricorde.

Les représentations du Chevalier toutes fortes qu'elles pussent être, ne furent donc pas capables de m'appaiser. Loin de m'y rendre, je me bouffis de mon faux honneur, & ne songea qu'à lui aller sacrifier le véritable, mon repos, & celui de tout ce que j'avais de plus cher au monde. Quelle horreur ! Quel renversement de bon sens ! Mon ami voulut en avoir le spectacle. Puis dit-il, que rien ne peut t'arrêter, permets au moins que je t'accompagne. Qui fait si nous n'allons pas être séparés pour jamais ? Sachant que c'étoit là mes endroits sensibles, il les reprénoit, & alloit continuer ; mais ne pouvant entendre des choses qui n'aboutissoient qu'à m'assommer d'avance, j'y l'arrêtai. Cesse, je te prie, lui répondis-je

dis-je , & demeure ; car tu fais que mon cartel porte encore que je ne menerai qu'un valet. Tu es bien étrange , répliqua-t-il. Est-ce donc que je ne puis attendre à une certaine distance le sort des armes ? Au fond rien n'empêchoit , & cela même accommodoit mes affaires. De sortir seul , je ne l'aurois guere pu sans subir quelques questions , & peut-être donner lieu au soupçon. Avec lui , tout alloit de suite , & je pouvois terminer mon affaire avant qu'on en eût le moindre vent. Je céдай à ces raisons. L'heure approchant , nous montâmes à cheval , & sous prétexte de promenade , je me rendis au lieu marqué.

Mon Gentilhomme y étoit déjà à m'attendre. Moins scrupuleux que moi , il avoit avec lui un second , mais pour spectateur , ainsi qu'il m'en avertit d'abord. Sur sa parole , je ne voulus pas même faire avancer le Chevalier. Cependant , mon ami en voyant trois au lieu de deux , s'avança pour rendre la

partie égale , & pied à terre , comme l'autre , il se mit à observer. L'affaire fut bientôt décidée. Pleins de courage , mon ennemi & moi , nous mêmes juste-au-corps bas , & l'épée à la main nous nous abordâmes. Quand on y va de bonne-foi , ces sortes de combats ne durent guere. En deux coups de lame je jettai mon ennemi sur le carreau. Je suis mort , s'écria-t-il. Tant pis , répondis-je , je voudrois pouvoir vous rendre la vie aussi aisément que je vous l'ai ôtée. Etes-vous content ? Oui. Adieu. Je priai son ami d'en avoir soin , & je gagnai au pied avec le mien.

Le Chevalier , qui n'avoit craint que pour ma vie , ne se possédoit pas la voyant hors de danger. Ce n'est pas le tout , lui dis-je ; que faire à présent ? Je suis d'avis , ajoutai-je , de ne pas seulement rentrer au logis , mais de me retirer droit en Lorraine. Après mûre délibération , je suivis ce parti. Va , dis-je à mon ami , embrasse pour moi mon

pere, toute la maison, & sur-tout Ferdinande. Calme, appaise-les autant que tu pourras. C'étoit ce qui m'empêchoit principalement de me montrer, sachant tous les assauts que j'aurois eu à soutenir. Enfin j'embrassai mon ami, qui promit de me joindre bientôt; & suivi de la Trompe, je me rendis à Nanci.

Tout le long de la route je fis les plus tristes réflexions. Je maudis cent fois le point d'honneur qui m'arrachoit pour ainsi dire à moi-même, & m'éloignoit de mon centre. Pourquoi, disois-je, n'avoir pas été plus docile aux remontrances du Chevalier? Pourquoi ne l'avoir pas laissé agir? Le pis qui m'en fût arrivé, eût été de fuir comme je fais. Qui sait à présent quand je pourrai retourner? Peut-être jamais. D'ailleurs, ajoutois-je, voilà un homme qui est présentement je ne sais où. Mon Dieu, ayez pitié de moi! j'arrivai sans presque faire autre chose que gémir & me plaindre. Qu'eût-ce été, si j'avois joint à

toutes ces réflexions celles que je ne fis pas ; & sur-tout , si une fraîche maturité me les eût fait goûter comme elles doivent l'être !

Malgré l'amertume de mon ami , je me souvins que je n'avois laissé au Chevalier aucune adresse où il pût me trouver. Mettant pied à terre , j'envoyai la Trompe à la poste , avec ordre de dire que lorsqu'il arriveroit un Cavalier fait de telle maniere , on l'envoyât à l'auberge où j'étois descendu. J'étois venu sur mes propres chevaux , & presque tout d'une traite , dont je perdis le meilleur des deux que j'avois reçus en présent. Mon ami se fit attendre quelques jours. Je m'en étonnois ; mais il étoit retenu par mon pere , qui vouloit partir avec lui , & voir néanmoins auparavant le train que mon affaire prendroit. Tous deux enfin arriverent par la poste , comme je l'avois prévu , mais dans la chaise qui m'avoit amené de Paris ; mon pere n'étant plus d'âge à soutenir autrement

une pareille fatigue. Ne m'en fiant point à l'adresse que j'avois donnée, j'envoyois de tems en tems la Trompe. Il se trouva à leur descente, & les amena.

Mon pere paroissant le premier, je me jettai à son col, le suppliant de me pardonner. Il le faut bien, me dit-il, comme d'une chose sans remede; mais gare qu'il ne s'en trouve qui ne te pardonnent jamais. Pour toute réponse, je saisis un siège, & le lui offris. Il s'afflit, & pendant qu'il prenoit haleine, j'embrassai mon ami. Faisant face ensuite, il reprit. Qu'avois-je besoin à mon âge du trouble que tu me donnes? Mes jours ne sont-ils donc pas assez avancés, sans que tu te mêles de les abrégér? Debout, confus, je demeuroidis toujours en silence. Oh que cela est beau, ajouta-t-il! je gage que c'est ce que tu penses, malgré ce que j'en dis. Mon pere, répondis-je alors! mon chere pere, répétai-je, tombant à ses genoux! le Chevalier ne vous a-t-il donc

pas raconté cette affaire ? Oui. Hé bien, poursuivis-je, que falloit-il que je fisse ? Il falloit. il falloit. C'est à la lettre tout ce qu'il put me répondre.

Le Chevalier se prêtant à l'embarras de mon pere, l'en tira à ma grande satisfaction, & vraisemblablement à la sienne. Il falloit, Monsieur, lui dit-il, ce que je me suis déjà tué de vous répéter, qu'il fît ce qu'il a fait, ou qu'il rachât le sang dont il est. A Dieu ne plaise ! s'écria-t-il. Qu'il périsse plutôt mille fois ! Puis m'embrassant, comme pour m'y exhorter, il ajouta : Que Dieu & le Roi te pardonnent, ainsi que moi. Ravi autant qu'on peut l'être, je me levai. Mais, que dira-t-on, que l'on remarque dans mon propre pere la force du préjugé, dont j'ai en passant touché l'abus ? J'en conviens, & c'est ce qu'il y a encore d'étonnant, que l'âge même, loin d'en guérir, le fortifie souvent.

Si ma paix fut aisée avec mon pere,

les apparences ne promettoient rien moins du côté qu'il craignoit. On fait combien Louis XIV, sur-tout vers la fin de sa carrière, étoit inexorable sur l'article. Mon affaire n'étoit nullement gracieable; & ce qui la mettoit dans tout son danger, c'est que la famille de mon ennemi avoit juré de la pousser sans miséricorde. J'appris que le *oui* qu'il m'avoit prononcé, avoit été le dernier de sa vie; que son cadavre, enlevé par son ami, avoit été porté chez lui; qu'animés par ce spectacle, tous les siens en armes étoient venus fondre chez mon pere, & qu'ils m'y avoient cherché comme pour me massacrer, ou tout au moins se saisir de ma personne. Si je m'y fusse trouvé, Dieu quelle tuerie! C'est lui sans doute qui, malgré tout, m'avoit inspiré de ne pas rentrer.

Enfin, ces perquisiteurs, plus furieux encore, étoient sortis, jurant ma mort de maniere ou d'autre. Tous s'étoient d'abord dispersés pour courir sur mes

traces. Plusieurs même avoient pris la route de Nanci; mais étant bien monté, ayant quelques heures d'avance, & la nuit survenant, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour être en sûreté. Aussi mon pere ne s'en étoit-il pas beaucoup inquiété. Il trembloit bien plus de voir commencer des informations. C'est ce qu'on avoit déjà fait, malgré les amis communs qui s'en étoient mêlés, & qui n'espéroient pas même de pouvoir jamais les arrêter.

Mon pere, & la famille, assemblés sur le cas, avoient déjà résolu d'avoir recours à la protection du Prince mon Maître, & d'obtenir ma grace par son moyen. Le parti étoit excellent; c'étoit d'ailleurs le seul à prendre; mais réfléchissant que mes ennemis ne trouveroient pas de protections moins puissantes, & plus même par l'espece de disgrâce où mon Maître étoit dans l'esprit du Roi son Oncle, nous désespérions quasi du succès. Cela redoubloit l'alarme

e mon pere, & avec raison; car si les choses n'eussent changé de face, j'eusse dès-lors été pros crit pour toute ma vie.

Cependant ne voulant rien négliger, mon pere avoit déjà résolu d'aller lui-même implorer pour moi la protection & la bienveillance de mon Prince. C'est ce qu'il me confirma, & qu'il exécuta, malgré moi pourtant, avec le Chevalier. Je prétendois que sans s'exposer à une fatigue si dangereuse, mon ami seul opéreroit tout ce qu'on pouvoit espérer. Non, répondit-il, une telle affaire mérite bien ma présence; & dût-elle terminer mes jours, je me croirai trop heureux si elle réussit. J'insistai encore, mais inutilement. Dès le lendemain il prit la poste, & retourna au logis, & sans différer se rendit à Paris. Ce qui me consolait, c'est que le Chevalier l'accompagnant, j'étois sûr qu'il en prendroit soin comme de son propre pere.

A peine me trouvai-je seul après leur départ, que je tombai dans la plus

grande consternation. Cela ne se pouvoit guere autrement, d'une séparation si chere & si rapide; mais ce qui mettoit le comble à mon affliction, étoit l'incertitude de sa durée. Arrive ce qui pourra, disois-je, je l'abrege, & même au plutôt, puisque déjà je n'y puis plus tenir. On juge bien que Ferdinand avoit la meilleure part à tout ceci. J'étois à son égard pire encore que je ne me rappellois l'avoir été autrefois dans le même lieu. L'espérance que le Chevalier ne m'apporteroit peut-être pas de si fâcheuses nouvelles, m'avoit auparavant soutenu; mais la voyant évanouie & les choses prenant le plus mauvais train, je ne projettois que désespoir.

Je passai plusieurs jours dans cette situation. Un matin que ma crise étoit plus forte qu'à l'ordinaire, j'appellai le Trompe-Va, lui dis-je, à la poste, amene moi ici des chevaux, & que je parte. Partir, Monsieur? me dit-il; & pour où, s'il vous plaît? Que t'importe

obéis, & ne t'embarasse pas du reste. Ma foi, Monsieur, me répliqua-t-il, je juge sans peine où le cœur vous appelle; mais qu'il me soit permis de vous remontrer qu'il n'y fait pas bon. Tu juges sans peine, repris-je après lui; & qui t'a donné un jugement si aisé? En effet, je pouvois bien croire qu'il avoit par-ci par-là reconnu, entendu, que je m'intéressois à Ferdinande; mais qu'il en sût davantage, c'est ce que je ne m'imaginerois pas. Cependant il ne m'apprit pas seulement pour qui & pourquoi je m'étois battu, mais encore toute mon ancienne histoire avec Ferdinande. Bourreau! m'écriai-je alors, d'où vient donc que tu ne m'as jamais révélé la supercherie dont j'étois la dupe? Il me répondit qu'il n'avoit eu garde, que son défunt Maître le lui avoit trop bien défendu; & que quand ce mystère eût duré jusqu'à la fin des siècles, il n'eût jamais été tenté de le révéler, qu'il étoit pour cela trop fidele & trop obéissant. Fort

bien , interrompis-je ; mais puisque tu fais si bien obéir , fais donc au plus vite ce que je te commande.

Plus sensé qu'on ne pourroit le croire d'un valet , il me répliqua que mon oncle ne l'avoit jamais mis à l'épreuve d'une pareille obéissance ; mais que s'y fût trouvé , il lui auroit hasardé au paravant un expédient qui lui tomboit dans la pensée. Quel ? lui demandai-je. Ce seroit, me répondit-il, de prendre seule la poste , & d'aller représenter à Mademoiselle Ferdinande, le danger où je vois que vous voulez vous exposer. Il y a toute apparence qu'elle aimera beaucoup mieux venir elle-même ici , & par-là le prévenir. Dans le fond , je trouvais ce expédient plein de sens ; je m'étonnai même qu'il ne me fût pas venu dans l'esprit. Enfin l'approuvant , j'y consentis.

La Trompe partit donc avec un billet , que je me donnai à peine le temps d'écrire. Il fit si grande diligence , qu'il revint de retour dès la même nuit , je le trou-

je n'allois le matin à mon lever. Je ne fus pas trop aise de le voir ; je ne l'attendois qu'avec Ferdinande , & je craignois que ce prompt retour ne signifiât rien de bon. Cependant j'appris tout le contraire. On ne s'étoit dépêché de me le renvoyer , que pour soulager l'impacience que l'on me supposoit , & empêcher qu'elle ne me fît tenter ce que la Trompe étoit venu annoncer. Dans la crainte où l'on est , me dit-il , comptez , Monsieur , qu'on est déjà en route , & que vous verrez bientôt toute la famille. En effet , à l'exception de mon pere , déjà peut-être à Paris , tous arriverent le lendemain au soir.

Comme il étoit tard , & que je ne comptois plus sur eux ce jour-là , ma joie en les voyant n'en fut que plus sensible. Je les embrassai tous avec une espèce de transport. Je commençai & finis par Ferdinande : que dis-je ! l'amour & le sang m'unissant à elle , je pensois la dévorer dans ces premiers ins-

tans. La joie n'étoit peut-être pas moins grande de sa part ; mais elle s'exprimoit d'une manière bien différente. Autant mes transports tenoient de sa gaîté , autant les leurs sembloient tristes & lugubres. Je ne voyois que larmes. Mon frere , mon Précepteur même , en laissèrent échapper. Enfin , c'étoit comme si j'eusse été perdu , plutôt que retrouvé ; & j'eus presque à soutenir le même assaut , que si je fusse rentré droit au logis.

Cependant peu-à-peu , nous goûtâmes un plaisir uniforme. Tous , ainsi que moi , ne marquerent bientôt plus que satisfaction & contentement. Ferdinande , sur-tout , quoiqu'elle parût d'abord la plus désolée , fut la première consolée. On s'entretint de mon affaire. Il fallut , quoique peut-être le Chevalier l'eût racontée vingt fois , que j'en fisse encore le récit tout du long. Ce récit causa comme un nouvel effroi. Il m'attira de mon Précepteur une mercuriale

d'ancien droit. Du reste , tâchant de bien espérer , chacun se calma. Ferdinande commença à nous mettre en joie. Pourquoi , dit-elle , ne m'a-t-on pas jugé digne de répondre pour moi ? Que me manquoit-il ? Un chapeau ? Hé bien , j'en eusse bientôt trouvé un. Nous badinâmes sur son courage , & dans tout cela , je remarquai qu'elle n'étoit que la moins fâchée d'une querelle qui me rendoit plus que jamais digne d'elle. Ainsi se passa cette première soirée. Nous l'abrégeâmes , parce que fatigués , les voyageuses sur-tout , avoient besoin de repos.

Plein de la plus douce satisfaction , je me retirai , avec mon frère & mon Précepteur. Je les pressai de se mettre au lit , ne souhaitant que d'y être moi-même à goûter l'heureuse situation où je me trouvois. Je me livrai tellement aux idées qu'elle me fournissoit , qu'à peine je fermai l'œil de toute la nuit. Brûlant de revoir Ferdinande , je me le-

vai de grand matin. Je fus au même lieu où je l'avois quittée la veille , comme si elle eût dû y être déjà , où se hâter d'y venir. Cependant il fallut attendre ; & ne voulant pas interrompre son repos , je soulageai mon impatience à force de me promener. Elle vint enfin la guérir tout-à-fait. Pressentant à son réveil que je ne devois plus être au lit , elle s'étoit levée , ajustée , & précédant mes sœurs , elle étoit venue me trouver. Seul avec elle pendant près de demi-heure , ce fut-là que mon cœur se dilata. Ni elle , ni moi , ne pouvions nous lasser de nous revoir , nous embrasser , & nous dire mille choses tendres , que les Amans seuls savent exprimer.

L'arrivée de mes sœurs , & bientôt de mon frere & de mon Précepteur , interrompit notre doux entretien.

Devenant général , on parla du tems qu'on demeureroit , & de la maniere de le passer. J'obtins en premier lieu , que tous attendroient avec moi les nouvelles

que mon pere m'avoit incessamment
promises ; que selon ce qu'elles nous
apprendroient, nous aviserions, & qu'en
attendant je promettois de faire en sorte
qu'on ne s'ennuieroit pas. Jusques-là je
n'étois presque point sorti de mon au-
berge. Je proposai dès le même jour une
partie de promenade. Nous l'exécutâ-
mes, Ferdinand, mes sœurs, & moi ;
pendant que mon frere & mon Précepteur
allèrent visiter plusieurs connoissances,
& les préparer en quelque sorte à nous
recevoir.

De retour de notre promenade, ils
nous dirent qu'on nous attendoit en di-
vers endroits, & qu'il ne s'agissoit que
de voir par où il nous plairoit commen-
cer. Cet embarras fut bientôt levé. Nous
donnâmes la préférence à ceux qui ne
harderent pas à nous la venir demander
galamment. D'autres succédant jour-
nellement à ceux-ci, nous ne pûmes ja-
mais y fournir. Il falloit nous errer,
& par-tout nous ne trouvions que ban-

quers & fêtes galantes. Quelques amis se plaignant de ce que nous n'étions pas venus tout d'un coup prendre appartement chez eux, voulurent nous y obliger. Nous les remerciâmes ; & tant pour notre liberté que pour n'incommoder personne , nous préférâmes constamment notre auberge.

Au milieu de tous nos divertissemens, nous reçûmes de mon pere les nouvelles que nous attendions. Loin de les interrompre, elles nous portoient à les continuer. Nous apprîmes que mon pere jouissoit d'une santé, meilleure même que lorsqu'il étoit parti ; qu'il avoit été parfaitement bien reçu du Prince « qu'il s'intéressoit fortement pour moi » mais qu'il ignoroit encore à quoi celle » aboutiroit ». Le Chevalier, de son côté, m'écrivoit mille choses divertissantes. Dans la Lettre, il y en avoit une pour ma sœur cadette, qu'il ne croyoit guere auprès de moi. Il me prioit de la lui envoyer, & de faire en sorte

qu'elle lui tombât en main propre. Je fis cette lecture en commun. L'article de main propre, qui m'échappa sans le vouloir, ne fit pas seulement rougir ma pauvre petite sœur, mais elle donna encore à tous une démangeaison curieuse, qui servit à la désoler. Pour m'acquitter de ma commission, je lui remis sa Lettre. Elle la fourra subitement dans sa poche. Malgré, bon gré, il fallut l'en tirer. Vous la lirez tout haut, lui dit-on. Plus elle s'en défendoit, plus on s'opiniâtroit. On alla même jusqu'à vouloir la lui arracher. Elle tint bon; mais voyant qu'on prétendoit qu'il devoit y avoir quelque chose de terrible, elle la prit, & la jetta avec dépit au milieu de la compagnie. Comme lecteur, je la ramassai, j'en fis la lecture tout haut, mais en sautant ou déguisant autant que je pouvois certaines tendresses, dont sa modestie auroit peut-être souffert. Cela fait, je la lui rendis, & on la laissa tranquille.

Ces lettres nous donnant une nouvelle dose de belle humeur , nous n'eûmes garde d'y porter la moindre atteinte. Laisant les choses sur le pied qu'elles étoient , c'est-à-dire , nous divertissant sans parler de retour , on résolut seulement de répondre à mon pere , & de lui marquer que nous étions tous à Nanci en aussi bonne santé que lui. Cette affaire me regardoit. Je m'en acquitai sur le champ , & presqu'aussi-tôt nous fûmes à une fête où nous étions attendus. Nous pouvions nous assurer d'en avoir à perpétuité , si nous avions voulu ; mais quoiqu'il ne fût pas apparent que ma compagnie me demeurât si long-tems , je ne voulus pas néanmoins qu'il fût dit que nous recevions toujours sans rien donner. Je prétendis même réparer du premier coup le défaut où j'avois été jusques-là. Pour cet effet , j'ordonnai une fête splendide & magnifique , autant que je pus. J'y invitai tous ceux de qui nous en avions reçu , & j'eus tout

eu de penser que je n'avois plus rien à
reprocher.

Cependant les beautés que j'avois
avec moi , faisoient extrêmement du
bruit. La Ville ne retentissoit que de
leurs charmes; & j'appris bientôt qu'ils
avoient même pénétré jusqu'à l'intérieur
de la Cour. Ferdinande , sur-tout , avoit
une foule d'admirateurs. Le bruit de ce
sui l'avoit amené , & moi aussi , se ré-
pandit. Je recevois de toutes parts des
complimens sur l'objet de ma bravoure.
On me juroit qu'elle ne pouvoit être
 mieux placée ; mais craignez , ajoutoit-
on en badinant , quelque nouvel essai.
Cela auroit pu se faire , si mon pere
n'arrivoit contre toute attente , n'eût
coupé dès-lors racine au danger.

Aucun de nous n'étoit au logis quand
le Chevalier & lui mirent pied à terre.
Il n'y avoit pas même un seul de nos
domestiques. Mon hôte sachant où nous
étions , vint lui-même en donner la nou-
velle. Je la reçus en particulier. La com-

muniquant à tous , & la bienfiance l'avoit permettant , nous prîmes congé , so-
tîmes , & transportés de joie , nous fûmes à Pa-
où le cœur nous appelloit. Nous avions voy-
peine à concevoir cette arrivée impro-
vue , d'autant que les dernières Lettres pré-
que nous avions reçues n'en faisoient che-
aucune mention. Nous fûmes bientôt mie-
instruits. Mon pere voyant paroître tou-
d'un coup sa famille entiere , pensa s'avan-
vanouir de joie. Nous l'embrassâmes
tour-à-tour , sans presque qu'il eût la
force de nous dire un seul mot. Le Che-
valier y suppléa. Sa joie s'exprima d'une
route maniere ; la nôtre de même. Enfin
nos transports finis , & mon pere reve-
nu de son espece de pâmoison tendre
nous apprîmes la raison de son retour
inattendu.

Le Prince s'employant pour ma grace
avoit pressenti une espece d'impossibilité
à l'obtenir. Cependant , ne voulant pas
effrayer mon pere , il lui avoit fait dire
le jour même , par l'Abbé , qu'il nous

voit écrit la dernière fois , « qu'il étoit inutile qu'il demeurât plus long-tems à Paris pour cette affaire ; qu'il prévoyoit qu'elle tireroit en longueur , & présuinoit , d'un autre côté , que son chez lui l'accommoderoit beaucoup mieux ; qu'il pouvoit y retourner , & s'assurer sur sa parole , qu'il ne négligeroit rien pour ma grace , puisque de-là dépendoit la satisfaction qu'il auroit de me revoir ; que s'il acceptoit ce parti ; il le dit à l'Abbé , & qu'il vînt le lendemain recevoir ses ordres ». Mon pere se rendit à cette proposition ; il promit de suivre ponctuellement les volontés du Prince , & le lendemain il fut prendre congé.

Dès que mon pere parut , le Prince e lui réitéra pas seulement tout ce que l'Abbé lui avoit dit , de sa part , mais lui ajouta des choses si obligeantes , qu'il en étoit encore tout pénétré. « Je partage avec vous , lui avoit-il dit , la tendresse que vous avez pour votre

» fils. Soyez sûrs , vous & lui , que dans
» toute occasion vous me trouverez dis-
» posé à vous faire plaisir. J'ignore
» tems que je pourrai rappeler votre
» fils auprès de moi. En attendant
» voici une Lettre , que vous lui re-
» mettez. Elle est pour ma Sœur ,
» qui je le recommande , & qui le gar-
» dera , j'espère , comme je l'en prie.
» Là , je le compte aussi-bien qu'avec
» moi. » Mon pere acceptant avec re-
vérence & remercîment , la Lettre que
le Prince lui offroit , sortit , & ne songe
plus qu'à nous rejoindre promptement.
Le Chevalier même , chez qui il logeoit
avoit déjà tout disposé , de sorte qu'
n'avoit eu presque qu'à monter en chaise
& galopper.

Finissant ce récit , mon pere me remit
la Lettre de mon Maître pour sa Sœur
la Duchesse de Lorraine. Ceux qui savent
l'amour fraternel qui régna toujours
entre ces deux illustres Personnes , ne
douteront pas du poids qu'auroit cette
recommandation

recommandation. Je fus dès le lendemain à la Cour. Je donnai en main propre à la Princesse, la Lettre du Prince mon Maître. Je ne sai ce qu'elle contenoit, mais dix fois la Princesse, interrompant sa lecture, jetta les yeux sur moi. « Vous êtes donc Page, » me dit-elle à la fin ? Je l'étois, ma Princesse, répondis-je ; car je crains bien que ce ne soit de ces choses passées.. « Oh que non, » répliqua-t-elle. Mon Frere du moins ne l'entend point ainsi : il me prie de ne vous recevoir qu'en dépôt, & en dépôt sacré, reprit-elle en souriant, que je dois lui remettre fidèlement. » De l'air dont la Princesse s'énonça, je ne pus moi-même m'empêcher de sourire. J'allois lui commencer ma réponse par mes excuses, lorsqu'elle ajouta : Cela mérite bien qu'on y pense ; allez, & venez demain me retrouver. » Prêt à passer la porte de son appartement, elle me rappella. D'un saut de page, je fus à elle. « Vous êtes bien

» leste , me dit-elle ; mais n'êtes-vous
» pas ici en compagnie ? n'est-ce pas
» vous , ou les vôtres , dont le bruit
» m'est parvenu ? » Je ne sai , ma Prin
cesse : j'ai ici mon pere , qui arriva hier
avec la Lettre que j'ai eu l'honneur de
remettre à Votre Altesse , mon frere &
mes sœurs. « Oui , oui , interrompit-elle
» c'est cela. La charmante pour qui vous
» êtes en affaire , n'en est-elle pas aussi ?
C'est ce que j'allois ajouter , ma Prin
cesse. Une cousine que je chéris comme
sœur , ou plutôt comme quatre. Elle rit
& me renvoya ; mais avec ordre précé
de ne pas manquer au lendemain.

De Lunéville , où se tenoit ordinairement la Cour de Lorraine , je revins à Nanci. Mon pere , tous étoient à m'attendre , pour être instruits de la maniere dont Son Altesse m'auroit reçu. Ferdinand & mes sœurs , crièrent d'abord en me voyant , hé bien ? Hé bien , Mesdemoiselles ? leur répondis-je , apprenez en premier lieu le tapage que font vo

charmes. Il est si grand, que Son Altesse même en est imbue. Parbleu, je le crois, répliqua le Chevalier, le monde entier doit en être rempli. Laisant les galanteries, j'approchai de mon pere, & racontai ce qui s'étoit passé. La Princesse m'ayant remis au lendemain, nous emîmes aussi à juger. En attendant, nous goûtâmes le plaisir de revoir mon pere. Il étoit si satisfait du Chevalier, que nous nous divertîmes à lui faire le journal des manieres qu'il avoit eues pour lui. A chaque article, nous demandions à mon pere, s'il étoit vrai? Oui. Là-dessus nous l'embrassions, badinant, folâtrant; mais pourtant lui marquant notre reconnoissance.

Le lendemain, selon l'ordre que j'avois reçu de Son Altesse, je me rendis à la Cour. On ne m'introduisit pas dans le même appartement que la veille, mais dans un autre, où elle n'avoit avec elle que deux personnes familières. "Vous voilà, me dit-elle, c'est pour vous que

» je suis ici dans le particulier. Cela ne
» vous étonne pas , sans doute , puisque
» mon frere m'apprend que vous étiez
» du lieu , & que malgré votre jeunesse ,
» vous en savez bien user. Ah ça , pour-
» suivit-elle , dites - moi donc un peu ,
» avant toutes choses , comment tout
» va là-bas. » Princesse , répondis-je ,
oserois-je auparavant m'informer , si
mon Maître marque aussi que vous me
failliez cette demande , & que je doive
y répondre ? « Hélas ! répliqua-t-elle ,
» tu ne peux rien m'apprendre , mon
» cher Enfant , que je n'en sache encore
» plus. Est il sage , réglé au moins dans
» sa conduite ? Non , sans doute. » Sans
attendre ma réponse , je la vis fondre en
larmes.

Ne sachant ce que cela vouloit dire
j'étois inquiet du tour que prendroit cette
scène. Je croyois dans le fond qu'il s'a-
gissoit des défordres de mon Maître aux
quels je pouvois avoir eu part. J'étois
résolu , supposé même qu'elle levât le

scrupule que m'imposoit le respect, de
 es cacher comme beau meurtre, & par
 egard pour lui & pour moi. Enfin la
 Princesse elle-même me tira d'embarras.
 es larmes n'aboutirent qu'à des nou-
 velles domestiques; c'est ce que je savois
 e moins. Cependant je tâchai de la
 atisfaire. Dans la suite j'appris le vé-
 itable sujet de ses pleurs. C'étoit la
 malignité qui avoit pris en scandale l'at-
 achement que le Prince son frere avoit
 marqué pour elle, & porté jusqu'à vou-
 oir la suivre en Lorraine. Je pourrois
 ès ici, si je voulois, détruire cette af-
 freuse calomnie; je le pourrois, dis-je,
 je ne me réservoïs à le faire avec
 d'autres plus affreuses encore, que de
 ils ennemis ont eu la lâcheté de pu-
 blier.

Cependant le Frere, & la Sœur sur-
 tout, victimes de ces langues crimi-
 nelles, ne s'entretenoient plus qu'avec
 mesure, & souvent en secret. La Prin-
 cesse sur-tout l'exigeoit, condamnant

l'emportement de son Frere, qui avoit donné lieu à de tels bruits, & voulant absolument y obvier. C'est ce qu'elle appelloit sa conduite. Du reste, l'amour fraternel subsistant toujours, il ne se passoit rien de part ou d'autre qu'ils ne se communiquassent. Admis à la confiance de celle à qui mon Maître m'avoit recommandé, j'en fus peut-être plus à la Cour de Lorraine, que je n'en eusse jamais appris au Palais d'Orléans.

Dès ce moment, la Princesse, sensible à la bienveillance que son Frere lui avoit sans doute marquée pour moi, promit de me tenir lieu d'un autre lui-même. Elle m'offrit gratuitement un asyle auprès d'elle, sans Charge ni Emploi; mais comme un véritable dépôt confié, & toujours prêt à rendre. Charmé de cette proposition, je l'acceptai, pénétré moi-même de sensibilité. Ce fut un malheur que je n'insistai pas pour un Emploi. Je l'aurois obtenu; & peut-être que me fixant, j'aurois évité tous les décastres

qui m'ont accueilli dans la suite. Avant même que je sortisse, la Princesse qui avoit déjà prévenu le Duc son Epoux, ne présenta à lui. Il ratifia tout ce qu'elle n'avoit offert; & pénétré des bontés de leurs Alteſſes, je retournai en faire part mon pere.

Ma ſatisfaction étoit trop grande, pour qu'elle ne ſautât pas aux yeux. Lorsque je rentrai, chacun s'en apperçut, & je fus félicité d'avance ſur ce que mon pere ne ſavoit pas. Mon pere ſeul attendit que je m'approchaſſe. Je le fis, & lui racontai ce dont il avoit lieu de ſe flatter en quelque ſorte. Il s'en réjouit, autant que cela ſe put; c'eſt-à-dire, bien moins que de ma grace, s'il eût apportée, ou qu'il n'eût eu aucun ſouci là-deſſus. Cependant, comme il ne la croyoit pas non plus tout-à-fait eſpérée: Dieu ſoit loué, me dit-il: Prenez courage, & dit: Prions, eſpérons pour le reſte.

Mon pere n'attendant que cette dé-

cision pour son départ, songea d'abord à le régler. Il craignoit, par rapport à moi, de toucher cette corde, & ne le fit même qu'avec mesure. Il représenta les inconvéniens qu'il y auroit à demeurer plus long-tems : d'ailleurs, me dit-il, nous viendrons te voir de tems en tems, & cela te paroîtra bien meilleur. Je consentis, avec plus de facilité qu'il ne se l'étoit imaginé. Peut-être crut-il que je cédois à ses raisons. Rien moins, c'étoit aux miennes. Sur le point de me rendre à la Cour, où il falloit d'abord quelque assiduité, je craignois de ne pouvoir jamais l'accorder avec mon amour. Quelle apparence, disois-je, que Ferdinande demeure, sans que je sois incessamment près d'elle ? Où il faut rompre ce que je viens d'arrêter, où il faut la laisser aller. De rompre, reprenois-je, ce seroit se moquer, & je mériterois de l'être. Vainquons-nous donc, puisqu'il le faut. Adieu, Ferdinande, partez.

Cette résolution prise, je souhaitois qu'elle fût déjà exécutée. Je le dis, & profitant de cette heureuse disposition, ne songea qu'à plier bagage. Cependant je pris le Chevalier en particulier. Ce cher ami, partagé entre l'amour & l'amitié, ne savoit lui-même à quoi résoudre. Je le déterminai. Ecoute, lui dis-je, les raisons qui me pressent à l'égard de Ferdinande, peuvent aussi te servir d'applications. Quand tu demeurerois, à quoi cela aboutiroit-il, qu'à me gêner, & tout-tout si je te voyois passer mal ton temps pour l'amour de moi? Va plutôt, continuai-je, jouir d'un bonheur qu'un sort bien différent t'offre & m'arrache. Consente seulement quelquefois à moi, fais-y penser Ferdinande; & en attendant qu'il plaise au Ciel de nous rejoindre, donne-moi régulièrement de tes nouvelles & des siennes. Mon ami me le rendit, promettant d'être souvent lui-même le messager des nouvelles que je lui demandois.

A peine finissions-nous cet entretien que je crus voir l'heure où ce départ seroit différé. Ma sœur aînée, toute ma sœur qu'elle étoit, n'en étoit pas moins sucrée. Son Amant, lorsqu'il s'étoit avisé de me venir voir, n'avoit jamais pu obtenir d'elle la permission de l'accompagner. Tout navré, ce pauvre Gentilhomme étoit demeuré. A la fin pourtant, ennuyé, inquiet, sur-tout après avoir écrit plusieurs fois, sans recevoir aucune réponse, il avoit pris le mors aux dents, & arriva qu'on étoit prêt à lever le pied. Il ne parut qu'en tremblant, sous prétexte même d'affaires importantes, au nombre desquelles il mit l'honneur de me voir. En effet depuis ma fatale dispute, je ne l'avois point vu, & cela lui servit à merveille pour engager son compliment. Mais celui qui nous prouva bientôt que l'amour seul l'avoit talonné, pourchassé hors de son manoir, c'est que toutes ces affaires furent faites dès qu'il apprit qu'on s'é

retournoit. Nous en rîmes , & fûmes
fort aises d'être dégagés des raisons de
sagesse qui eussent peut-être voulu
qu'on l'attendît. Il eut à peine le tems
d'aller reprendre ses bottes , pour venir
servir d'escorte.

Plus heureux que moi , il recouvroit
ce que je perdois , & ce qu'il avoit fait &
prendre je ne pouvois consentir de
ne pas aller. Mon pere m'ouvrant les bras ,
me dit adieu. Tous firent de même ,
mais lorsqu'il s'agit de Ferdinande , les
larmes qu'elle me tendit furent pour moi
plus fortes que la croix. Je m'y attachai avec
plus de douleur que ceux qui en souff-
rirent jamais le supplice , & je n'avois
plus de vie qu'eux lorsqu'on m'en
trancha. Tombant réellement évanoui ,
on me dégagëa ; & profitant de mon
état (le sien étoit à-peu-près de même) ,
on nous sépara. Revenu à moi , elle
étoit partie , & je ne trouvai plus que
mon pere & mon Précepteur , qui étoient
restés pour me secourir. L'un & l'autre

s'empresserent à me consoler. Enfin mon pere par sa tendresse, mon Precepteur par ses raisons, me ranimerent assez pour les embrasser encore, & l'un & l'autre pour voir partir dans la chaise qui leur étoit demeurée.

Si je ne fis pas cette route en personne, j'en eus tout le plaisir, ou plutôt le regret en idée. C'est ce que je sentoient à la fois, me représentant dans une même voiture, Ferdinande, mes sœurs avec mon frere, le Chevalier & notre Gentilhomme, escortant chacun leur traîneau avec le mien. Quand même je ne m'en serois pas fait un devoir de répondre avec empressement aux bontés que la Princesse m'avoit marquées, il m'eût été impossible de demeurer plus long-temps à mon Auberge. Tout m'y rappelant l'objet de mes pleurs, je délogeai sans différer. Je me rendis à la Cour, où quelque chose eût pu me consoler, c'eût été l'accueil obligeant qu'on m'y fit.

La Princesse apprenant que je venois

ne rendre aux généreuses offres qu'elle n'avoit faites, s'en réjouit comme d'une grâce que je lui aurois pour ainsi dire accordée. Elle avoit avec elle plusieurs Dames de ses confidentes, quand je parus. « C'est ici, leur dit-elle, le dépôt dont je vous ai parlé. S'il m'est sacré, » ajouta-t-elle en riant, j'espère qu'il ne vous le fera pas moins, & que lorsqu'il s'agira de le rendre, il n'y aura pas plus de difficulté qu'à le recevoir ». Ces Dames équivoquant sur le mot de sacré, en firent un jeu. Je le soutins de mon mieux, & leur protestai, en badinant comme elles, que si elles me jugeoient trop digne de la rigueur du serment, je prendrois la liberté d'en écrire au Prince, mon Maître, pour les en dispenser.

Le sérieux succédant aux badinage, la Princesse me dit, « que quoiqu'elle eût eu du tems de reste, elle n'avoit néanmoins donné qu'un seule ordre à mon égard, qui consistoit à me procu-

» rer tout ce qui m'accommoderoit le
» mieux; que je n'avois qu'à voir, par-
» ler, & qu'elle ne doutoit pas que,
» conformément à son ordre, on ne
» remplît mes desirs; que tant que je
» demeurerois à la Cour, il en seroit
» ainsi; que je serois le seul tenu à rien,
» tandis que chacun le seroit à m'y faire
» plaisir; qu'elle l'entendoit du moins
» ainsi; & qu'en un mot, si je n'étois
» pas bien, elle vouloit que je n'eusse
» à m'en prendre qu'à moi.

Pénétré de tant de bontés, c'est tout
ce que je pus faire que de protester:
cette généreuse Princesse que je ferois
mon possible pour ne m'en pas rendre
indigne. Elle & ses Dames s'apercevant
que le sentiment m'ôtoit pour ainsi dire
la parole, passèrent à des questions
qu'elles présumoient devoir m'en rendre
le libre usage. « Croyez-vous, me dit
» immédiatement la Princesse, que cette
» Cour, une Cour de Dames, telle que
» la mienne, puisse vous faire prendre

« en patience l'exil de celle où vous
 « étiez » ? Princesse , répondit officieu-
 « ment l'une de ses Dames , galant
 « comme il le paroît , il n'y a aucun lieu
 « à douter qu'il ne se trouve bien ici.
 « D'ailleurs le pied de Volontaire sur le-
 « quel Votre Altesse veut qu'il soit , ne
 « auroit lui être que fort agréable. Ma-
 « dame la Marquise d'A. . . . c'est la lettre
 « initiale d'un nom trop marqué chez moi
 « pour m'échapper , n'eût rien pu dire de
 « plus vraisemblable , si ce n'est que la
 « complaisance avec laquelle elle s'énon-
 «çoit me présageoit bien des tracas. La
 « vivacité , les graces s'en mêlerent même
 « si fort , que le titre de Volontaire dont
 « elle me qualifia à la volée , plut telle-
 « ment à la Princesse , qu'elle l'adopta , &
 « que dans toute la suite je fus appelé *le*
Volontaire de la Cour.

Cette conversation ayant fait mon
 entrée , j'éprouvai sans délai tout l'effet
 de l'ordre obligeant que la Princesse
 avoit donné à mon sujet. Je n'eus pas

même la peine de voir , ni de parler. On m'assigna un appartement magnifique, commode , & le plus à portée. J'en pris possession. Tout le reste alla de soi-même , & à ma satisfaction. Si j'eus à me plaindre de quelque chose , sur-tout dans les premiers jours , ce fut des honneurs que je reçus , des attentions que l'on me marqua , & qui ne pouvoient que me fatiguer , quoique je m'en tirasse assez ex Page. La Princesse elle-même , & Madame la Marquise d'A.... ne cessoient de me demander , *comment je me trouvois ?* Le mieux du monde , répondis-je dès la première fois ; mais il fallut le répéter plus de cent , avant qu'on me fit la grace de m'en croire.

Cependant je ne négligeois rien pour répondre à ces attentions gênantes , & me les attirer même. Je faisois assidûment ma cour à la Princesse. Elle prenoit plaisir à m'entretenir du Prince son Frere. Je n'en avois pas moins à entretenir dans le secret de cette illustre & fra-

ernelle union. J'y fus bientôt admis
ntiment. Quelques Lettres, où mon
généreux Maître confirma celle que j'a-
ois rendu moi-même à la Princesse ,
n'attirerent une confiance entière. Outre
es bruits qui couroient alors de la Paix,
lle m'en montra le plan, que mon
Maître lui avoit envoyé, & qui ne fut
ourtant pas celui qu'on suivit. Il est
rai qu'elle-même le tenoit un peu sus-
ect, & que sachant l'injuste & mau-
aise politique qui régnoit à la Cour
e France contre son Frere, elle dou-
oit qu'il fût bien instruit.

De tout le tems que la Princesse né-
ouvoit donner à son particulier, j'en
aisois le mien. Je me retirois, pour
n'entretenir de Ferdinande, & répondre
quelquefois aux nouvelles que j'avois
eçu d'elle & du Chevalier, & où j'en
rouvois ordinairement de toute la fa-
mille. Si mes rêveries amoureuses me
racassoient trop, j'allois les distraire ;
est-à-dire, faire de côté & d'autre le

Volontaire. Les Dames de la Cour étoient ordinairement ma ressource. Parmi elles Madame la Marquise d'A.... comme j'ai déjà remarqué, ne me voyoit rien moins que de mauvais œil. C'étoit sans doute ce qui m'attiroit-là plutôt qu'ailleurs. Une certaine joie qui se monroit toujours sur son visage en même-temps que moi, m'en donnoit d'abord à moi-même; & comme je ne sortois que pour cela de mon particulier, je la préférois machinalement à toute autre. C'est n'est pas que par elle-même elle ne méritât cette préférence; mais le cœur rempli de Ferdinande, je ne la lui donnois que pour me servir de remède.

Cependant j'usois, sans le savoir, d'un remède pire que le mal. La Marquise n'ignoroit pas mon attachement pour Ferdinande; mais elle ne savoit pas moins qu'elle avoit de quoi captiver les cœurs: qu'elle étoit encore jeune, jolie pleine de graces, qu'elle avoit un titre un rang, & tout ce qu'il falloit, et

un mot, pour donner du dessous à une rivale. Quoique je me piquasse dès-lors de n'être plus novice, je le fus néanmoins assez pour juger de son but par ce qu'elle me mien; c'est-à-dire, qu'elle ne cherchoit, comme moi, qu'à se distraire & se divertir. Ce jugement pouvoit être d'autant mieux fondé, que nos circonstances étoient toutes semblables. Je savois, sur le témoignage de toute la Cour, qu'un Seigneur qualifié s'étoit depuis longtemps déclaré pour elle; qu'elle en avoit, disoit-on, reçu la foi, & qu'on n'attendoit que son retour d'une négociation, dont l'avoit chargé Son Altesse, pour voir cette union. Je croyois donc, que séparée de ce qu'elle aimoit, un certain rapport d'humeur, de circonstances, lui faisoit chercher chez moi ce que je trouvois chez elle. Rien moins. Tous en étoient la dupe, sans en excepter le Prince ni la Princesse.

Madame la Marquise d'A.... trop à l'abri du soupçon, ne nourrissoit que

plus à son aise des sentimens auxquels je me prêtois innocemment. Amoureux de Ferdinande au point où on ne le fut jamais , & prévenu de l'engagement de la Marquise , il est aisé de croire que je n'avois pas la moindre vue sur elle. Loin de-là , je la félicitois quelquefois de sa prochaine union , & sur-tout avec un Seigneur dont j'entendois dire mille biens. En effet , ceux qui ont connu le Comte de R. savent qu'il avoit hérité de toutes les qualités de ses Ancêtres ; qu'il étoit plein d'esprit , brave , & par dessus cela , beau & bien fait. Je ne fais aucune difficulté d'avouer qu'il n'y avoit guere qu'un caprice d'amour qui pût seulement nous mettre en concurrence. Quoi qu'il en soit , la Marquise alla beaucoup plus loin. Son cœur décida en ma faveur ; malgré elle , peut-être ; mais certainement malgré moi ; car le même caprice qui la soumettoit à mon empire , m'enchaînoit irrésistiblement à Ferdinande. Tout ce qu'il y

c'est qu'on jugera peut-être par ce
qui va suivre, qu'il y avoit de mon côté
un peu plus de raison que du sien.

Dans la bonne foi où j'étois, je goû-
tai assez long-tems avec la Marquise
toutes les douceurs d'un commerce
agréable & poli. Je ne dirai pas que je
y mêlasse quelquefois du tendre &
du galant. Cela ne se pouvoit guere
autrement avec une Dame dont le mé-
rite auroit même été au-dessous du sien.
C'est ce qui sans doute la flatto d'abord ;
et comme il est rare en pareil cas de
bien apprécier cette monnoie courante,
il y a lieu de croire qu'elle l'évalua au-
dessus de son prix. Elle auroit dû son-
ger, qu'outre qu'un jeune Cavalier n'a
quelquefois des manieres tendres & ga-
lantes que machinalement & par habi-
tude, pour peu qu'il trouve de retour,
il fait le passionné & entre en feu, sou-
vent sans la moindre étincelle d'estime
ou d'amitié. Pour moi, j'avois au fond
un & l'autre à l'égard de la Marquise ;

mais elle y trouva peut-être l'amour que je n'avois pas.

Mes sentimens, quels qu'elle pût les imaginer d'abord, ne laisserent pourtant pas avec le tems que de lui devenir suspects. Je la vis peu-à-peu perdre cette joie avec laquelle elle avoit coutume de me recevoir. Sa gaieté, son enjouement, sa vivacité, dégénérèrent en mélancolie, langueur, indolence; & dans cet état, elle négligeoit même de paraître à la Cour. Aimée, chérie de la Princesse, son absence lui étoit trop sensible pour qu'elle ne s'en plaignît par moi. Témoin de toutes ses plaintes, j'allois avec plaisir les raconter à la Marquise. Je l'exhortois, par la part que la Princesse prenoit à elle, de ne pas tant s'abandonner elle-même, de se ranimer & de venir jouir de la faveur. Plusieurs fois je l'avois questionnée, avec plus de tendresse que jamais, sur ce qui pouvoit la chagriner & la réduire à cet état. Cette question sembloit chaque

is la mettre aux abois, & sans me
en répondre, elle détournoit les yeux
dessus moi. Vous me désolerez, lui
s-je un jour qu'elle faisoit ce manège.
le Comte de R. vous est-il
onc infidèle ? Touchant, sans y penser,
s bords de sa blessure, elle fit un sou-
r capable de me confirmer dans cette
ée. J'allois même lui parler consé-
quemment, lorsqu'elle la détruisit tout-
fait. Infidèle ! répliqua-t-elle ; non,
on : la circonstance cent fois malheu-
reuse où je suis, demanderoit, au con-
traire, que tous les hommes justifias-
sent qu'on dit d'eux à cet égard. Le
bandeau que j'avois sur les yeux ne
omba point encore. Je voulus seule-
ment éclaircir cette réponse ; mais quel-
que chose que je fisse, je ne tirai rien
de plus de mon aimable & tendre Mar-
quise.

Cependant la mélancolie, loin de di-
minuer, ne fit que croître. S'absorbant
plus que jamais, on ne la vit plus à la

Cour, ni même chez elle; c'est-à-dire qu'excepté quelques amis, moi, surtout, qu'elle auroit dû exclure le premier, elle n'y étoit pour personne. La Princesse, & toute la Cour, soupçonnoient si peu le vrai motif de sa langueur & de sa retraite, qu'on prit l'alarme sur les indispositions qu'elle avoit toujours alléguées pour excuse. Les Médecins néanmoins n'y connoissoient rien. Le premier de tous qui mit le doigt sur le mal, fut le Chevalier, qui arriva & me questionna sur un air d'inquiétude que me donnoit réellement l'état de la Marquise.

Ce cher ami m'étoit déjà venu voir plus d'une fois, mais presque toujours sans se débattre. N'ayant aucun plaisir à lui procurer, & ne voulant pas le voir languir auprès de moi, j'avois toujours beaucoup mieux aimé le voir aller après nous être embrassés, & avoir appris de lui les nouvelles qu'il m'apportoit. Il en eût été cette fois comme de
autres

autres, si la question sur l'air qu'il me pouvoit, ne m'eût fait naître le dessein de l'arrêter. L'ayant satisfait, je lui dis : Parbleu, l'ami ! toi qui as le cœur si bon, demeure & aide-moi pendant quelques jours à divertir cette Malade. Je promets que tu seras dédommagé, si par ta gaîté tu peux lui rendre ce qu'elle a perdu. Le Chevalier cédant volontiers à ma prière, je fus demander visite à la Marquise. Je l'obtins, & étant venu reprendre, nous nous rendîmes chez elle.

Mon ami, quand il vouloit se donner la peine d'être gai, enjoué, divertissoit, malgré qu'on en eût. A peine eut-il fait la révérence à la Marquise, qu'il fit pour elle ce qu'il avoit cru auparavant ne faire que pour moi. Je ne dirai pas qu'il fut excité par ses charmes, la mélancolie s'en avoit trop altérés ; mais un air de cour, des manières fines, délicates, le disposèrent d'abord. Ensuite remarquant assez d'esprit, il répandit avec économie

toute sa belle humeur. La Marquise obligée de répondre à mille traits d'enjouement, le fit, & même avec un goût que je n'avois vu depuis long-tems. Le Chevalier remarquant lui-même ses progrès, les poussa. Il se mit à lui faire la guerre sur sa mélancolie, mais avec tant d'agrément & d'esprit, qu'elle nous retint à souper pour la lui voir continuer.

Pendant tout le souper, mon ami inépuisable, se soutint. Jusques-là je ne lui avois pas servi de grand'chose. Il s'en plaignit, la Marquise l'appuya. En vérité, Madame, lui répondis-je, j'ai tant & tant de fois essayé de vous ranimer, & j'y ai si peu réussi, que je laisse volontiers cette affaire à Monsieur, qui me paroît plus heureux que moi. Je connois depuis long-tems ses rares talens auprès des Dames. Jamais je ne les lui ai enviés, & peut-être ne les lui envierai-je jamais qu'à cette heure, où je voudrois pouvoir contribuer selon vo

esirs à ce qu'il a si heureusement commencé. Bon Dieu , s'écria-t-elle , que l'abus dans le monde ! Elle dit cela en fixant ses regards sur ses mains jointes ; puis les tournant sur moi , elle ajouta : Vous me parlez de talens , ce n'est pas l'en manquer que vous devez vous plaindre , mais de savoir n'en pas faire un bon usage. Voyez , Monsieur , dit-elle tout de suite au Chevalier , ne diroit-on pas qu'il veut nous en faire accroire ? Assurément , Madame , répliqua-t-il , Monsieur ne manqua jamais de ce qu'il vante tant en moi : mais l'esprit qui suit toujours le cœur , fait que l'on est plus où l'on aime qu'où l'on est. La Marquise en possession de soupirer , soupira encore : ç'eût peut-être été toute sa réponse , si le Chevalier s'y fût tenu.

Déjà prévenu par quelques symptômes qu'il avoit remarqués , il ne cherchoit qu'à en provoquer d'autres pour conclusion. C'étoit le but de ces dernières paroles. Un soupir lui paroissant trop équi-

voque , il pressa pour une réponse en forme. Vous ne dites mot , Madame : dit-il à la Marquise. Est-ce donc que j'n'ai pas raison ? Que trop , Monsieur répliqua-t-elle. J'ai quelquefois voulu en douter ; mais vous le voyez , & il est toujours de même. Quel reproche , Madame , répliquai-je ! Judicieuse comme vous êtes , je m'étonne que vous ne le fassiez pas plutôt à vous-même. Il se peut qu'aujourd'hui je paroisse plus absent que vous ; mais rappelez-vous , Madame , combien & depuis quel temps vous l'êtes en effet. Moi , s'écria-t-elle ô Ciel ! Le sentiment , le regard dont elle accompagna cette exclamation acheverent de confirmer le Chevalier. Ce fut-là l'époque , ou du moins le premier soupçon d'un mystere qui éclata bientôt.

A l'heure que nous prîmes congé de la Marquise , marquant de part & d'autre une égale satisfaction de la soirée que nous avions passée , à peine me vis-

seul avec mon ami , qu'il me dit :
bilà une aimable Madame. Quoi , les
médecins , ni toi sur-tout , ne con-
noissent rien à son mal ? Moi ? répondis-
je ? Oui , toi , répliqua-t-il ; & ne t'en
plaise , je ne te croyois pas si niais.
Niais toi-même , répartis-je. Depuis
quand voudrois-tu que je fusse devenu
membre de la Faculté ? Si tu l'étois ,
interrompit-il , je te le pardonnerois ;
mais toi , disciple de l'amour , tu ne sais
pas le distinguer. Belle découverte ,
Monsieur le Chevalier , lui répondis-je !
Demain assurément je vous fais appeler
en consulte. Je veux que produisant vos
vraies connoissances , vous fassiez la ni-
que à tout le monde. Notre *Recipe* sans
doute sera M. le Comte de R... Grande
bouvaille ! le moindre palfrenier de la
cour prononce sans vanité comme vous.
Je suis bien-aîsé d'ajouter pourtant , que
ceci ne paroît rien moins que probable ;
que Madame la Marquise fait à quoi s'en-
tenir avec M. le Comte d'A... ; qu'il

presse plus qu'elle son retour ; qu'il do
arriver incessamment pour lui donne
la main , & que par conséquent cela de
vroit l'égayer. Point du tout ; il semble
au contraire , qu'elle craigne ce retour
& que son mal vient de-là plutôt qu
d'ailleurs. Justement , répliqua le Che
valier ; voilà mes bourriques. Peu s'e
faut , ajouta-t-il , que je ne te prenne
par les oreilles , & que je ne te prouve
en les bien frottant , que tu es la pre
miere de l'Europe.

Le Chevalier , pour finir toutes ses
tirades , prit son sérieux , & me dit
Tiens , mon ami , si cette Dame n'est
pas amoureuse , & si son mal ne vient
pas de t'aimer , je veux être aussi mal
heureux qu'elle. C'est jurer fort , ajouta
t-il ; car les Démons de l'Enfer ne brûlent
pas plus qu'elle. J'en juge , non pas sur
ce que j'ai pu connoître par ses manie
res , mais de ce que prouve son état , &
dont je m'étonne que tu ne te sois pas
encore reconnu l'auteur. Son mal est
grand , poursuivit-il , qu'il ne peut plus

...rer long-tems. Il faut que la bombe
...eve, & gare les éclats.

Que la Marquise eût de bons senti-
mens pour moi, je le croyois ; mais
...elle les portât au point que préten-
...bit le Chevalier, cela me paroissoit
...ne chimere. C'est ainsi que je traitai
...d'abord ce qu'il me dit ; mais nous rap-
...ellant ensemble les circonstances du
...our, & y joignant toutes celles que la
...mémoire put me fournir, je commençai
...douter. Si je savois, lui dis-je, que
...ette conjecture fût vraie, je croirois
...é pouvoir assez plaindre cette pauvre
...Marquise. Son amour, que je compa-
...erois à celui que j'ai pour Ferdinande,
...a rendroit malheureuse pour jamais.
...Moi-même, je me croirois malheureux,
...& regretterois toute ma vie de l'avoir
...vue. Donne-moi, ajoutai-je à mon ami,
...quelques bons conseils ; que ferois-tu si
...ce cas t'arrivoit ? Ce que je ferois ? re-
...prit-il ; entendons-nous d'abord. S'agit-
...il du galant homme, ou de l'homme

d'honneur ? En galant homme , continua-t-il , tu peux bien des choses pour la Marquise ; mais en homme de probité & d'honneur , tu n'as qu'un parti prendre. Quel ? lui demandai-je. C'est de lui confirmer avec franchise , si le cas y étoit , l'idée qu'elle peut avoir de l'état de ton cœur. Je sais que ce sera un caustique sur sa plaie : mais qu'elle use de sa raison , & tâche encore de l'porter.

Cette conversation nous ayant conduits insensiblement jusques fort avant dans la nuit , nous nous mîmes au lit mon ami & moi. Là je m'abandonnai mille réflexions. Les yeux décillés , j'ris de plus en plus , & pensai bientôt comme lui. Rien de plus vrai , disois-je mais rien de plus triste. D'une amie j'ai cours risque d'en faire une ennemie & le cœur me dit que je ne l'éviterai jamais. N'importe pourtant , espérons & ne nous rendons pas malheureux avant le tems. Le Chevalier , ajoutois-

m'a donné un bon avis , je le suivis ; mais je crois que la même probité le dicte , m'oblige d'en user au plus. Pourquoi laisser empirer le mal ? Il est déjà peut-être que trop inaccessible à la raison , & le tems d'ailleurs ne faut être mieux employé qu'à le guérir. Faisons-le donc. C'est ce que je résolus , que je communiquai le matin à mon ami.

Consultant ensemble sur la manière m'y prendre , nous ne laissâmes pas de d'être embarrassés. Le Chevalier , si fertile qu'il étoit en expédiens , n'en trouvoit aucun. A la fin il me dit , va chez elle. Persuadé qu'elle ne demande qu'à se déclarer , ne t'embarrasse seulement que de la mettre sur les voies. Je crois que pour peu que tu entres après ses vœux , cela suffira : mais prends garde de n'y pas trop entrer ; car cela cadreroit fort mal avec les sentimens que tu te réserves à lui marquer. Ce parti pris , je ne songeai qu'à l'exécuter.

J'envoyai sur le champ , à mon oncle , voir comment la Marquise avoit passé la nuit , & lui faire demander l'heure qu'elle seroit visible. On rapporta qu'elle n'avoit pas trop bien posé ; mais que malgré cela l'heure la voir seroit toujours l'heure accoutumée , & qu'elle me prioit même de ne pas manquer. Diable ! me dit le Chevalier , il semble que le mal presse. J'ai déjà dit que cela ne pouvoit aller loin. Peut-être n'auras-tu pas besoin de ce que nous venons de préméditer. En effet , hasard , pénétration , ou expérience , le Chevalier pensoit juste quelques jours dans cette dernière circonstance & l'événement le prouva bientôt.

M'étant rendu chez la Marquise , je ne fus pas peu surpris , après l'air serein où nous l'avions laissée la veille , de la trouver plus accablée encore que d'habitude. Le visage pâle , tiré , les yeux plus abbatus que je ne croyois jamais les avoir vus , ne me certifioient qu'

qu'elle avoit fort mal passé la nuit. Avant mon projet, je m'écriai en l'abordant : Grand Dieu, Madame ! parlez-moi ; mais je vous trouve si différente de vous-même, que vous me faites pitié. Je suis bien aise, répondit-elle. Asseyez-vous, & nous allons voir si vous avez raison. Obéissant, elle reprit. Je vous en supplie : hélas ! je le crois ; mais ce sentiment est bien peu de chose pour moi de douleur. Jusqu'ici j'ai tâché de la contenir, mais en vain, je n'y puis plus tenir. Cette nuit encore j'ai combattu, & ce combat n'a pas seulement produit l'effet que vous voyez, mais la défaite totale & de ce que je suis, & de ce que je me dois.

Seroit-il donc possible, continuait-elle, que vous qui m'avez tant de fois demandé la cause de mon état, ne l'avez jamais pénétrée ? Plus d'une fois cela m'a surpris. Je m'y suis néanmoins toujours attendue ; mais hier vous me parûtes encore si éloigné du

but, que j'ai résolu de franchir toutes les bornes & d'abrégé tout délai. D'ailleurs le tems presse à tous égards. M. Comte de R... est sur le point d'arriver, & il faut que je sache auparavant la manière dont je dois le recevoir. C'est dépend de vous, ajouta-t-elle en présentant la main. C'est vous qui êtes l'objet de mes peines. Je doute que femme au monde en ait jamais senties pareilles, & vous en pouvez sur-tout juger par la démarche que je fais. Je vous offre ma main, ma fortune, un cœur qui ne demande qu'à être entièrement à vous.

Pendant tout ce discours, je demeurai comme immobile. Je fus même quelque-tems après comme si je n'avois rien répondu. A la fin, la parole revint, & suivant mon plan, je dis à Marquise : Que ne suis-je, Madame, digne de tout l'honneur & de toutes les bontés que vous me marquez ! Je me crois si peu, que cela seul auroit si

pour éloigner de mon esprit toutes les idées flatteuses, par lesquelles vous prétendez m'avoir provoqué. Mais à ce motif, permettez que j'en joigne un autre : c'est que plus indigne encore que vous ne le pourriez croire, l'objet dont vous avez ouï parler, & pour lequel je suis ici en exil, me captive, m'occupe tout entier ; & que lié par mille sermens que le cœur a dictés, je n'ai non-seulement pensé à autre chose, mais que je ne pourrois sans horreur les sacrifier à l'honneur & aux avantages que vous m'offrez. Par-là je mettrois le comble à mon indignité. Vous-même, Madame, me retrancheriez jusqu'à l'estime & l'amitié que j'ai cherché en vous. Heureux de m'y borner, je vous prie seulement de me les conserver.

La Marquise aussi sensible à cette réponse qu'on peut l'attendre d'une femme, & sur-tout d'une femme vive & haubonne, ne se modéra que pour me dire d'abord : Quoi ? une bégueule de Pro-

vinciale vous tient assez au cœur pour la préférer à moi ? Je le craignois, sans pourtant la croire : mais puisque cela est , je vous proteste avec la même franchise que vous me l'avouez , que ce sera tant pis pour elle , tant pis pour vous , ou tant pis pour moi. Avant que d'avoir achevé ces mots , ses yeux déjà étincelans ressembloient à deux grenades allumées. Moi qui depuis long-tems , & sur-tout ce jour-là , la croyois plus morte que vive je ne fus jamais plus étonné que de la voir se lever avec furie , & prête à me sauter au collet , jurant qu'après la honte dont je la couvrois , elle auroit ma vie ou moi la sienne. Je voulus la rappeler à la raison , mais j'y perdis mes peines. Enfin ne voulant pas augmenter le bruit & attirer par-là les domestiques , je m'en retirai.

Le Chevalier étoit à m'attendre ; je fus le trouver. L'oracle est rempli , lui dis-je ; ou pour me servir de tes propres termes , la bombe a crevé , & gare le

éclats. Ce seroit bien le Diable , me répondit-il. Il est vrai que je te l'ai prédit ; mais un oracle , comme tu fais , ne dit pas toujours ce qu'il semble dire. N'importe , répliquai-je , tu es donc pire qu'un oracle , & tout ce que tu m'as prédit est arrivé à la lettre. Là-dessus , je lui racontai comment la Marquise m'avoit elle-même prévenu ; son préambule ; ma réponse , & finalement la fureur où elle s'étoit mise. Parbiaux , répliqua-t-il , mes anecdotes sur le caractère général des Femmes porte bien cela ; mais l'exception qui confirme ordinairement la règle , ne faisoit espérer pour l'amour de toi , que celle-ci en seroit. Point du tout , reparti-je , & si j'en crois les apparences , je n'ai qu'à me bien tenir. Bon , bon , me dit-il , que cela ne t'embarrasse point. Sais-tu ce qu'il faut que tu fasses ? Non. Il faut que tu ailles trouver la Princesse , que tu lui racontes , sous le sceau du secret , ce qui se passe ; & je suis sûr qu'ayant le bon droit de ton côté , elle

mettra le frein à la Marquise. Je goûtai l'expédient , & sans différer , je fustrouver la Princesse.

Quoiqu'elle n'eût avec elle que quelques Dames devant qui j'aurois pu m'ouvrir , je demandai néanmoins à lui parler en particulier. » Qu'y a-t-il donc ? me dit-elle. Les Dames se retirant en même tems , je lui racontai le fait. Bon Dieu , s'écria-t-elle , qui l'auroit jamais cru ! Va, va, poursuivit-elle , dors en repos avant que le jour se passe , je lui parlerai. » La Princesse rappella les Dames & soit qu'elle ne voulût pas leur faire part de ce mystère, soit qu'elle jugeât de ne le faire qu'en mon absence , on parla de choses indifférentes. Aussi-tôt que la bienfiance me le permit, je fus rejoindre mon ami. Il apprit avec plaisir ce qu'm'avoit dit la Princesse. Fort bien , lui dis-je ensuite , mais pars ; & sans plus t'embarasser de moi , va te réjouir au logis , & sur-tout veiller à Ferdinand. Quoique je le pressasse , il ne voulu

point partir , qu'il ne sût auparavant le train que la Princesse feroit prendre à cette affaire. Je n'en doute presque pas , me dit-il ; mais pourtant je suis bien aise de voir.

Le lendemain je ne manquai pas de me rendre à la Cour à l'heure la plus congrue. Les mêmes Dames que j'y avois trouvé la veille , fidele compagnie de la Princesse, étoient encore avec elle. A peine m'apperçurent-elles , qu'elles se mirent à rire ; d'où je conclus qu'elles étoient instruites de l'histoire. Cependant je ne fis semblant de rien. Elles , de leur côté , défilèrent , & me trouvant seul avec la Princesse , elle me dit : » Je vis hier la Marquise. Dans le fond elle est à plaindre. Ce n'est pas un amour qu'elle a pour toi , c'est une rage. Pourquoi donc ne l'aimes-tu pas ? Moi , Princesse ? repartis-je , je l'aime , je la chéris de toute mon ame , mais comme amie , & rien de plus. D'ailleurs je crois que c'est bien le meilleur pour elle. » Oui , in-

» interrompit la Princesse ; mais si tu y
» penses , ce seroit bien aussi le meilleur
» pour toi. Elle est de bonne qualité ;
» riche, jeune encore , & aimable, com-
» me tu fais , lorsqu'elle n'est pas folle.
» Que veux-tu de plus » ? Rien , Prin-
cesse ; c'est même trop pour un simple
Gentilhomme comme moi ; c'est pour-
quoi je laisse le tout à M. le Comte de R...
Qui sait même , si la lui ôtant, il ne
faudroit pas me couper la gorge avec lui.
Or c'est ce que je ne suis pas d'humeur
à faire tous les jours. » Poltron , s'écria
» la Princesse ; mais que cela ne t'in-
» quiète point encore. La Marquise n'a
» aucun engagement qu'elle ne puisse
» rompre , & je te répons du reste.

Ne sachant pas que la Princesse ne
cherchoit qu'à se divertir , je pris mor-
sérieux , & la suppliai instamment de me
croire indigne du bien que me vouloit la
Marquise. Je le serois, ajoutai-je , en
l'acceptant. Je la tromperois , & sur-tout
une autre , qui certainement ne le mérite

point. » Ah ! je t'entends , répondit en riant la Princesse, Voilà , Mr. le Volontaire , ce qu'il falloit me dire d'abord , & j'aurois répondu que tu as raison ; qu'il faut être fidele , inviolable , fût-ce même à son dam. C'est ce que j'ai représenté à la Marquise , à ton égard pourtant , & non au sien ; car entre elle & le Comte , il n'y a rien de pareil , à ce que tu m'as révélé de toi-même avec ta Maîtresse ».

En effet , cette Princesse m'avoit mis plusieurs fois sur l'article de Ferdinande , & s'étoit plu à me faire raconter jusqu'aux moindres circonstances de mes amours. » Elle ajouta qu'elle n'avoit pas seulement représenté à la Marquise l'amour & les sermens qui me lioient ; mais qu'elle l'avoit forcée à m'estimer par mon refus même , & à convenir les larmes aux yeux , qu'elle auroit tort de m'en vouloir du mal ; qu'elle ne devoit s'enprendre qu'à son étoile , & ne songer qu'à faire usage de sa raison ,

» pour vaincre l'ascendant qui la surmon-
» toit. C'est par-là , ajouta la Princesse ,
» que j'ai jugé à propos de la prendre
» car , de son côté , j'ai d'abord senti qu'i
» n'y auroit rien sur quoi elle ne passât
» & qu'elle infirmcroit tout. Du reste
» elle consent de te voir comme aupara-
» vant : cela même convient , pour
» éviter le caquet : retournes-y à ton
» ordinaire , mais dans la suite je te
» conseille d'en user sobrement , & petit
» à-petit d'y renoncer tout-à-fait ». Je
remerciai la Princesse , dans les termes
que la reconnoissance put me suggérer
& promettant de suivre ses conseils , je
me retirai.

Le Chevalier , à qui j'allai faire part
de tout ceci , s'en réjouit. Voilà , me
dit-il , tout ce qu'on pouvoit espérer
mais mon art prophétique ne me laisse
pas sans inquiétude. Ni le mien , ré-
pondis-je. Ce qu'il y a de bon , c'est
qu'ayant une fois la Princesse de mon
côté , je crois que je l'aurai toujours.

Cela me suffit. Nous passâmes le reste du jour à réfléchir & à causer sur cette aventure. Je priai mon ami de n'en rien dire à Ferdinande. Il jura, au contraire, de lui en faire un trophée. Cela ne peut manquer, me dit-il, de lui revenir, & personne ne peut mieux que moi obvier à l'inquiétude que tu crains de lui causer. Enfin, il partit le lendemain, & je recommençai mon train.

Immédiatement après son départ, je fus à la Cour. La Princesse m'intima de nouveau de retourner chez la Marquise. Elle m'y envoya même ; & j'obéis. Qu'on s'imagine un peu la figure que nous devions faire. Gens plus aguerris que nous auroient payé d'effronterie ; mais nous en étions l'un & l'autre également incapables. Paroissant, elle ne savoit si elle devoit demeurer ou se cacher ; & moi, si je devois avancer ou reculer. Cependant, faisant de nécessité vertu, nous nous abordâmes. Le dépit & la honte se lisoient, malgré

elle, sur son visage ; & je ne doute pas que le mien ne marquât pour le moins autant de timidité & d'envie d'être bien loin. Quelques domestiques étant-là fort à propos, la Marquise trouva le secret de les employer. J'en fus fort aise ; car si elle craignoit le tête-à-tête, je le redoutois encore plus qu'elle. Quoiqu'il y eût apparence qu'elle l'éviteroit jusqu'au bout, je ne laissai pas que d'abréger ma visite. Dans la suite, reprenant le chemin de la Cour, & recevant compagnie chez elle, nous fûmes beaucoup moins embarrassés. M. le Comte de R. qui arriva aussi bientôt, mit le comble à tout. Ce fut alors que je me dispensai de la voir. Plût à Dieu qu'elle eût été après aussi tranquille que moi !

Malgré la réserve dont je me piquai par égard pour elle, sur son aventure avec moi, cela n'empêcha pas qu'elle ne transpirât. J'ai déjà dit que les Confidentes de la Princesse m'avoient paru en être informées, je ne fais comment.

mais elles l'étoient en effet. Celles-ci sifflant à d'autres, il n'y eut guere d'oreille à la Cour qui n'en fût remuée. Plusieurs, en badinant, m'en glissèrent quelque chose ; mais j'affectai d'être sourd. Cette conduite , qui revint à la Princesse , lui plut extrêmement. Je vis même que la Marquise s'en louoit ; pendant cela ne me mit point à l'abri du ressentiment qu'elle me conservoit.

Le Chevalier , qui ne passoit guere quinze jours sans me venir voir , retourna environ vers ce tems , & m'apporta mon frere. C'étoit pour m'apprendre que le mariage de ma sœur terminée , que j'avois paru depuis longtemps souhaiter , alloit se conclure. Mon pere , & mon ami , me remirent des lettres de mon pere , de ma sœur , du gentilhomme son futur , & de Ferdinand même , qui m'apprenoient toutes la même chose. J'y lus aussi qu'on étoit bien fâché que je n'y pusse assister ; mais que pour s'en consoler , on vien-

droit immédiatement après me voir , & se réjouir avec moi. Cette nouvelle me charma. Pour récompense , j'embrassai derechef mes couriers , & je commençai par les fêter.

Mon ami , qui ne manquoit rien moins que de mémoire , sur-tout pour ce qui me touchoit , me demanda de nouvelles de mon aventure. Je lui dis qu'il n'y avoit rien de plus que ce qu'il savoit , excepté que j'avois vu la Maquise , & que son embarras & le mien ou plutôt notre air sot , n'auroit pu manquer de le divertir la première fois. Vous étiez donc bien déconcertés ? me répondit-il. Assurément. Je le crois , reprit-il ; mais encore que vous êtes-vous dit ? Rien. Parbiaux , répliqua-t-il , on ne pouvoit moins. Et d'où Diable venoit donc ce grand embarras , cet air si sot ? De nous voir , repartis-je. Juge si nous étions entrés en matière , & qu'il en eût été. Des domestiques , pour suivis-je s'étant trouvés-là , nous n'avon

u que la peine de nous voir & de
ous entretenir assez mal de choses
ndifférentes. Depuis je ne l'ai vue assis-
ûment à la Cour ni chez elle , mais
a compagnie , & j'espère qu'il en fera
oujours de même.

Après ce récit , le Chevalier m'apprit
façon dont Ferdinande avoit reçu
lui de mon aventure. Loin d'en être
inquiète , me dit-il , elle en est ravie ;
mais pour ton pere , ainsi que ton frere
moi , voudrions qu'elle ne fût ja-
mais arrivée. Bon , bon , répliquai-je ,
nitons Ferdinande , & puisqu'elle ne
inquiète point , que rien non plus ne
ous embarrasse. Cette nouvelle , à la
ite de celles qui me réjouissoient déjà ,
e mit en si belle humeur , que je re-
as mon frere & mon ami deux jours
atiers. Je ne cessai de leur recommander
e veiller à la teneur de mes Lettres ,
de remplir eux-mêmes la promesse
rils me faisoient , d'amener Ferdi-
ande immédiatement après la noce de

ma sœur. Pour qu'ils y assistassent, il falloit les laisser aller. Je les embrassai donc; & chargés d'autant de réponse qu'ils m'avoient rendu de Lettres, ils partirent.

Les réjouissances qu'alloit partager le Chevalier, nous avoient fait convenir que je ne le reverrois qu'avec tous les objets que convoitoit mon ame. Dans cette heureuse attente, je pris toutes les mesures que je crus nécessaires.

Le pied sur lequel j'étois à la Cour m'y obligeoit plus qu'on ne pourroit penser. Le Carnaval approchoit. Volontaire, & trop utile au plaisir, je n'avois pas seulement besoin, en cas d'absence, de l'agrément de la Princesse, mais pour ainsi dire aussi de toute la Cour. Cela étoit si vrai, que prévenant la Princesse publiquement, toutes les Dames (j'aurois peut-être la Marquise à excepter si elle y eût été) s'écrierent d'une commune voix, que je me me

uois ; que c'étoit les abandonner au
besoin ; qu'elles n'ignoroient pas que le
cœur m'appelloit en effet là plutôt qu'a-
vec elles ; que cela même paroïssoit na-
turel ; mais qu'*item* il leur falloit quel-
que chose. « Hé bien ! répliqua la Prin-
cesse , il ne sera pas perdu. Vous l'au-
rez à portée , & je suis sûre que pour
vous faire plaisir , il voudra bien se
dérober quelquefois au sien. D'ail-
leurs , ajouta-t-elle , je m'imagine
qu'aucune de vous ne seroit fâchée de
voir ces Beautés , qui ci-devant ont
fait tant de bruit. Invitez-les avec lui ,
c'est un moyen sûr pour qu'il ne vous
manque pas ». Toutes applaudirent :
& moi , avec elles , je remerciai la Prin-
cesse.

Flatté au dernier point , mes remer-
cîmens tomberent ensuite sur les Dames.
Je les fis de maniere , que répondant à
tout ce qu'elles marquoient d'obligeant
pour moi , ma reconnoissance n'écla-
toit pas moins pour les bontés de la

Princesse. Elle ne les borna pas seulement à ce qu'elle venoit de dire, mais elle ajouta encore en particulier, c'est à-dire , retirée avec ses Confidentes « que si cela me faisoit plaisir, il y au-
» roit pour ma Compagnie des appar-
» temens à la Cour ». Déjà ému , j'en pensai me troubler à cette offre si gracieuse. Princesse, m'écriai-je, il me seroit bien plus aisé de mourir, que de vous marquer combien je suis sensible à tant d'honneur & de bontés. Souriant elle me répondit : « C'est tout plaisir
» que d'en faire à un joli garçon comme
» toi ; ne vois-tu pas comme chacun
» applaudit » ? Oui, Princesse ; mais tout vient du Chef. « Tais-toi, interrompit-
» elle, & parle d'autre chose ». J'obéis, & changeant elle-même la conversation, je m'y conformai.

Aussi-tôt qu'il fut heure de retraite pour moi, je gagnai mon appartement. Joyeux, comme on le pense, je ne manquai pas de dépêcher la Trompe

pour donner avis à mon pere , & par
lui à toute la compagnie , des honneurs
qui les attendoient. Je les exhortois sur-
tout à se hâter d'en venir profiter ; parce
qu'outre le plaisir de les voir , des diver-
tissemens qui valoient bien les leurs ,
étoient prêts à commencer. Cependant
j'eus encore le tems de voir arriver M. le
Comte de R.... que je regardois comme
le libérateur des devoirs pénibles que je
continuois à la Marquise. Ce Seigneur ,
attaché personnellement au Prince , l'é-
toit de cœur à la Cour de la Princesse.
Je dis de cœur , parce qu'outre le pen-
chant qu'il pouvoit avoir pour la Mar-
quise d'A...., il en avoit un invincible
pour le commerce des Dames. Son arri-
vée répandit une joie presque univer-
selle. Il visita , & fut visité d'un chacun.
Moi-même j'eus cet honneur , & il ne
me fut pas difficile de me confirmer
dans l'éloge que j'en avois souvent ouï
faire. Prévention, ou sympathie, je ne
l'eus pas plutôt vu que j'inclinai pour

lui ; & j'eusse été très-fâché , quelque peu d'amour qu'il ait eu pour la Marquise , de l'avoir traversé. Il faut croire , que plus malheureux , je ne lui revins pas tant. Du moins il ne se fit pas difficulté de me traverser , & de se prêter contre moi à la plus indigne manœuvre. On s'étonnera , après ce que j'en ai dit du reproche que je lui fais : mais un homme n'est pas sans mémoire , pour en avoir manqué une fois. D'ailleurs fut induit , & sa faute en elle-même peut passer dans ce siècle pour un peccadille héréditaire dans les grands hommes.

Quoi qu'il en soit , je me liai avec M. le Comte de R. . . . , comme si je n'en avois eu rien à craindre. Il me gracieux soit même au-delà de mon attente , surtout ayant disposé moi-même la Marquise à lui ouvrir les bras , & y étant fort assidu. Je la négligeois alors totalement & n'en avois vraisemblablement rien de bon à espérer. Malgré les mauvaises

insinuations , supposé qu'elle n'y mît point de délai , son amant ne m'en montreroit rien. Il se pourroit bien qu'elle ne lui en donnât d'abord aucune. Les femmes , piquées du côté qu'elle l'étoit , mesurent ordinairement leur coup ; & pour n'en pas faire à deux fois , elles attendent que l'occasion leur promette une victime. Alors elles perdent toutes mesures , & dussent-elles se sacrifier elles-mêmes , n'importe. C'est ce qu'on verra dans la Marquise. Voulant se venger de moi , elle se perdit ; & toute perdue qu'elle étoit , elle voulut le faire encore , & ne réussit pas mieux.

Enfin , les réjouissances du mariage de ma sœur étant finies , j'appris par un Exprès , qu'il ne s'agissoit plus que de venir me trouver. Mon pere qui m'écrivoit , me représentoit entr'autres choses , qu'il ne croyoit pas qu'on dût aller en si grande compagnie ; qu'il falloit user avec discrétion des bontés de la Princesse ; & que puisqu'il s'agis-

soit de prendre des appartemens à sa Cour, il ne laisseroit aller que les Mariés, ma sœur cadette, Ferdinande, & le Chevalier; qu'il en excluait mon frere, à cause de la délicatesse de sa santé; & lui-même, parce qu'il aimoit mieux le repos, qu'il viendrait me voir, mais lorsqu'il jugeroit pouvoir être plus tranquille avec moi, que ce seroit au retour des autres, & sans délai.

Dans tout cet arrangement, je ne trouvois à redire que de mon pere. Tout âgé, tout amateur du repos, & tout peu Courtisan qu'il fût, j'aurois néanmoins souhaité ardemment qu'il eût été de cette partie. C'est ce que je lui répondis, en approuvant le reste, & lui renvoyant sur le champ son messager. Cependant, comme je jugeois assez que je n'obtiendrois rien, je fus trouver la Princesse; & lui rappelant civilement ses offres, je ne lui annonçai que cinq personnes, dont l'une, l'ami qu'elle n'ignoroit pas être souvent venu me

oir, logeroit, à son ordinaire, avec moi. « Comment, me dit-elle, c'est-là toute une noce » ? Princesse, répondis-je, je n'ai pas cru qu'il s'agit d'une nocé, mais d'une discrétion. Elle rit de ma réponse, & me dit « que j'étois si aisé à satisfaire, que cela ne valoit quasi pas la peine. J'ordonnerai pourtant, ajouta-t-elle, & tu peux, quand tu voudras, faire paroître ta discrétion ». Brûlant du même zele que moi, répliquai-je, dans deux jours, princesse, elle arrive, & elle aura l'honneur de vous faire sa très-humble révérence.

Tranquille, & sans m'embarasser de rien, j'appris le lendemain qu'on préparoit à mes cheres Convives un pavillon entier. Toutes les Dames, excepté sans doute la Marquise, se réjouissoient de leur arrivée. Elles me pressoient d'aller au-devant, comme pour la hâter encore. Cependant je ne le fis qu'au tems marqué. Ne voulant pas même risquer

les frontieres , je ne fus qu'à quelque lieues. C'est-là qu'appercevant de loin le convoi de ce que j'avois de plus cher je fendis l'air , pour ainsi parler , n'ayant pu résister à quelques minutes. Sans m'arrêter au Chevalier & à mon beau-frere qui précédoient à cheval je me précipitai dans la voiture où étoient mes sœurs, & Ferdinande , auprès de laquelle je trouvai une place. Je laisse aux Amans , à ceux qui jamais n'ont aimé véritablement , de juger de mes premiers & délicieux transports. Je n'aurois non plus songé à féliciter ma sœur sur son mariage , que j'avois fait son époux , si celui-ci venant me parler à la portiere , ne m'eût fait souvenir que j'avois ce devoir à remplir. Je m'en acquitai , ainsi que du reste ; & approchant insensiblement , je descendis pour remonter mon cheval que menoit mon valet.

Quoique j'eusse prié la Princesse de me laisser faire , & que je lui eusse di

que je suffirois à prendre soin de mes voyageurs , je trouvai néanmoins en descendant au pavillon deux Gentilshommes pour les recevoir. Cela fit que presque aussi-tôt je fus annoncer à la Princesse l'arrivée de ma Compagnie , & lui présenter ses respects , en attendant qu'elle vînt s'en acquitter. Fatiguée de la route , il lui falloit quelque repos. La Princesse y entra si bien , que voyant elle-même le jour de son audience , elle la renvoya jusqu'au sur-lendemain. Mes voyageuses apprirent ce délai avec plaisir. Par-là elles avoient le temps de se remettre , de reprendre la fraîcheur de leur teint , & de se préparer ; en un mot , à soutenir la réputation de leurs charmes.

Le jour & l'heure étant venus , je fus moi-même leur introducteur. Comme Ferdinand , & mes sœurs , m'avoient marqué qu'elles seroient bien aises de ne pas se trouver tout d'un coup au milieu de tant de monde , la Princesse que

j'avois prévenue , m'avoit accordé de les recevoir premièrement dans son particulier. Je les conduisis donc au lieu où elle se tenoit. Son Altesse s'y trouvant , avec quelques Dames seulement ce fut-là qu'elle reçut ma chere petite Compagnie , avec cette politesse , cette affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs. J'eus bientôt la satisfaction de voir qu'elle ne se déplaçoit pas à l'audience qu'elle donnoit. Ferdinande , sur-tout attiroit ses regards & la plupart de ses questions. Timide , elle parut d'abord embarrassée. Cependant elle se rassura & rattrappant peu-à-peu cette liberté qui donne l'agrément au maintien & au discours , elle s'attira tant de louanges de la Princesse , que cela plus que le reste pensa la déconcerter. Pour la ménager , Son Altesse en train d'éloges tomba sur mes sœurs , de-là sur mon beau-frere , & mon ami le Chevalier. Enfin elle se leva , & tous également

contens

contens , nous la suivîmes au milieu de toute la Cour.

Quoique je m'imaginasse bien que la curiosité la rendroit ce jour-là plus nombreuse qu'à l'ordinaire , je fus néanmoins surpris du monde que j'y trouvai. Non-seulement toutes les Dames , sans en excepter la Marquise , mais presque tous les Seigneurs de la Cour , étoient à nous attendre. Par bonheur que Ferdinande venoit de s'enhardir un peu , & que la Princesse encore la prit pour ainsi dire sous ses aîles ? je ne crois pas qu'autrement elle eût jamais pu tenir aux regards des Dames , & aux complimens galants dont chaque Cavalier l'accabloit. Parmi la foule des Messieurs , je remarquai que M. le comte de R... n'étoit pas un des moins oppressés. Hélas ! je ne prévoyois guere que l'ardeur qu'il marquoit , & dont je recevois même un certain plaisir , dût bientôt me jeter dans les plus grands troubles. Cette entrée s'étant ainsi pas-

fée , nous nous retirâmes , & allâmes ma compagne & moi , nous félicite dans notre particulier , de tout ce qu'elle avoit eu de flatteur & d'agréable.

Cependant Ferdinande faisant autant de bruit à la Cour qu'elle en avoit ci-devant fait à la Ville , on ne demandoit qu'à la voir chez elle ou ailleurs. Autant qu'elle pouvoit , ce n'étoit qu'à chez la Princesse. Nombre de Cavaliers , dont les uns n'y paroissoient auparavant qu'une fois le mois , les autres une fois l'an , devinrent si assidus , que les Dames en murmurerent hautement. Dès - lors la Marquise d'A... jalouse plus qu'aucune , & qui outre cela regardoit tout son fiel , machina ce qu'on auroit peine à croire , si dans si peu de cas une femme pouvoit quelque chose d'incroyable. S'appercevant que le Comte de R... prenoit un singulier plaisir à faire le galant auprès de Ferdinande & qu'il la négligeoit même pour elle elle fit taire sa jalousie pour n'écouter

que sa vengeance , ou plutôt pour les
satisfaire l'un & l'autre. Loin de mar-
quer à son Amant le moindre mécon-
tamment , il sembloit que ce qu'il pro-
duisoit à sa Rivale s'adressoit à elle.
Quand même elle se feroit opposée au
Comte , peut-être n'y auroit-elle pas
gagné grand chose ; mais voyant le con-
traire , il garda si peu de mesures , que
chacun en causa , & que j'aurois pris
l'alarme , si Ferdinande m'avoit paru
moins sûre. Au milieu de tout cela ,
commencerent les divertissemens du
Carnaval ; c'est-à-dire , les Bals , qui
pendant un mois devoient se donner
deux fois par semaine. Ardent à me
nuire , sans pourtant le penser ni le vou-
loir , j'avois fait venir de Paris pour
mes sœurs , & en particulier pour Fer-
dinande , les habits les plus galants ,
& tout ce que je m'étois imaginé de
plus propre à relever leurs charmes.
Elles ne parurent jamais avec le même
ajustement , & chaque fois je puis dire

qu'elles l'emportoient, sinon en magnificence, du moins en bon goût. Il est sûr que Ferdinande, dont la parure relevoit encore les attraits, ne pouvoit que fortifier & augmenter le penchant que M. le Comte de R... avoit pour elle. Tout le monde s'étoit attendu pendant ce même Carnaval, à la conclusion de son mariage avec la Marquise d'A... Voyant qu'il n'en étoit pas même question, que le Comte, au contraire changeoit tout-à-fait d'allure, & que Ferdinande sembloit lui faire oublier la Marquise, on ne balançoit pas à croire qu'il n'y eût de la révolution dans ses sentimens, & d'en craindre beaucoup de lui à moi.

Soit bienveillance ou bonté de cœur de la part des Dames, soit jalousie plusieurs communiquerent leur crainte à mon beau-frere & au Chevalier, & prétendirent qu'il seroit de la prudence que Ferdinande se retirât de la Cour. Nous n'avions pas été jusques-là à déli-

éer sur le cas. Nous le fîmes en-
ore , & malgré tous , Ferdinande sur-
out , je voulus qu'elle restât. Cela ,
ni dis-je , ne feroit honneur , ni à
ous , ni à moi. On ne manqueroit pas ,
vous disparoissiez , de dire que
y ai part , & de m'accuser par-là de
alousie , & d'être par conséquent le
remier à vous croire capable d'inconf-
ance. Demeurez , ajoutai-je, n'en faites
i plus ni moins que vous avez fait jus-
qu'ici. Rendez à M. le Comte de R...
es honnêtetés & les politesses qu'il mé-
ite. Je ne crois pas que l'amour lui fasse
 jamais oublier qu'il est homme d'hon-
eur. Cela étant , je n'ai pas plus à crain-
re de lui que de vous.

Ce raisonnement étoit beau & bon.
ne me manquoit que de faire un
eu plus d'attention à la Marquise ,
t de songer qu'elle seule étoit capable
e le renverser. C'est à quoi néan-
moins aucun de nous ne songea. Il
st vrai qu'elle paroissoit tranquille,

joyeuse même de la route que prenoit le Comte de R....; mais nous en rejetions la cause sur l'espece de petite vengeance qu'elle trouvoit par-là. Loin de nous alarmer, elle servoit, au contraire, à nous tranquilliser; nous imaginant quelquefois que l'empressement du Comte n'étoit qu'un jeu qui se faisoit de son consentement, & qu'elle savoit d'ailleurs à quoi s'en tenir. Hélas elle ne le savoit que trop.

Persuadé que M. le Comte de R.... étoit l'homme du monde le plus propre à me ravir ma proie, cette proie qu'elle accusoit lui avoir fait manquer la sienne & causé l'affront le plus sanglant, elle animoit elle-même son amant, & lui avoit généreusement rendu sa foi, pour épouser Ferdinande, s'il le pouvoit. C'étoit-là ce qui faisoit que son mariage avec le Comte étoit pendu au croc. Peut-être ne songeoit-elle pas seulement à se venger, mais à me rappeler, si Ferdinande flattée par toutes sortes d'ava-

ages , pouvoit m'être infidele. Quoi qu'il en soit elle ne réussit qu'à faire éclater sa honte & à l'obliger d'aller se bacher.

Le Comte de R. . . . amoureux, n'oubliant rien pour charmer, & voyant qu'il n'avançoit pas plus un jour que l'autre, résolut, poussé sans doute par la Marquise, d'éblouir enfin ma chere Ferdinande par tous les avantages de son alliance. Il les lui offrit; mais à pure perte pour lui, & par gain pour elle. Charmée de l'occasion, elle me rendit ce qu'en pareil cas j'avois fait pour elle avec la Marquise; & par un refus honnête, elle me prouva qu'elle n'étoit ni moins généreuse, ni moins attachée & constante que moi.

Glorieuse d'une preuve de cet éclat, elle n'eut rien de plus pressé que de me la communiquer. Le Comte lui fit sa proposition dans un Bal, après l'avoir attirée & fixée dans un coin pour autant de tems qu'il lui en falloit. J'ap-

perçus ce manège. Loin de m'en embarrasser, je ne m'en mis pas plus en peine que de la voir voltiger. Cependant la voyant ensuite occupée à chercher, & jugeant que c'étoit moi, j'allai à sa rencontre. Bon, me dit-elle ! venez, j'ai quelque chose de curieux à vous apprendre. Elle me tira à son tour dans un coin du Bal, & m'étala avec joie le sacrifice qu'elle venoit de me faire. C'en étoit bien un en effet, & tel qu'on n'en vit guere; car outre que le Comte n'avoit rien que de beau & de bien fait, c'est qu'il étoit riche, qualifié, & en passe de tout espérer. Indifférente à tout cela, & à l'amour même, brochant par-dessus tout, Ferdinande n'avoit répondu au Comte que par une profonde révérence, le remerciant de l'honneur qu'il lui faisoit, & protestant que si son cœur étoit à elle, il seroit à lui, mais qu'il avoit déjà trouvé maître. C'est tout ce qu'elle me dit. Malgré une violente démangeaison de lui sauter au col & de

l'embrasser , je différâi jusqu'à la fin du bal & notre retour chez elle. C'est alors que la prenant dans mes bras , je me félicitai mille & mille fois du bonheur de sa préférence ; je l'en remerciai par autant de baisers , & nous jurâmes de ne chef de nous être fideles , au mépris des Trônes mêmes & des Couronnes.

Cependant tous les nôtres étant là présens , & apprenant de quoi il étoit question , nous en féliciterent comme d'une chose finie , & qui vraisemblablement n'auroit pas d'autre suite. Qui ne l'auroit cru ? Mais tandis que nous nous réjouissions , le Comte étoit peut-être à faire à la Marquise le triste récit de son refus , & à l'écouter sur une machination diabolique , que sa vengeance tra-
moit & fit bientôt éclore. Quelque pen-
chant que j'aie toujours eu à justifier le Comte , je ne le puis à présent. Le projet a dû lui déplaire d'abord ; mais si l'on ajoute la part qu'il avoit dans le mépris qu'on faisoit de lui , il est in-

concevable, même impardonnable, qu'il s'y soit prêté. J'avoue qu'il prétendit n'avoir jamais su le motif qui faisoit agir la Marquise. Mais ne devoit-il pas le pressentir, ou tout au moins juger qu'une conduite aussi peu naturelle ne pouvoit avoir sa source dans le désintéressement & l'amour chimérique dont se paroit la Marquise.

Quoi qu'il en soit, Ferdinande, moi & tous les nôtres, jugeant que nous n'avions rien à craindre, ne songeâmes qu'à nous divertir mieux que nous n'avions encore fait. Il ne restoit plus qu'à deux Bals. J'avois prévenu la Princesse d'un déguisement dont je voulois lui donner le spectacle. C'étoit de paroître en France, comme j'avois fait dans les soupers de mon illustre Maître. Pour cet effet, j'avois écrit à Robillard, le priant de s'informer à l'Abbé où il avoit eu autrefois ses peaux de chiens colorées, & de m'en envoyer quatre habits. Justement ils arriverent. Suivant mes ordres,

les trouvai décorés; l'un pour représenter le Dieu Pan, deux des Satyres, & le quatrième un Faune. Dans le fond, je n'en avois besoin que de trois; mais j'en avois mandé un de plus, pour qu'au cas qu'ils n'allassent pas bien, il pût servir à raccommoder les autres. La précaution fut inutile. Robillard m'avoit si bien servi sur la mesure que je lui avois envoyée, que le tailleur, qui nous l'avoit prise au Chevalier, à mon beau-frere & à moi, n'eut presque rien à y retoucher.

La Princesse, ni personne, ne savoit en quoi consisteroit le déguisement que je voulois me donner. Je n'avois d'ailleurs parlé que de moi; parce que si mes habits n'étoient point venus du tout, ou à temps, je voulois tenir parole avec l'ancien que m'avoit procuré l'Abbé, & que j'avois retrouvé dans mes coffres.

Le jour du Bal étant venu, nous nous habillâmes; c'est-à-dire que le Chevalier

prit l'habit du Dieu Pan que je lui avois destiné, mon beau-frere celui d'un Satyre, & moi, comme anciennement, celui d'un Faune. Ferdinande en Diane, mes sœurs en Chasseuses, s'équipèrent avec magnifiquement, & de maniere, que faisant plus que jamais assaut de graces & d'attraits, nous pussions ce jour-là étonner, frapper, & faire, en un mot, qu'en gros & en détail il n'y en eût que pour notre troupe. Quoique préparés de bonne heure, nous affectâmes de ne nous rendre que lorsque Leurs Alteſſes & tout le monde le ſeroient déjà. Enfin nous partîmes. Pan & Diane paroissant les premiers, produisirent d'abord l'effet que nous attendions. Satyre ensuite avec sa Chasseuse, & moi, Faune, avec la mienne, nous mîmes le comble à tout. Il n'y eut point de Dames qui voyant Pan, Satyre & Faune, ne voulussent fuir, croyant qu'ils étoient réellement nuds. Cependant la chaste Diane, & sa suite, les rassurerent. Quelques Mes-

ſieurs

eurs aussi crédules, mais pourtant moins timides qu'elles, nous touchèrent; & par leur rapport, elles ne pensèrent, au lieu de fuir, qu'à s'attrouper autour de nous, & nous considérer. Malgré l'obstacle de la foule, nous perçâmes jusqu'à Leurs Alteſſes. Le premier mouvement de la Princesse fut de se mettre la main devant les yeux, & il n'y eut jamais que le Prince qui pût la lui faire retirer.

Pendant plus d'une heure, on ne fit que nous examiner. Depuis le Prince, jusqu'aux Officiers, qui servoient les rafraîchissemens, il n'y en eut point qui ne voulût lever son doute en nous touchant. Les Dames mêmes s'enhardissant tout-a-fait, eurent leur tour; & c'étoit quelque chose de risible que de voir la manière dont elles promenoient leurs mains blanches du haut en bas de nos especes de nudité. Je ne ſai ſi je dois le dire, mais la Marquiſe qui ne quitta son masque de tout le Bal, revint sur

moi plus de dix fois; & fatigué, je fus obligé de lui dire : « Beau Masque, » laissez-vous donc jamais les Fautours en paix? » Pour le Comte, il changea d'allure avec Ferdinande. Au lieu de suivre comme il avoit coutume, & la tracasser, il se contenta de quelques complimens qu'il mêla à ceux de la foule.

Leurs Alteſſes furent ſi contentes, du déguifement de ma troupe, & de pluſieurs danſes convenables auxquelles nous nous étions exercés à tout haſard qu'avant de ſe retirer, elles nous prièrent de leur donner à la clôture des Balles le même ſpectacle. Nous le leur promîmes & ſe retirant, la fatigue nous obligea preſqu'auffi-tôt de les imiter.

Comme le tems étoit court, nous l'employâmes tout entier à nous préparer pour donner à Leurs Alteſſes quelque choſe de nouveau dans la répétition de notre Maſcarade. Nous nous exercâmes à de nouvelles danſes; mais

lit, parce que nous invitâmes deux gentilshommes, qui se joignirent avec nous, pour paroître sous les deux habits qui me restoient. L'un étoit neuf, l'autre vieux. Tous deux avoient besoin de grandes réparations, sur-tout le vieux, qui outre la taille à réformer demandoit un nouveau coloris. Nous envoyâmes donc sans délai chercher un tailleur & peintre, & tout fut prêt à temps. Cependant l'habit vieux nous déchoit un peu. Sa couleur étoit bien réparée, mais n'ayant pas eu le tems de sécher, il exhaloit une odeur assez désagréable. N'importe, dîmes-nous, peut-être cela passera-t-il : en tout cas, ceux qui s'en trouveront fatigués, n'auront qu'à se boucher le nez.

Le parti étant pris, & l'heure nous pressant, nous nous habillâmes. Outre un Satyre & un Faune, le Dieu Pan en trouvoit pour sa suite deux de chaque espèce. Nous sentîmes encore mon camarade le Faune, il ne nous parut

pas si puant. Comme les Dames étoient le plus à craindre, nous le fîmes aussi sentir à Ferdinande & à mes sœurs. Elle avouerent bien qu'il puoit un peu plus que de raison, mais que pourtant cela pourroit passer, & qu'il falloit seulement prendre garde de ne pas trop s'échauffer. Enfin nous allâmes. Etant attendus, cette seconde fois nous ne fîmes pas un abord si divertissant que la première. On se contenta seulement de voir la troupe grossie, & sans songer que j'avois des habits de relai, on ne pouvoit comprendre d'où & comment ils s'étoient trouvés en si peu de tems.

Avant que de pénétrer jusqu'à Leurs Alteesses, j'entendis à regret que mon Faune, fraîchement coloré, se faisoit déjà sentir. Quelques nez délicats furent dans l'instant frappés de son odeur. Cependant cela ne nous empêcha pas d'aborder, & de nous présenter à Leurs Alteesses qui ne parurent pas moins charmées qu'elles l'avoient été la première

ois. Comme il ne s'agissoit plus de nous examiner, nous nous mêmes bientôt à danser. Ce fut alors que mon Faune, ne pouvant pas bien avoir égard à l'avis qu'on lui avoit donné de ne pass'échauffer, exhala une puanteur insupportable. Elle étoit si marquée, qu'on ne pouvoit s'y tromper. Quelle odeur, crioit-on! Quelle peste! Fi, Messieurs les Sylvains, retirez-vous, ou nous allons le faire nous-mêmes. Quelques-uns s'approchant de plus près, démêlerent l'auteur du mal. Que celui-ci, crièrent-ils, s'en aille seulement; c'est un bouc qui a eu l'audace de se glisser parmi nos Dieux & demi-Dieux. Nous-mêmes étant infectés, nous priâmes notre confrere de se retirer. Il le fit, mais cela n'empêcha pas qu'une fois troublés, nous ne le fussions tout le reste du Bal, & qu'au lieu de plaisir je ne sentisse que de la mortification. Hélas! ce n'étoit peut-être pas tant l'effet de ce chétif accident, que

le pressentiment de celui qui étoit prêt à m'accabler.

J'ai déjà dit que ce Bal étoit le dernier. Leurs Alteſſes, pour se préparer au tems de pénitence qui succédoit immédiatement, se retirèrent de meilleure heure que de coutume. Toute la Cour en fit de même, & nous par conséquent. Ayant remis à l'ordinaire Ferdinande, mes sœurs & mon beau-frere dans leur pavillon, nous gagnâmes, le Chevalier & moi, notre gîte. Le Gentilhomme qui nous étoit demeuré, nous y conduisit, & de-là il alla chercher le sien. Malgré les accidens passés & à venir, je ne laissai pas que de bien reposer. C'étoit sans doute un bienfait de la Providence, qui vouloit par avance me dédommager de tout le repos que j'allois perdre. N'ayant ni parties de plaisirs, ni autre chose en tête, je dormis jusqu'à ce que la Trompe vint me réveiller. Quel réveil, grand Dieu ! C'étoit pour me dire que Ferdinande & ma sœur

adette étoient disparues, & qu'on ne
avoit comment, ni par où.

Foudroyé, pour ainsi dire, ou plutôt
extravagant, je demandai à mon va-
let, si ce n'étoit pas lui qui extrava-
guoit. Non, parbieu, Monsieur, me
répondit-il; ou si j'extravague, ce n'est
qu'après le laquais de Monsieur votre
beau-frere qui vient de paroître, & qui
s'en est retourné sur le champ. Je me
leve avec transport, je saute à bas du
lit, & courant moi-même au Chevalier
qui couchoit dans une petite chambre à
côté de la mienne, je lui criai : «Alerte,
» mon ami, alerte! nous sommes per-
» dus. » Quoi donc, me dit-il en sur-
saut, qu'y a-t-il? Leve-toi, dépêche,
allons & voyons. Sans lui en dire da-
vantage, je le laissai, & allai vite passer
un habit. Revenant sur mes pas, il
étoit déjà debout, & presque aussi
avancé que moi. Bon, lui dis-je, je re-
tourne encore! & lui, prenant ce qui lui
manquoit encore, il vint achever de

s'habiller auprès de moi. Quas-tu donc me demanda-t-il derechef ; parle au moins , & que je sache quel désastre t'anime , & doit m'animer avec toi
« Bon Dieu , m'écriai-je , comment ne
» le sens-tu pas ? Ferdinande & ma sœur
» sont disparues ! Quelle autre chose
» pourroit me transporter au point où
» je le suis ! »

Le Chevalier , presqu'immobile , s'arrêta & alloit peut-être me faire le même compliment que j'avois fait à la Trompe si je ne l'avois prévenu. Vîte donc , mor bieu ! lui criai-je , ce ne sont point des fariboles que je te compte. Enfin nous sortîmes , équipés comme il plut à Dieu , & bientôt nous ne fûmes que trop persuadés de la vérité du fait. Entrant au pavillon , l'air seul de mon beau-frère & de ma sœur toute éplorée , nous la certifia. A peine l'un & l'autre purent-ils ouvrir la bouche , pour nous dire que s'éveillant & s'étant levés , ils étoient entrés & n'avoient trouvé personne ;

que cependant ils n'avoient entendu aucun bruit , & que n'ayant trouvé ni breche , ni portes , ni fentes ouvertes , ils ne pouvoient comprendre comment cela s'étoit fait. La vérité est qu'il falloit qu'ils dormissent très-pesamment , & qu'un maudit laquais qui y couchoit encore plus près , fût pire qu'une marmotte , pour n'avoir pas entendu le bruit qu'elles durent naturellement faire.

Ces impiroyables dormeurs ne pouvant nous donner la moindre instruction , je tombai réellement dans le désespoir. On les a enlevées , dis-je , au Chevalier , mais qui ? le Comte , sans doute , je jure qu'il périra. Oui , m'écriai-je , tu périras , traître , & fût-ce au fond des Enfers , je t'y découvrirai , pour t'y laisser à jamais. Ferdinande , ajoutai-je , ma chere Ferdinande , où êtes-vous ? Encore si je savois la route qu'on vous a fait prendre ; mais non. Ce que je fais néanmoins , & qui me console , c'est que vous me serez inviolable , & que si le lâche pousse

l'insolence à un certain point , vous ne m'attendrez point pour l'en punir. Faites , & le Ciel , loin de vous en vouloir , vous en saura gré. Cependant , poursuivis-je au Chevalier , c'est ici , cher ami , qu'il faut faire voir ce que nous sommes. Allons , suis-moi , & qu'au plutôt l'Univers en parle.

Le Chevalier me voyant tout en furie , crut qu'il n'étoit pas tems de marquer lui-même ce qu'il ressentait. Au lieu de se présenter à mon transport , il ne me suivit que pour m'arrêter , lorsque j'étois déjà prêt à sortir , & à courir peut-être en vrai Maniaque. Où vas-tu , me dit-il : écoute , ce n'est pas en nous emportant que nous remédierons le plus promptement ni le plus sûrement à cette affaire ; c'est en raisonnant , & en prenant des mesures justes. Or , je crois que la prudence , le devoir même t'oblige d'aller d'abord trouver la Princesse , de lui apprendre l'attentat commis dans son Palais , & de lui en demander provision-

nellement justice. Moi , de mon côté , je vais envoyer à tous les passages , dépêcher des gens sur toutes les routes , pour qu'à leur rapport nous puissions en prendre une sûre , ou tout au moins ne pas courir tout-à-fait au hasard comme des forcenés.

Malgré le peu de raison qui me restoit , j'en eus néanmoins assez pour goûter cet avis. Mon beau frere & ma sœur l'appuyant de toute leur force , je m'y rendis ; & au lieu d'aller inutilement battre la campagne comme j'aurois fait , je fus donner avis à la Princesse de ce qui se passoit.

Le désordre où j'étois , & auquel je n'avois pas même fait attention , me fit regarder avec étonnement de toute la Cour. Demandant à parler à la Princesse , on me dit qu'elle n'étoit pas encore visible. Je priai d'y voir , & de m'annoncer pour une affaire pressée. La Princesse étonnée , & jugeant qu'il falloit qu'il y eût en effet quelque chose de bien ex-

traordinaire pour demander audience à cette heure, ordonna de me faire entrer. Voyant mon air, mon équipage, son étonnement redoubla. « Bonté, s'écria-t-elle, comme te voila fait » ! Pardon, Princesse, lui répondis-je, la circonstance où je suis est encore pire que tout cela. « Quoi donc ? qu'y a-t-il » ? Je viens me jeter aux pieds de Votre Altesse, pour lui demander justice d'un attentat commis dans son Palais, sous ses auspices, que dis-je ! sous ses yeux, sans respect ni pour Dieu, ni pour votre illustre personne, ni pour l'innocence même. Effrayée pour ainsi dire, elle me pressa d'achever. Ferdinand, poursuivis-je d'un ton lamentable, Ferdinand & ma sœur cadette sont disparues ; on les a enlevées.

La Princesse & les Dames qui assistoient là à sa toilette, frappées au dernier point, ne savoient si elles devoient m'en croire. Il n'est que trop vrai, m'écriai-je, mes yeux l'ont vu, & je soup-

çonne

bonne sans peine le coupable téméraire.
« Qui ? demanda subitement la Princesse.
« M. le Comte de R. . . , répondis - je
« avec la même promptitude. Oh ! pour
« cela , répliqua-t-elle, c'est ce que je ne
« puis croire. La pensée m'en est bien
« venue d'abord , mais j'ai tout lieu de
« la combattre. Cependant, ajouta-t-elle,
« soit lui, soit un autre , tu peux comp-
« ter , si la chose est , si Ferdinande & ta
« sœur on été enlevées , que je te ferai
« rendre justice , & que j'en aurai aussi
« raison ».

Quelque zèle que me marquât la Prin-
cesse à vouloir me rendre service , mon
amour étoit trop alarmé , pour que je
n'en tinssé à ses promesses. J'avois d'ail-
leurs l'esprit si égaré , que j'étois incapa-
ble de faire quelque judicieuse réflexion.
La plaie sensible qu'avoit fait à mon cœur
un si lâche attentat , ne put souffrir que
j'en différassé la vengeance. Ma chere
Ferdinande enlevée , Ciel ! pouvois - je
survivre à cette cruelle idée !

Je sortis du Palais comme un écervelé, sans savoir où j'allois, quoique mon dessein confus ne fut autre que de rejoindre au plus vite le Chevalier, pour l'entraîner avec moi à travers plaines & montagnes, sans autre guide que mon amour irrité. Hé bien, me dit-il au premier abord, y a-t-il quelque espérance de revoir les tristes objets qui causent notre inquiétude ? Morbieu ! lui répondis-je d'un air furieux, ce n'est que du Ciel & de notre valeur que nous devons attendre du secours : Allons, mon ami courons, volons, suis-moi ; & si l'enfer ne retient point les objets qui nous ont été ravis, je me fais fort de les trouver & de les rendre à notre amour. Mais réponds-moi, je te prie, à ce que je te demande ? répliqua mon ami. Le sang froid avec lequel il me fit cette répartie ramena quelque sérénité dans mon esprit ; je sentis qu'un peu moins de vivacité seroit plus propre à l'exécution de mon dessein ; & ayant pris subite

ment un ton plus doux & plus tranquille ; que veux-tu que je dise ? lui repartis-je. La Princesse m'assure bien de sa protection dans cette affaire , avec la même candeur qu'elle me l'a accordée dans celles qui me retiennent à sa Cour. Elle m'a promis de tirer vengeance contre qui que ce soit , de l'insulte qui vient de m'être faite. Mais en sera-t-il tems quand nos Maîtresses auront été les victimes de la brutalité des lâches coquins qui les ont en leur pouvoir ?

Cette réflexion le jetta dans une profonde rêverie , où mon amour impatient ne le laissa pas long-tems. A quoi rêvestu ? lui dis-je ; nous ferions bien mieux de ranimer notre ardeur , & de la suivre où le destin nous conduira. Il me répondit d'un air triste & accablé , qu'il n'avoit d'autre réponse à me donner , que celle que j'avois reçu de la Princesse. Comment ? m'écriai-je. Mais oui , reprit-il ; ne vaut-il pas mieux s'en tenir à la parole de la Princesse , que d'aller

battre les champs inutilement ? C'est courir à un but qu'on ne voit point. D'ailleurs , continua-t-il , si les lâches ont résolu d'affouvir leur brutalité , il n'est plus tems de tenter de les empêcher. Attendons au moins à avoir un point fixe pour arriver à coup sûr au but que nous nous proposons. Le meilleur conseil que j'aie à te donner , c'est , ajouta-t-il , d'importuner la Princesse à tenir sa parole. Elle ne pourra jamais blâmer ton impatience , dès qu'il s'agit de l'honneur & de la gloire de ta famille.

La bile qui m'avoit d'abord enflammé , ayant eu le tems de s'éteindre , je me trouvai assez calme pour goûter le raisonnement du Chevalier. Il n'étoit pas moins amoureux que moi , mais il étoit plus maître de ses passions. Je me rendis à ses conseils , & avant de les aller mettre en exécution , je lui en donnai un à mon tour. Il faut , lui dis-je , que tandis que je solliciterai la Prin-

cesse à ordonner une exacte recherche des coquins , tu la fasses toi-même avec la dernière exactitude. Prends langue de tous côtés , furette dans tous les coins & recoins que tu t'imagineras , parcours alternativement tous les chemins qui aboutissent à la Cour : que fait-on ? un buisson , un mur , peuvent quelquefois révéler ce qu'il y a de plus secret.

C'est ainsi que nous prîmes l'un & l'autre notre parti. Je trouvai la Princesse occupée à donner des ordres propres à contenter ma vengeance & mon amour. « Je travaille pour toi », me dit-elle dès que je me présentai. Ne voulant pas l'interrompre, je me bornai à lui marquer ma reconnoissance par une révérence profonde. « J'ai fait , continuait-elle , des réflexions qui me paroissant assez justes : le tour qu'on t'a joué , ne seroit-il pas un effet de l'amour rebuté de la Marquise d'A... ? » Je l'ai ainsi conclu, après avoir combiné plusieurs circonstances que je

» me suis rappellées , & je n'en ai né-
» gligé aucunes de celles que tu m'as
» apprises en plusieurs occasions ».

Oui certainement , Princesse , lui ré-
pondis-je , Votre Altesse a trouvé la
source du mal ; mais , à quoi bon , si
elle n'y applique un prompt remède :

« C'est à quoi je travaille efficacement,

» reprit-elle : il y a déjà trois troupes en

» campagne pour découvrir le lieu où

» les ravisseurs ont mené leur proie

» voici des ordres qui pourront bien te

» rendre le calme. Je fais à-peu-près où

» est le Comte de R... La femme de

» chambre de la Marquise d'A... n'a

» pas eu le front assez épais , pour me

» cacher ce qu'elle fait. Elle m'en a assez

» appris , pour que je sois fondée à te

» promettre positivement que tu rever-

» ras ta sœur & ta cousine avant la fin

» du jour. Je ne doute pas , ajouta-t-elle ,

» tenant une lettre à la main , que cette

» lettre ne fasse l'impression que je de-

» sire. Tiens , me dit-elle en me la pré-

sentant , lis combien peu je garde de ménagemens , & sur quel ton je prends cette affaire ». Je pris la lettre des mains de Son Altesse , avec le plus profond respect , & j'y lus ces mots.

« Les deux étrangères qui ont disparu de ma Cour depuis cette nuit , sont sous ma protection. Vous devez compter , Comte , que je les aurai quelque part qu'elles puissent être. Il vous est aisé de les ramener à la Cour. Je m'assure que je les recevrai de votre main. » La Duchesse de LORRAINE. » L'adresse étoit au Comte de R....

Il ne sera pas difficile de juger de la situation de mon cœur après la lecture de cette lettre , que je remis à la Princesse en me jettant à ses genoux. Elle s'en aperçut bien vite , & me dit en me relevant , « que je lui paroissais un peu moins furieux , que lorsque j'étois entré le matin dans son appartement ». J'étois au désespoir , lui dis-je , Madame ; mon cœur ne pouvoit jamais rece-

voir de blessure si sensible , que celle que m'y a faite le Comte ; & je veux bien avouer à Votre Altesse , que si j'avois su où le prendre , nous ne serions plus de ce monde lui ou moi.

« Je te crois assez vif , dit-elle , pour
» expédier bien vite une affaire de cette
» nature ; mais je te prie de modérer ta
» vivacité , & de me laisser le soin de
» te venger. J'ai lieu de croire que
» m'ayant remis tes intérêts , tu ne t'en
» mêleras plus. Va , sois tranquille ,
» ajouta-t elle en entrant dans son cabi-
» net , & exerce-toi à dissimuler ton cha-
» grin & mon zele officieux , pour pré-
» venir tout éclat ».

Ces dernieres paroles me parurent un coup de foudre. Elles étoient assez claires pour que j'en comprisse le sens ; & quand même il m'eût été moins sensible , le ton décisif & absolu dont elle les avoit prononcées , auroit été suffisant pour me faire sentir que je devois souffrir avec patience , & ronger mon frein dans une entiere inaction.

Mais que nature pâtiſſoit ! Le Diable n'y perdoit rien , aſſurément ; j'avois le cœur déchiré par mille aiguillons de vengeance ; il me ſembloit qu'il étoit piqué par un million de viperes. Mon eſpérance me ſoutenoit à la vérité dans cet état , ſi proche du deſeſpoir. Je comptois ſur les promeſſes de la Princeſſe ; je n'avois pas long-tems à attendre pour recevoir mon incomparable Maîtreſſe ; mais il manquoit encore quelque choſe à la ſatisfaction de mon cœur. Hé ! pouvois-je laiſſer impunie l'inſulte qui étoit faite à Ferdinande ? Faux principe du vain honneur ! influerez-vous encore dans ma conduite ? Ce fut la ſeule réflexion que je fis en ſortant du Palais pour chercher mon ami , qui du caractère dont je le connoiſſois , ne ſe ſeroit pas plus arrêté dans ſes recherches , que le Juif errant.

Je n'eus pas fait vingt pas dans la rue , que je l'apperçus venant à moi aſſez vite ; je doublai le pas pour le joindre

plutôt. Il étoit un peu essoufflé ; mais c'étoit autant de joie que de lassitude. La sérénité de son visage , les yeux rians & toutes les manieres , m'en donnoient un juste pressentiment. Dès que nous fumes à portée de nous entendre : Courage ! me cria-t-il d'un ton fort haut. il n'y a rien de désespéré. Tout beau lui dis-je en lui serrant la main ; le silence & la patience me sont trop fortement recommandés , pour que je te permette de faire éclater ta joie. Cependant , repris-je , de quoi s'agit-il ? Suis-moi dans le parc , lui dis-je en le prenant par la main , nous y repaîtrons nos espérances sans témoins. En entrant dans la première allée qui s'offrit à nos yeux il me raconta toutes les courses inutiles qu'il avoit faites depuis que je l'avois quitté , & qu'il avoit questionné plusieurs personnes qui venoient en ville sans avoir ni vent , ni fumée des perdreaux qu'on nous avoit enlevés. Mais enfin , continua-t-il , ne sachant plus à

ui m'adresser, j'ai rencontré une jeune
lle d'environ dix-huit ans, qui sortoit
e la ville. Je puis dire l'avoir jointe
ans aucun dessein, ou du moins, sans
spérance d'en retirer quelque consolation.
C'est néanmoins de cette naïve &
onne fille, que j'ai appris tout ce que
ous pouvons espérer jusqu'ici de plus
onfolant. Pour répondre à plusieurs
questions que je lui ai faites, elle m'a
it qu'elle étoit niece de la femme de
chambre de la Marquise d'A..., que sa
ante envoyoit porter un billet de la
part de sa Maîtresse au Comte de R....
dans une de ses terres à trois lieues de
a ville, avec ordre de s'en revenir
même de nuit, avec la réponse qu'elle
attendoit.

Tu peux bien croire qu'à ce discours,
j'ai été saisi d'un chatouillement de curiosité, & que je n'ai pu résister à ses aiguillons. Mon imagination est à l'instant devenue si féconde en politesses, en minauderies caressantes, & ma lan-

gue en a été l'écho si fidele & si éloquent, que cette bonne Lorraine s'est enfin rendue aux instances que je lui ai faites d'accepter un rafraîchissement dans un cabaret qui s'est trouvé sur notre route. Je l'ai caressée de mon mieux. Elle n'a pas été insensible, mais elle a encore été plus complaisante au troisième verre de vin que je lui ai fait boire. J'ai pris la lettre qu'elle avoit dans sa poche, sans qu'elle ait fait beaucoup de résistance: & voyant que je la décachetois avec mon couteau, sans rompre l'impression du cachet: « Holà, dit-elle » mon beau Monsieur, vous m'avez » l'air d'un dénicheur de fauvettes! je » gagerois bien que vous êtes de la » compagnie de ce Chevalier de Ra- » vanne, qui avec ses belles Donzelles » fait tant de bruit à la Cour ». Je la laissai dire, sans répondre un seul mot. ma curiosité étoit trop impatiente, pour ne pas profiter aussi-tôt de l'occasion que j'avois de la satisfaire.

Mon espérance n'a pas été vaine ; j'ai la lettre de la Marquise d'A.... qui m'a paru être dans un grand embarras. Elle prie le Comte de R.... de ramener au plutôt nos Demoiselles, pour ne pas exposer, & s'exposer lui-même à toute disgrâce de la Princesse. Elle lui avoue qu'elle n'auroit jamais pensé à lui insinuer le dessein qu'il avoit exécuté, si elle eût cru que Son Altesse s'en fût mêlée. Elle m'a fait, ajouta-t-elle, de sanglans reproches, que je n'ai pu me dispenser de lui révéler toute l'intrigue. Il faut absolument, dit-elle en finissant, que ces indignes créatures paroissent aujourd'hui de nuit ou de jour dans son appartement.

Comme cette lettre ne pouvoit faire qu'un bon effet pour notre amour impatient, je n'ai pas voulu la garder. Je l'ai recachetée si proprement que la bonne fille à qui je l'ai rendue, n'a pu s'empêcher de dire, « que le plus fin se donneroit au Diable pour assurer

» qu'elle n'avoit point été ouverte. Ne doutez pas que si j'avois cru pouvoir en faire un meilleur usage, je n'eusse retenue pour la remettre à la Princesse : mais ayant lu qu'elle favoit déjà toute l'intrigue, j'ai regardé la lettre de la Marquise comme un meuble fort inutile.

Cette découverte acheva de me tranquilliser ; je me trouvai sur le champ dans ma situation ordinaire ; il ne me restoit plus que la crainte que ces filles n'eussent souffert quelque violence. Mais n'est-il fait mention dans cette lettre que du Comte, dis-je mon ami ? ne parle-t-elle point du Cavalier qui en veut à ma sœur ? car enfin, il n'en faut pas deux au Comte, n'en veut à coup sûr qu'à Ferdinand qui diable est donc l'autre égrillard qui en veut à ma sœur !

Il me répondit, que content de ce qu'il avoit appris, il n'avoit pas fait cette réflexion. J'étois si aise, reprit-il

l'apprendre de si bonnes nouvelles & inespérées, que mon cœur a imposé silence à mon esprit. Mais toi, ajouta-t-il, qu'as-tu fait ? j'ai fait, lui dis-je, tout ce qu'on peut de mieux dans une occasion si délicate ; & lui ayant rendu compte de l'entretien que j'avois eu avec la Princesse, je lui dis que nous devions nous reposer entièrement sur ses bons offices, qu'elle soutiendrait de son autorité.

Quoiqu'une bonne partie de la matinée se fût déjà écoulée, le reste du jour me parut très-long. Nous en passâmes, le Chevalier & moi, une partie dans l'appartement de mon beau-frère & de sa femme, dont nous calmâmes les alarmes. L'espérance qu'ils eurent de revoir le reste de leur compagnie avant la fin du jour, prit la place du désespoir accablant où ils s'étoient livrés depuis le moment qu'ils en avoient appris la cause. On dîna ensemble avec moins de tristesse que je n'eusse cru, & nous les quit-

tâmes , mon ami & moi , pour aller nous mettre en embuscade sur le chemin par où devoit passer le convoi , que nous attendions avec l'amour du monde le plus impatient.

La nuit approchoit sans qu'il eût paru personne. L'inquiétude commençoit me saisir , & mon ami n'en avoit pas moins que moi , dans la crainte que le Marquis n'apportât quelque retardement dans l'exécution des ordres de la Princesse. Avec les mêmes idées , nous nous entreregardions sans dire mot , & les yeux toujours fixés sur le chemin à toute la portée de la vue. Il sembloit à nous voir , que nous craignions l'un & l'autre de rompre le silence. Mon ami le rompit le premier , par un profond soupir qu'il laissa échapper. C'en fut assez pour me faire perdre patience. Me levant du gazon où j'étois assis sur l'éminence d'un fossé morbieu ! lui dis-je , le lâche préférera peut-être sa passion brutale à tout ce qu'il doit à sa Souveraine. Suis-moi

outai-je , & que l'amour nous serve
e guide. Où veux-tu donc aller ? répli-
ua-t-il. Chez le Comte , lui dis-je ,
mettre le feu à son château , l'y brûler
ui-même , ou le massacrer s'il échappe
ux flammes. Bon , reprit-il , voilà en
érité un beau projet. Est-ce ce que tu
s promis à la Princesse ? Attendons au
moins que le terme qu'elle a pris soit ex-
iré avant de rien entreprendre : notre
engeance ne sera pas moins à propos
emain qu'aujourd'hui.

Il n'eut pas articulé le dernier mot ,
u'il apperçut la jeune fille qu'il avoit
u le matin. Ho pour le coup , s'écria-
-il , nous aurons des nouvelles. Re-
garde , dit-il , à cent pas de nous à la
gauche de la chaussée , voilà la bonne
ille dont je t'ai parlé. Notre impatience
e nous permit pas de l'attendre ; nous
allâmes à elle à grands pas , & d'un air
iempressé , que la pauvre enfant effrayée
le notre marche précipitée , rebroussa
chemin en courant de toutes ses forces.

Quoiqu'il ne fût pas encore nuit, il faisoit si brun qu'elle ne pouvoit reconnoître le Chevalier. Cours donc après elle, lui dis-je, puisqu'elle doit te connoître si tu lui fais entendre ta voix. Mon conseil réussit. Dès qu'il eut crié, la fille s'arrêta. Il l'aborda, l'exhortant à ne rien craindre, & l'assurant que sa personne & sa vertu étoient en toute sûreté; de sorte que quand je les joignis elle me parut tout-à-fait rassurée.

La peur que nous lui avions faite disparaissant, céda la place à sa naïveté & sa belle humeur. « Ha ! Je vous connois », Monsieur, me dit-elle; je vous ai vu entrer quelquefois dans la maison de la Maîtresse de ma tante; je crois bien que vous n'alliez pas-là pour enfiler des perles; car vous autres Messieurs de Paris, vous savez tous les tours raffinés pour prendre les Dames au trébuchet. Hélas, lui répondis-je, ma belle enfant vous vous trompez très-fort; ce n'est pas à la Marquise d'A.... que je pensais

offrit un cierge ; j'aimerois mieux en faire brûler cent devant votre joli miroir, que la plus petite bougie à son honneur. « Qui vous croiroit ? repartit-elle : vraiment, vraiment, elle croit portant bien mériter les plus gros cierges ». Je ne suivis pas cette conversation, qui en tout autre tems m'auroit fait un plaisir sensible. Je voulois apprendre d'elle quelque chose de plus sérieux & de plus intéressant.

Le Chevalier, qui n'en avoit pas moins d'envie que moi, la remit sur la voie de la matinée. Il leur avoit fallu peu de tems pour faire connoissance, car il n'eut aucune peine à la déterminer à prendre avec nous du rafraîchissement dans un cabaret assez près de la ville où nous nous arrêtâmes. Il la mit en train de jaser sur le sujet dont il l'avoit entretenue le matin. Elle nous dit tout ce que nous voulions savoir. Elle avoit vu les deux Demoiselles en question fort tristes, malgré les attentions qu'a-

voient pour elles le Marquis & son neveu. Je les ai pourtant vu rire une fois, reprit-elle, sur quelque chose que leur a dit le Comte. Je ne saurois vous dire ce que c'est; mais la grande lui a répondu, qu'un honnête homme, un véritable Amant ne s'y prenoit pas de cette façon. A quoi sa compagne a ajouté, qu'elle n'auroit jamais cru qu'en Lorraine les Cavaliers voulussent avoir par force le cœur des Dames. Le Comte, ajouta-t-elle, a répliqué quelque chose, mais je n'ai pas bien entendu ce qu'il a dit. Cette bonne fille, la plus naïve que j'aie vu de ma vie, nous en avoit dit assez, pour que notre imagination suppléât au reste. Aussi tombâmes-nous tous deux dans le même sens.

Ce court entretien ramena un petit calme dans nos cœurs, qui, comme on se l'imaginera bien, avoient été fort agités. N'étant pas content de ce que je venois d'apprendre, quoique très-favorable à mon repos, je lui demandai si ces

«eux Demoiselles seroient encore pour quelques jours dans le château du Marquis ? » Non vraiment , répondit-elle avec beaucoup de vivacité , car elles sont peut-être déjà revenues en ville ; on se dispoisoit à partir , quand j'ai quitté le château ».

Mais quoi , lui dit le Chevalier , ne vous a-t-on point chargée de quelque lettre pour la Marquise d'A.... ? Elle répondit qu'on lui avoit seulement ordonné de lui dire , « Que ce qu'elle souhaitoit alloit être exécuté à l'instant » . Je n'en demandai pas davantage , & m'étant levé brusquement , je sortis pour faire la guerre à l'œil. Mon ami ne tarda pas à me suivre ; & comme il sortoit avec cette fille , qui n'avoit pas voulu s'arrêter plus long-tems , j'entendis un carosse qui , selon mon estime , étoit encore assez loin. Je ne pus m'empêcher d'en avertir le Chevalier. Notre officieuse fille ne m'eut pas plutôt entendu , qu'elle se mit à courir de toutes

ses forces en nous disant adieu , & e nous criant qu'elle risquoit d'être bien grondée.

Les voici assurément , me dit le Chevalier. Je lui dis , que je n'en doutois point. La nuit , qui étoit déjà fermée étoit très-favorable au dessein que nous avions de les voir passer & de les entendre sans en être apperçu. Nous nous rangeâmes sous un arbre , planté parmi quelques autres , sur le bord du chemin qui n'étoit point pavé , parce que c'étoit un sable ferme. Nous choisîmes ce endroit-là , pour que le bruit que le carrosse auroit fait sur le pavé , ne nous dérobat rien de ce que nous serions portée d'entendre.

Malgré cette précaution , notre curiosité fut très-peu satisfaite. Tout ce que nous entendîmes , fut que le Comte pria Ferdinande de dire à la Princesse ce dont il l'avoit priée ; mais le carrosse passa avec tant de rapidité , que nous ne pûmes entendre la réponse que

« i fit Ferdinande. Nous rentrâmes en
« lle à grands pas, afin de me trouver
« ans mon appartement, en cas que la
« Princeſſe, tenant ſa parole à la lettre,
« l'envoyât chercher, pour me remettre
« la ſœur, & ſa compagne entre les
« mains.

« La choſe arriva comme je l'avois prévu.
« n'y avoit qu'un moment que j'y étois
« arrivé, qu'un valet-de-pied de Son Al-
« teſſe vint me chercher. Dieu ſait ſi j'eus
« les jambes engourdies; je ne marchois
« pas, je volois. Dès qu'on m'eut annoncé,
« je fus introduit dans le cabinet où étoit
« la Princeſſe, avec nos Demoiſelles. J'a-
« voue que mon premier coup-d'œil fut
« pour Ferdinande; nos yeux ſe rencon-
« trerent; & quoique je ne la regardaſſe
« pas long-tems, j'en eus aſſez pour ap-
« percevoir une ou deux larmes que ma
« préſence lui arracha.

« Tu vois bien, Chevalier, me dit
« Son Alteſſe, que je ſuis exacte dans
« mes promeſſes. Voilà ta ſœur & ta

» cousine qui reviennent de prendre l'air
» dans une terre du Comte de R...
» C'est une piece de Carnaval , ajouta
» t-elle. Bien que ce tems-là soit fini de
» puis hier , je crois que tu as assez d'es
» prit pour penser , aussi-bien que moi
» que tout est encore de Carême-pr
» nant. »

Je répondis à Son Altesse , que se
goût seroit toujours la regle du mien
& que je déférerois si aveuglément
ses idées , que je les adopterois toujou
comme les plus raisonnables & les plu
plausibles. « Non , non , reprit-elle ;
» ne sont point-là mes idées , c'est
» vérité toute pure ; & se tournant ve
» Ferdinande : Parlez , je vous prie , M
» demoiselle , & apprenez à Monfieu
» parlant de moi , les circonstances
» votre aventure , comme vous me l
» avez racontées. » Ferdinande obéi
& tourna la chose selon les vœux
Comte. Il nous proposa , dit-elle ,
sortant du Bal , de prendre dans le Pala

de Son Altesse quelques rafraîchissemens, si, si vous voulez, une espee de réveillon. La condition étoit que nous ne dirions mot à votre beau-frere, ni à sa femme; encore moins à vous; que nous ferions même semblant de nous coucher; & qu'enfin nous nous déroberions pour monter dans le carrosse du Comte de R....., qui nous attendoit à la porte. Il est vrai que le Comte nous a trompées, en nous menant dans son château, au lieu de nous conduire au palais dans l'appartement de son neveu. On nous y a retenues jusqu'à ce moment, & il vient de nous ramener à Son Altesse, très-mortifié d'ailleurs de ce qu'un de ses domestiques n'étoit pas venu à notre pavillon pour en avertir ma cousine & son époux, comme il l'en avoit chargé. Voilà, mon cher cousin, dit-elle en finissant, la fidele relation de notre aventure.

« Tu vois bien, reprit la Princesse en m'adressant la parole, que ta vi-

» vacité te met aux champs mal-à-pro-
» pos. Si tu aimes toujours de cette
» façon , l'amour m'a bien l'air de te
» tailler de la besogne.» Ma foi, Prin-
cesse , lui repartis-je , s'il me taille de
la besogne , j'en coudrai ce que j
pourrai , & je laisserai le reste à coudre
à de plus fiers ouvriers que moi.

Son Altesse se mit à rire de tout son
cœur; Ferdinand même & ma sœur ne
purent tenir leur sérieux. Pour moi , j'é-
tois si content de revoir la souveraine
de mon ame , qu'à mon air tout le
monde auroit jugé que je donnois dans
le panneau. Je ne fais si j'en eusse été
la dupe , quand même je n'aurois pas
été aussi-bien instruit. Mais j'affectai
l'être si peu , que ma cousine & ma sœur
s'étant consultées toute la nuit pour
déterminer à me dire la vérité , fail-
lirent à prendre le parti de me la cacher.
Nous passâmes ensemble le reste de
soirée dans l'appartement de mon beau
frere. Le Chevalier qui n'avoit pas ma

ué de nous y joindre , ne favoit que
enfer de la dissimulation qu'il voyoit
e tous côtés. La joie qu'affectoient nos
eux pélerines forcées , l'étonnoit si fort,
u'il auroit dit tout ce qu'il savoit , si
e ne lui eussé fait signe du coin de
œil de se taire. Tout le tems , jusqu'au
oucher des Dames , se passa en affec-
ation & en dissimulation , ou pour
mieux dire chacun mentoit de son mieux.

Noustrouvâmes , le Chevalier & moi,
ette scene si plaisante , que nous en
îmes bien avant dans la nuit. Je lui
endis compte , avant de nous coucher,
le la maniere toujours gracieuse avec
aquelle la Princesse m'avoit remis nos
Demoiselles. La relation que Ferdinande
n'avoit faite , par ordre & en présence
le Son Altesse , ne fut pas oubliée. Je
ui dis sur quel ton j'avois pris toutes
choses , & il conclut qu'assurément la
Princesse ne me croyoit pas assez bête
pour avoir rien cru de tout ce que j'avois
affecté de croire. Il avoit pensé juste ;

car le lendemain assez matin Son Altesse me fit appeler , pour me dire
« Que si je faisois quelque cas de sa
» protection , & de quelque chose de
» plus , elle s'attendoit que je lui pro
» misse une chose qu'elle avoit à exige
» de moi. » Je ne balançai pas à l'as
surer de mon respectueux dévouement
pour ses ordres. « J'y compte donc
» me dit-elle , & c'est sur ce pied-là qu
» je te défends toutes les voies de fai
» avec le Comte. Car ne crois pas
» reprit-elle , que je m'imagine vaine
» ment que tu sois persuadé de sa droi
» ture & de sa bonne-foi dans cette
» affaire : tu n'es pas un novice en c
» genre , non plus qu'en bien d'autres
» mais néanmoins crois-moi , & laissons
» tomber cette affaire d'elle-même : tes
» parentes s'en retourneront bientôt
» selon les apparences : la Marquis
» d'A.... n'ayant plus ces objets pré
» sents , n'y pensera plus , & j'espère qu
» ma Cour sera tranquille. » Je lui pro

nis, foi de Gentilhomme d'honneur, qu'il n'en seroit jamais parlé, & qu'il ne suffisoit même que Son Altesse souhaitât la paix, pour que j'apprisse à dissimuler jusqu'au point de vivre avec la Marquise & le Comte.

Il est certain que malgré ma vivacité soutenue de mon juste courroux, je me rendis sans peine aux desirs de la Princesse; c'étoit le moins que je pouvois faire, pour lui donner des preuves de ma reconnoissance; & quelque attaché que je fusse aux principes du faux-honneur, j'aurois cru être le plus ingrat des hommes si je ne leur avois imposé silence. Il se tut donc ce vain honneur; mais ce ne fut pas pour long-tems. A peine eus-je commencé d'entretenir mon ami des engagemens que j'avois pris avec la Princesse, qu'il me dit assez brusquement, que si j'avois livré à si bon marché les intérêts de ma Maîtresse, si ignominieusement insultée, il vouloit qu'on lui payât plus cher les insultes

qu'on avoit fait à la sienne. Si je succombe dans mon juste dessein, ajoutait-il, on dira du moins que j'ai eu assez de cœur pour oser l'entreprendre.

Quelque étonné que je fusse de voir échouer la prudence du Chevalier sur un aussi léger écueil, je ne laissai pas de sentir renaître dans mon cœur les sentimens de vengeance, que la bienveillance de la Princesse y avoit éteints. Mais mon amour pour Ferdinande s'étant enflammé dans ce moment plus que jamais, y ralluma avec plus de violence le feu de ma colere, qui me paroissoit juste. Toutes les circonstances de l'enlèvement de nos Demoiselles, me représenterent le Comte coupable du plus noir de tous les attentats, & moi le plus lâche de tous les hommes, si je n'en tirois une vengeance aussi prompte que sévere.

Hé bien, dis-je au Chevalier, puisque tu as médité la vengeance, que tu en as formé le dessein, je veux te prou-

ver que je suis digne d'en entreprendre l'exécution. Je n'en doute nullement, reprit-il, & je t'avoue que j'ai été fort étonné de te voir sacrifier un juste point d'honneur à un faux principe de reconnaissance. Sache, mon ami, que ce n'est pas pour nous-mêmes que les Grands nous accordent leur protection, ils idolâtrant en cela leur vaine gloire. N'en est-ce pas en effet une brillante pour eux, que de soutenir la réputation qui vole de nations en nations, que les honnêtes gens malheureux trouvent chez eux un asyle ? Je crois que comme ils doivent s'en tenir à cela, ceux aussi à qui ils l'accordent n'en font que plus dignes, en faisant des actions qui prouvent la délicatesse de leur honneur.

Frappé de ce raisonnement, ma vengeance s'irrita si fort, que je ne voulois pas attendre un moment à la satisfaire. Non, me dit-il en m'arrêtant, ce n'est pas à toi à essayer notre ennemi commun. Ta sœur est insultée, le sang & l'amitié

te parlent plus en sa faveur , que l'amour ne doit te presser pour Ferdinande : laisse-moi cette occasion pour lui prouver mon amour ; elle y reconnoîtra également des preuves de ta tendresse , & toute ta famille y trouvera des preuves de la pureté de leur sang qui coule dans tes veines. De plus , ta Maîtresse pourra peut-être être vengée du même coup. Si cependant le sort des armes ne m'est pas favorable , l'honneur que tu auras de suppléer à mon défaut , n'en sera pas moins grand , quoique tu ne sois pas entré en lice le premier.

Le Chevalier avoit ce jour-là le talent de me persuader. Je m'admirois de me voir si docile à ses avis , moi qui n'en avois jamais reçu aucun sans répliquer & qui trop malheureusement n'en avois presque suivi aucun. Tu es le maître lui dis-je en l'embrassant , je te laisse la conduite de cette affaire. La gloire de ma sœur , celle de ma Maîtresse , & mon honneur , ne sauroient être en de meilleures

ains. Je lui représentai néanmoins que nous devions avoir un entretien particulier avec ces Demoiselles avant de rien entreprendre , & qu'il falloit tirer de leur propre bouche un aveu des manières dont elles avoient été traitées. Il en convint , & nous sortîmes à l'instant pour apprendre ce que nous souhaitions.

Nous les trouvâmes dans leur chambre , où leur attitude & leur morne silence nous confirmèrent dans l'idée où nous étions , que la pure complaisance leur avoit fait prendre le soir précédent l'air gai qu'elles avoient affecté dans le cabinet de la Princesse. L'aveu qu'elles nous en firent , fut accompagné de tant de larmes & de si vifs regrets , que nous en fûmes transportés de rage & de fureur. Nous vomîmes à l'envi , mon ami & moi , tout ce qu'il y a de plus exécrationnable contre les lâches auteurs de la juste affliction de ces Demoiselles.

Ce transport de colere sembla apporter quelque calme dans leur cœur , & réta-

blir la sérénité sur leur visage. » Appaisez votre courroux, Messieurs, dit Ferdinand; votre amour & notre honneur seront vengés plutôt que vous ne pensez; ne vous en mêlez pas, s'il vous plaît, c'est assez que je vous en garantisse une pleine & prompte vengeance ».

Une saillie si peu attendue nous déconcerta; le Chevalier me regarda d'un air interdit, & j'étois dans la même situation en le regardant moi-même. J'eus rompis enfin le silence. Est-ce, lui dis-je, votre amour, votre fidélité, ou le soin que vous avez de votre gloire, qui vous font parler avec tant de valeur? L'un & l'autre, me répondit-elle avec une noble vivacité; tout anime mon courage, & fortifie mon bras, pour vous prouver que nous ne souffrirons pas impunément une pareille insulte. Ma chère cousine peut vous attester qu'avant que vous entrassiez dans notre appartement, la résolution étoit

prise de punir le lâche Comte , & de le faire périr avec honte de la main d'une fille. Elle & moi nous avons long-tems débattu qui de nous deux auroit ce doux plaisir. Elle me l'a cédé ; j'en jouirai , quoi qu'il en puisse arriver ; dussai-je perdre cent Amans , & mille cœurs. Nous l'avons ainsi conclu , ajouta ma sœur , mille raisons nous l'ont inspiré de même ; & si quelque Cavalier du monde vouloit y mettre des obstacles , ou être lui-même acteur dans cette scène , nous ne le regarderions de nos jours ; si nous pensions seulement à lui , ce seroit pour l'abhorrer , comme l'ennemi de notre gloire. Eh quoi ? ne sentez-vous pas que celui qui prétendrait nous venger , mettroit nécessairement notre gloire en compromis ? Ne diroit-on pas , avec raison , que nous sommes à vous à des titres criminels , si nous vous permettions de punir ceux qui ont tenté de vous enlever nos cœurs & nos personnes ?

» Non , non , Messieurs , il ne vous cor
» vient pas , je le répète , de paroître
» sur la scène ; vous ferez vengés & nou
» aussi ; soyez aussi tranquilles que nou
» le sommes sur ce projet , ainsi que su
» son exécution ».

Qui fut le plus étonné du Chevalier o
de moi ; c'est ce qu'on ne sauroit décider.
Il eut beau leur représenter à quoi elle
s'exposoit ; elles lui imposèrent silence
plus de dix fois , & voyant qu'il conti
nuoit ses réflexions , elles se mirent
chanter à pleine voix , pour ne pas l'en
tendre , ou pour l'obliger à se taire. Il f
rut enfin : mais comme j'allois le relever
pour continuer le discours qu'il avoit
commencé , Ferdinande prit un air que j
ne lui avois vu de ma vie. D'un ton
dédaigneux & fier : » Allez , dit-elle.
» demander permission à la Princesse d
» nous venger ; & si elle vous l'accorde
» nous nous déchargerons sur vous d
» soin que nous impose notre vertu ».

Le coup qu'elle me portoit me paru
violent

violent; je fus sensible de tous les côtés où elle me frappoit. Dieux! pensai-je, quelle nouvelle façon de reprocher une lâcheté à un amant! C'étoit en effet l'idée que j'avois de la promesse inconfidérée que j'avois faite à la Princesse; je ne lui eus pas plutôt donné ma parole que je m'en repentis, & peu s'en fallut que je ne l'eusse retirée. Je répondis néanmoins à l'incomparable Ferdinande, que ce n'étoit que parce que j'étois coupable, que je cherchois à laver ma faute dans le sang des coquins qui en étoient infâme occasion.

Elle alloit me répliquer, quand on vint à la porte de la chambre où nous étions. J'en étois le plus près; il fallut que je l'ouvrisse. Mais de quel étonnement ne fus-je point saisi voyant mon père me tendre les bras? certainement je ne saurois dire si cette surprise me fut agréable ou non. Je l'embrassai cependant, avec mon respect & ma tendresse ordinaire. Il étoit accompagné d'un Gen-

tilhomme de ses voisins , que je n'avois vu depuis long-tems , & que j'eus de la peine à me remettre. Les Demoiselles coururent à l'envi embrasser mon bon pere, qui pour tout compliment nous cria : *Victoire!* Ce cri se fit avec une joie si marquée , que par une communication inexplicable , elle se répandit en même-tems dans nos cœurs & sur nos visages : nous comprîmes tous que ma grace en étoit le sujet.

En effet , à peine mon tendre pere se fut-il assis , que tirant de sa poche une grande *pancarte* où pendoient plusieurs sceaux : *Voilà*, dit-il en me la présentant les larmes aux yeux , *voilà le fruit de mes travaux*. C'étoient effectivement des Lettres du Grand Sceau de la Chancellerie de la Cour de France. En les recevant des mains de mon pere , je me jettai à ses genoux , que je baignai de larmes. Il me fut impossible de m'enoncer , pour lui exprimer ma reconnoissance. Ferdinand , qui me considéroit en cet état

n verfoit déjà , & sûrement elle en auroit verfé plus que moi , fi le Chevalier ne les eût ménagées , en la tirant par fa robe , comme s'il eût voulu lui parler. Cette distraction fut fans doute capable de fécher fes yeux.

Mon beau-frere & fa femme , ayant pû répéter plusieurs fois le tendre mot de pere , accoururent pour lui donner à leur tour des preuves de leur tendrefle. On s'imaginera fans peine , qu'après avoir remercié mon pere de fes tendres foins pour moi , je ne manquai pas de lui demander, s'il avoit rencontré beaucoup de difficulté à obtenir ma grace. Il répondit fuccintement qu'elle ne lui avoit coûté ni peine , ni argent. J'ai , dit-il , été parfaitement bien reçu du Duc d'Orléans , qui , après m'avoir écouté , m'a ordonné de me tranquillifer, & dit » qu'il » fe chargeoit de tout. Je vais, continua-t-il , de l'air gracieux qui lui étoit ordinaire, mettre cette procédure en bonnes mains , & recommander qu'on la

» finisse promptement. Je ne veux pas ,
» ajouta-t-il , que vous vous consumiez
» en dépense à Paris. Vous pouvez comp
» ter que vous retournerez incessamment
» chez vous. Pour votre Chevalier , re
» prit-il , je suis charmé qu'il ait de l'hon
» neur ; mais je voudrois qu'il eût un peu
» plus de discernement & moins de déli
» cateſſe ſur cet article ». Voilà , dit moi
pere en finissant , le précis de toute la
converſation que j'ai eu avec le Prince
& je n'ai vu perſonne que lui au Palais
Royal.

A ce récit , ſi intéreſſant pour moi , j
renouvellai à mon pere les ſentimens de
la plus vive & de la plus ſincere recon
noiſſance. Il me répondit gracieuſement
en me diſant qu'il n'en avoit jamais dou
té. Cependant cette bonne nouvelle n
fut pas capable d'effacer l'impreſſion qu
m'avoit fait le reproche de mon adorable
Ferdinande. Comme je remettois mes Let
tres-de-grace dans leur étui , nos yeux
ſe rencontrèrent avec notre tendreſſe or

inaire ; & je trouvai le moment de lui dire , fans qu'on s'en apperçût , qu'il étoit plus facile d'avoir d'un Souverain la grace d'un crime , que d'obtenir la même pour la moindre faute. » Vous savez mieux que vous ne dites , me répondit-elle ; je n'attens pas qu'on me la demande ; je prévien même ceux qui s'exposent à en avoir besoin ».

Il semble que l'arrivée de mon pere eût dû nous faire oublier ou mépriser tout ce qui s'étoit passé , puisque dès ce moment notre départ fut fixé au lendemain. Mais Ferdinande avoit trop fortement pris sa résolution pour ne pas l'exécuter. Elle vint dès le soir même dans mon pavillon , accompagnée de ma sœur , qui m'amusa par ses caresses , & par l'espérance des plaisirs qu'elle me proposoit , quand nous serions de retour dans notre campagne. Cependant Ferdinande profitant de ce moment , prit deux pistolets de poche que j'avois , & qu'elle avoit déjà vu plusieurs fois

négligeamment posés sur un sofa parmi quelques pipes. Elle les prit assez subtilement , pour que je ne m'en aperçusse pas. Dès qu'elle les eut mis dans sa poche , elle nous rejoignit, après avoir fait deux ou trois tours de chambre.

« Hé bien , dit-elle en s'asseyant auprès de moi , la présence de M. votre pere ne vous a-t-elle pas apporté le calme que je n'ai pu vous donner ? Vous paroissez content , & vous devez l'être , si les apparences ne sont pas trompeuses ». Je lui répondis que quelque tranquille que je fusse sur plusieurs choses qui me regardoient uniquement , je ne pouvois l'être sur ses propres intérêts. Vous ne me jugez pas sans doute digne de votre confiance, repris-je , puisque vous avez refusé de me les remettre. « En voilà de reste » me dit-elle en m'interrompant , mais vous vous trompez fort. Je ne pense qu'à ménager ma gloire, en vous assurant la fidélité de mon cœur. Que

« lieu avez-vous de vous plaindre » ? Je
 ne plains, répliquai-je , que vous trou-
 verez mauvais que j'accorde ce que je ne
 dois pas refuser à la délicatesse de mon
 amour. « Dans les termes où nous sommes
 » ensemble , reprit-elle , pouvez-vous
 » en bonne foi vous servir des expres-
 » sions d'un novice de Cithere ? Croyez-
 » moi , n'usez point de ces sortes de
 » ménagemens pour vous conserver mon
 » cœur. Je vous charge seulement de
 » me conserver votre aimable personne ,
 » vous n'aurez jamais de rival à crain-
 » dre. M'assureraï-je d'un retour égal » ?
 Oui , oui , je vous le jure , lui repartis-
 je en l'embrassant. Qui que ce soit ,
 toute Beauté portant sceptre ou hou-
 lette , ne dépossédera jamais l'incompa-
 rable Ferdinande du cœur du fidele Ra-
 vanne. « J'y compte , dit-elle en me
 » disant adieu , & elles s'en allerent
 » avec une gaîté dont je ne pouvois pé-
 » nétrer la cause ».

Un moment après qu'elles furent sor-

ties , le Chevalier entra fort rêveur , & tout occupé de la scene qui s'étoit passée dans l'appartement de nos filles. Je ne sai , me dit-il , quel est le dessein de nos Demoiselles. Je ne comprends rien aux sentimens qu'elles nous ont étalés avec tant de précision. Qu'en penses-tu , toi-même ? reprit-il. Ma foi , lui dis-je , mon cher , je suis aussi-bien que toi au bout de mon latin. Tout ce que je puis comprendre , c'est qu'elles ne veulent absolument pas que nous nous exposions. Car de quelque façon que la chose tournât , ce seroit toujours à notre désavantage. Il est vrai que si notre combat se decidoit en notre faveur , nous serions bien chez nous en lieu de sûreté : mais la Princesse étant choquée , y a-t-il lieu de douter que le Régent ne le fût peut-être plus qu'elle ? notre situation n'en seroit pas certainement meilleure. Au bout du compte , nous partons après-demain ; il me semble que nous quitterons la Lorraine avec plus d'agrément,

quand nous emporterons l'estime de la
inceste. J'en conviens, reprit-il ; mais
est bien dur d'abandonner ainsi le
camp de bataille à un lâche coquin.
Qui nous répondra que nous ne serons
nous-mêmes regardés dans Paris
comme des lâches ? J'arrêtai toutes ses
flexions, quelque plausibles qu'elles
fussent, en lui disant que la réputation
que nous y avions, rendroit tout le
monde sourd au bruit que l'indiscrete
nommée s'aviserait d'y répandre. « Soit
fait comme il est requis », dit-il en se
levant ; ne pensons donc plus qu'à di-
vertir ton pere, & à lui cacher l'insulte
qui a été faite à sa fille & à sa niece.
Ici, par ma foi, dis-je, si le bon hom-
me en avoit le moindre vent, tout vieux
qu'il est, il ne consulteroit que son cou-
rage pour en tirer une prompte ven-
geance.

Nous prîmes donc le parti d'étouffer
les justes ressentimens que nous en
avons, & le dessein de divertir mon

pere , prévalut sur celui que nous avions formé contre le Comte de R... Quant à la Marquise d'A... nous nous fîmes tous un principe de l'honorer d'un souverain mépris. On ne pensa plus qu'à disposer toutes choses pour notre départ & à substituer aux plaisirs de la Cour de Lorraine , ceux de la campagne , que nous nous proposons de goûter avec nos voisins.

Comme nous avons passé une partie de la nuit à table , nous nous levâmes assez tard. Je fus le premier debout. Ayant ouvert ma fenêtre , je vis d'assez loin deux Demoiselles se donnant le bras la tête enveloppée dans une coëffe. Elle m'avoient tout l'air de Ferdinande & de ma sœur. Je descendis au plus vite pour les reconnoître ; mais dès que je fus dans la rue , je les perdus de vue. Je courus tout de suite à leur appartement , & ne les y trouvant pas , j'eus lieu de croire que je ne m'étois pas trompé. J'entra dans celui de mon beau-frere pour m'en

former. On ne put m'en donner d'autre nouvelle, sinon que Ferdinande avoit le soir qu'elle sortiroit le matin pour acheter certaines babioles, qu'elle vouloit distribuer à de jeunes Demoiselles de notre campagne.

C'en fut assez pour suspendre les petites alarmes qui s'étoient élevées dans mon cœur. Cependant je ne laissai pas de courir les rues pour tâcher de les rencontrer. J'eus beau faire, je ne pus jamais les voir. Mille réflexions qui s'entrechoquoient, me roulerent dans la cervelle sans pouvoir en fixer aucune, et moins encore découvrir le motif qui leur avoit fait quitter le lit si matin. Un valet de pied de la Princesse, que je trouvai dans mon chemin, me dit les voir vus se promener dans le parc avec le Comte de R... Qu'on juge s'il en alloit tant pour me faire naître de la jalousie. Un Amant moins délicat que moi n'auroit pu s'empêcher d'en prendre dans un cas pareil.

Je courus éveiller mon ami, pour le faire part de ces nouvelles. Il ne fallut pas le secouer pour le faire lever. Il fut habillé dans le moment, & nous nous en allâmes galopper le parc à dessein de les chercher. Toute notre vengeance s'étant enflammée, nous étions dans le dessein de la satisfaire, si nous rencortrions le Comte avec elles. Après avoir fureté tout le parc sans avoir trouvé personne, nous prîmes le chemin de l'appartement de nos Dames. Nous n'étions qu'à cent pas, que nous rencortrâmes mon pere, qui nous dit avoir reçu la visite des deux Demoiselles que nous cherchions, & qu'elles l'avoient quitté pour s'en aller à la Messe.

Ce que nous apprenions ramena le calme dans nos cœurs. Nous crûmes que le valet de pied s'étoit mépris. Alors voir, dis-je à mon ami, si à leur avis nous ne pourrions pas découvrir leur intrigue, supposé qu'il y en ait dans leur conduite. Nous arrivâmes à leur appartement

ppartement comme elles y entroient. Nous eûmes beau les étudier & tâcher de lire dans leurs yeux, nous n'y vîmes rien que de fort enjoué. Parbieu, Mesdames, leur dis-je, vous avez bon man *la puce à l'oreille* ! Où Diable alliez-vous donc avec la rapidité des Biches ? Au moins que d'être porté sur les aîles de l'amour, je ne puis comprendre qu'on aille si vite. « Tout ce que vous dites est vrai, répondit Ferdinande, votre comparaison est juste, & vous avez deviné le motif qui nous donnoit l'agilité des Biches. Vous voyez bien, mon cher cousin, ajouta-t-elle, que nous ne cachons pas la vérité, quoiqu'il nous fût aisé de soutenir un mensonge. Oui, c'est l'amour qui nous guide ; mais je vous laisse à deviner quels en sont les objets ».

Quels qu'ils puissent être, dit le Chevalier d'un air sérieux, ce sont d'heureux mortels. « Hé bien, Monsieur, lui dit ma sœur, commencez donc à

» croire que vous n'êtes pas malheu-
» reux ». Je le croirai quand il vou-
plaira , lui répliqua-t-il. « Il y a long-
» tems , reprit-elle , que vous deve-
» être convaincu qu'il me plaît. Pou-
» moi , dit Ferdinande , je laisse croire
» tout ce qu'on veut , & je fais tout ce
» que je puis pour qu'on croie juste.
On seroit donc bien niais de s'y mé-
prendre , dis-je à mon tour. « Je voi-
» l'avoue , répliqua-t-elle ; il n'y auro-
» pas seulement de la niaiserie , ma-
» une stupide insensibilité ».

Enfin , je ne sai comment la matinée s'écoula , mais il ne nous fut pas possible de trouver à placer un mot du Comte de R.... ni de son insulte. Il sembleroit que l'éponge eût été passée sur un sujet qui me paroïssoit intéresser si fort la gloire & notre amour. Ce ne furent que des discours coupés , des entretiens peu suivis. On alloit , on venoit , sous prétexte de disposer toutes choses pour notre départ. Elles nous congédièrent

même , nous disant d'aller ramasser nos hardes & de faire nos malles , tandis qu'elles s'occupoient à arranger leurs nippes dans leurs coffres.

Le Chevalier & moi nous prîmes le parti d'aller nous promener au parc , pour y ronger notre frein. Je n'eusse jamais cru que ces deux filles eussent été capables de nous désorienter , & nous faire si fort perdre la boussole sur leurs démarches. Cependant nous donnâmes nos ordres pour que tout fût prêt dès le soir , afin que rien ne nous retardât , quand nous serions le lendemain sur le point de partir. Cette précaution n'eût pas été prise plus à propos , quand elle auroit été concertée avec nos Demoiselles , elles seconderent leur dessein de leur mieux.

En sortant de table , mon pere me proposa d'aller voir la Princesse à l'issue de son dîné , pour la remercier des bontés dont elle m'avoit donné tant de preuves. Le Chevalier , qui en avoit aussi

été l'objet , fouhaita de nous y accompagner. A peine fûmes nous annoncés à Son Altesse , qu'elle nous donna l'audience du monde la plus gracieuse. Elle nous retint long-tems auprès d'elle. E avant que nous prissions congé , elle me chargea de lui écrire tous les mois une espece de *Mercur*e de la Cour , où je ne devois pas manquer d'insérer toutes les *aventures du Palais Royal* , sans oublier la moindre démarche du Régent. & je sentoîs bien que c'étoit ce qui l'intéressoit le plus.

Je lui promis de satisfaire ses desirs
“ J'y compte , dit-elle ; mais écris-moi
” ajouta-t-elle , de ton style cavalier
” & avec la même franchise dont tu
” me parles. ” Ma foi , Madame , lui
répondis-je , fussiez-vous cent mille fois
Princesse , Votre Altesse ne sauroit me
réduire à me contrefaire ; je ne parle
jamais que comme je pense. “ C'est fort
” bien , reprit-elle ; il ne s'agit plus que
” de savoir l'art de bien penser. ” Je

étudie tous les jours, repartis-je; j'y emploie la moitié de mon tems; fasse le Ciel que ce ne soit pas un tems perdu! Je le souhaite, dit-elle en nous souhaitant un bon voyage. »

Mon pere, qui fut charmé d'avoir entendu la Princesse me parler avec tant de bonté, ne put attendre plus long-tems à me marquer sa joie. A peine Son Altesse eut disparu, que le bon homme colla son visage contre le mien, & le baigna de ses larmes. Le Ciel soit béni, me dit-il, je viens d'avoir une consolation à laquelle je ne me serois attendu de ma vie. Je mourrois content, ajouta-t-il, si j'osois m'assurer que vous ne vous rendrez jamais indigne des bontés qu'ont pour vous de si puissans protecteurs. Je l'assurai de mon mieux que je serois attentif à m'en rendre digne de plus en plus; & que si je n'étois pas heureux de ce côté-là, ce ne seroit pas ma faute.

Nous ne pensâmes plus qu'à mettre les

dernieres dispositions à notre départ , qui étoit fixé au point du jour du lendemain. Comme nous n'avions lié aucune société particulière à la Cour , ni en Ville , nous n'eûmes pas besoin de beaucoup de temps pour faire nos adieux. Nous nous proposons seulement , le Chevalier & moi de voir les femmes de deux Officiers qui servoient dans les Troupes de France lorsque Ferdinande & ma sœur nous joignirent, comme nous quittions mon père pour aller faire ces deux visites. Nous ne les avions jamais vues d'un si beau coloris. Les robes les plus vermeilles auroient paru pâles en comparaison de leur visage. J'y remarquai cependant une altération qui marquoit celle de leurs cœurs.

Mon étonnement fut des plus grands lorsque Ferdinande me dit pour tout compliment en me présentant deux pistoles de poche , que je reconnus d'abord être à moi , « qu'elle venoit de faire usage de mes propres armes , & qu'elle n'

voit pas voulu en employer d'autres
pour se venger, afin que j'eusse en
quelque façon part à sa vengeance.
Je viens, reprit-elle, de tuer le Comte
de R..... de laver dans son sang
l'insulte qu'il a faite à nos personnes,
à notre gloire, & à votre amour, &
de vous prouver que le nôtre est ten-
dre, fidele, & constant. »

Ciel ! nous écriâmes-nous comme de
concert le Chevalier & moi, vous avez
tué le Comte ! & ne sachant que dire
de plus, nous gardâmes le silence. « Oui,
dit ma sœur, il est couché sur la pouf-
fiere. C'étoit de nos mains seulement
qu'il méritoit de périr, pour apprendre
à tous les hommes qu'on ne ravit point
les cœurs, qu'on ne fait point violence
aux personnes qu'on aime sans retour,
& qu'il faut attendre que les Dames
se livrent elles-mêmes. Ferdinande,
ajouta-t-elle, a tué le coquin : & si
son coup eût manqué, le mien auroit
porté à coup sûr. »

Nous les écoutâmes, tout stupéfaits, sans leur pouvoir répondre. « Il faut, » Messieurs, reprit Ferdinande, que notre » procédé soit bien juste, puisque vous » n'y trouvez pas à redire. Nous regar- » dons avec raison votre silence, comme » un applaudissement que vous donnez » à notre courage. N'en parlons plus, » mais pensons à la retraite. Nous avons » tout le tems qu'il nous faut pour être » en sûreté, avant qu'on ait trouvé le » cadavre. Il est dans une espece de » taillis derriere le parc, que personne » ne fréquente. C'est-là, ajouta-t-elle, » où il m'avoit donné rendez-vous ; j'ai » été aussi exacte que lui, & je n'ai » manqué ni le lieu ni l'heure. »

Après cela, elle nous quitta brusquement, & s'en alla avec ma sœur pour faire porter incessamment leurs coffres avec les nôtres. Je priai le Chevalier de les suivre, tandis que j'irois prévenir mon pere, non du coup de Ferdinande, mais d'une autre affaire que je mettrois

ir le compte de mon ami. Je trouvai mon pere endormi dans un fauteuil, & n'ayant pas balancé à l'éveiller, je lui fis entendre qu'il falloit partir sans délai, pour prévenir une affaire d'honneur que le Chevalier auroit infailliblement avec un Officier de la Cour de Lorraine, si nous passions la nuit dans la ville. L'histoire que je lui fis étoit si naturelle, que mon sage pere louant ma prudence, se donna tous les mouvemens pour hâter notre départ. Il étoit venu dans le carrosse d'une Dame de nos voisines, & il y avoit justement quatre places. Les Demoiselles arrivant avec mon beau-frere, sa femme & le Chevalier, trouverent les chevaux au carrosse & y monterent avec mon pere. Le Gentilhomme, qui l'avoit accompagné, & mon beau-frere, ne partirent qu'avec nous. Le cocher fouetta, avec ordre de les mener bon train. La Trompe, que j'avois envoyé chercher des chevaux de poste, ne se fit pas attendre,

& nous partimes tout de suite. Le Chevalier me fit un grand plaisir de me dire qu'il avoit prévenu nos Demoiselles & que j'avois inventé un prétexte specieux pour que mon pere précipitât notre départ.

Ayant le carrosse à demi-lieue de la ville, nous nous présentâmes aux portières, afin de prévenir toute inquiétude. Je suis bien-aîsé de vous voir, nous dit mon pere, car votre retardement commençoit à m'inquiéter. Je lui dis que nous ne ferions point mal de prendre le grand chemin de Verdun, qui étoit droit, bien pavé, & bordé presque par-tout de cabarets & de villages où nous pourrions nous arrêter quand il nous plairoit. Il applaudit à mon avis. Il étoit effectivement le plus sûr & le plus propre à voyager de nuit. Mais ce n'étoit pas là ma principale vue : c'étoit précisément parce que nous n'avions que deux postes à faire pour sortir des États du Duc de Lorraine

qu'il y avoit sur la frontiere en France un gros cabaret, où nous pourrions nous reposer tranquillement une bonne partie de la nuit. Le cocher, suivant cette décision, enfila au premier carrefour la chaussée que je lui montrai, en lui renouvelant l'ordre d'aller le meilleur train, dût-il fatiguer les chevaux, jusqu'à l'endroit que je lui nommai. Reposez-vous sur moi, me dit-il, Monsieur, nous irons vite, puisque nous n'allons pas plus loin. Je rejoignis ma troupe, & nous quittâmes la compagnie pour former une espece d'arriere garde à cent pas du carrosse.

La nuit étoit déjà entièrement obscure. Nous en fûmes d'autant plus aises, qu'elle nous déroboit à la vue des endroits par où nous passions, & que nous rencontrerions moins de voyageurs. Nous nous entretînmes pendant la route de l'action de nos Demoiselles, dont nous admirâmes le courage, qui se trouve rarement dans leur sexe. Mon

ami me dit, sans pouvoir être entend
des deux autres qui étoient dix pas de
vant nous, que Ferdinande & ma sœur
étoient résolues de se brouiller sans re
tour avec nous, si nous avions entrepri
de rompre leurs mesures; & qu'en l
vengeant, du même coup elles avoient
voulu nous donner des preuves d'un
amour aussi fidele que sincere; qu'elles
avoient même ajouté, qu'elles seroient
mortes de chagrin, si nous avions ha
sardé de nous battre avec le Comte
avec son neveu, parce que nous ne pou
vions exécuter ce dessein sans risquer
nos vies, & par conséquent toute leur
félicité; au lieu que n'étant pas obligés
à certaines regles de l'honneur, elles
risquoient rien. C'est, dit-il, tout ce que
j'ai eu le tems d'apprendre. Le reste de
l'histoire nous est réservé pour la pro
chaine occasion où elles auront la liber
té de nous entretenir.

Nous fîmes notre route le plus he
ureusement du monde, malgré la plu

qui nous accompagna jusqu'au gîte. Nous y arrivâmes après trois heures de marche. Je trouvai le moment, en allant Ferdinande à descendre du carrosse, de lui dire que nous étions en France, & qu'elle étoit à l'abri de toute poursuite. « Je vous assure, dit-elle, que j'ai exécuté mon dessein avec tant de confiance, que je ne suis point du tout embarrassée des suites qu'elle pourroit avoir : mon amour & ma gloire, étoient mes seuls garants ».

Tout le monde s'étant trouvé de belle humeur en entrant dans l'auberge, chacun avoua avoir grande appétit. Le Chevalier se chargea d'ordonner le souper, & tandis qu'il en faisoit la disposition avec le cuisinier, nous nous amûmes à raconter les divertissemens du carnaval de la Cour de Lorraine. A entendre parler & rire nous Demoiselles, étoit aisé de juger qu'elles ne se repentoient point du coup qu'elles venoient de faire. L'espérance qu'elles avoient d'être

pleinement justifiées dans nos esprits d'n'avoir eu aucune complaisance pour nos rivaux, leur causoit un plaisir marqué dans toutes leurs manieres. Ferdinand me donnoit à tout moment des coups d'œil, qui ne tendoient qu'à m'en donner des preuves; ils me disoient éloquentement tout ce que sa bouche auroit pu m'énoncer de plus tendre; & mes yeux lui répondoient d'une maniere à lui faire comprendre que je n'y étois ni sourd ni insensible.

Le soupé étant servi, tout le monde fit honneur; on mangea avec un appétit charmant; la gaîté fut le plus piquant assaisonnement des mets qui nous furent servis. Mon bon homme de pere y passa son écot par cent jolis mots qu'ils plaça très-à-propos; il sembloit qu'il remontât à la période de sa plus verte jeunesse. Il dit bien, mes enfans, nous dit-il à la fin du soupé, qui ne laissa pas que d'être long, vous sentez-vous assez éveillés pour continuer notre route? Il eut à peine parl

que nous applaudîmes tous d'une voix à son dessein.

On fit monter le cocher, pour lui demander s'il pourroit bien résister au sommeil, & nous mener sûrement à trois lieues de l'endroit où nous étions. Il nous répondit qu'on pouvoit compter sur lui. Je n'en voulus pas savoir davantage, pour aller ordonner les chevaux de poste dont nous avions besoin. Le cocher se trouva prêt quand ils nous furent amenés. La poste étoit justement à vingt pas de notre auberge. Tout est prêt, dis-je en rejoignant la compagnie. Partons, dit mon pere ; je veux vous mener chez un Gentilhomme de mes amis où nous allons déjeûner ; nos chevaux y reposent trois heures, & nous aurons assez de tems pour arriver au logis avant le soleil couché. Ce projet redoubla notre bonne humeur ; & pendant le reste de la route, on ne parla de rien de sinistre.

Nous étions si surpris, le Chevalier & moi, de la bonne contenance de nos

Demoiselles , que nous eûmes la curiosité d'examiner si elles se soutiendroient. Nous voltigions continuellement aux portieres du carosse , nous étudiyons leurs yeux , leurs manieres , leurs discours , & nous les trouvions toujours égales. Parbieu , me dit le Chevalier avec étonnement , je ne les aurois jamais cru capables d'un pareil héroïsme ! On voit bien , lui dis-je , que l'Amour n'est pas moins habile que Mars à former de Héros. Je le comprends maintenant , répliqua-t-il , mais je ne l'aurois jamais conçu.

Notre cocher fit si grande diligence qu'en moins de trois heures nous fûmes rendus chez le Marquis de B.... Il fuma sa pipe à la fenêtre quand nous entrâmes dans le cour du château. Ma foi ma vieille guerre , lui dit mon pere , vous amene bonne compagnie & grand appétit. Il descendit , & nous reçut à bras ouverts. Vous arrivez à propos , nous dit-il ; vous vous trouverez

la dissection d'un sanglier, qui va se faire dès que deux de mes voisins que j'attends seront arrivés ; & après avoir fait mille politesses aux Dames, il les introduisit dans l'appartement de la Marquise, qui les caressa de son mieux. On leur offrit des lits ; mais elles répondirent d'un air franc & libre, qu'elles avoient plus d'envie de déjeûner que de dormir. Elle se leva pour leur faire compagnie, & nous allâmes avec le Marquis voir dépecer le monstrueux sanglier qu'on avoit pris depuis deux jours. Les Gentilshommes du voisinage qui avoient été de la chasse, étoient gens de bonne façon, & encore de meilleure humeur. Nous passâmes agréablement trois heures dans cette maison, d'où nous partîmes après avoir bien déjeûné, & régala la Marquise du récit du Carnaval de Nanci.

Quelque agrément que nous eussions trouvé à la Cour de Lorraine, il n'y eut personne de la compagnie qui ne respirât un air de liberté en arrivant au logis.

De nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse , avec un délicieux enchaînement. L'amour s'y donna carrière , & prit un libre essor , & bien plus tranquille qu'il ne l'avoit eu à Nanci. Dès qu'on eut appris mon retour , la compagnie de nos voisins se renouvelloit chaque jour au logis , sans que notre liberté souffrît aucune contrainte. Je me prêtois si à propos aux Dames & aux Cavaliers , que je me trouvois toujours libre ; & ne mettant jamais Ferdinande ni ma sœur d'aucune des parties de jeu que j'avois soin de lier , elles n'étoient pas moins libres que le Chevalier & moi , & nous mettions cette liberté à profit.

A la faveur de ces heureuses dispositions , il nous fut facile de nous dérober tous quatre , sans que notre absence se fît remarquer. Nous avions laissé plusieurs Cavaliers à table , j'avois enfilé les autres au jeu pour faire la partie des Dames , & tout étant ainsi réglé , je suivis nos Demoiselles & mon

ami, qui étoient disparus insensiblement les uns après les autres sans aucune affectation.

Comme nous traversions le grand chemin de Lorraine pour aller joindre un vallon où le soleil se faisoit agréablement sentir, il passa deux Cavaliers, qui nous ayant salués très-poliment, me donnèrent lieu de les aborder & de leur demander des nouvelles. Ma compagnie suivit d'assez près pour nous entendre. Un des Cavaliers me répondit, qu'il n'y avoit en Lorraine aucune nouvelle qui intéressât le Public, mais qu'il avoit appris en passant par Nanci, que le Comte de R.... avoit été cruellement blessé, sans qu'il eût jamais voulu avouer de qui il avoit reçu le coup. Apparemment, leur dis-je, Messieurs, c'est la suite de quelque affaire d'honneur. Mais, repris-je, le blessure est-elle mortelle? On dit que non, me répliqua-t-il. Et comme j'allois lui repartir, j'entendis Ferdinande dire bien haut sans aucun

ménagement : « Tant pis, tant pis ; i
» n'est pas digne de vivre ».

Je fus si déconcerté , que les parole
me rentrèrent dans le ventre. Heureu-
sement que les Cavaliers ne firent pa-
rien des façons en nous quittant. Je leu
en fus bon gré, & les en tins quitte
avec plaisir.

Affurément , dis-je à Ferdinande en lu
redonnant le bras, vous êtes résolue
chanter vous-même votre victoire, pen-
dant que nous nous efforçons de l'ense-
velir dans le silence. « Pourquoi me tai-
» rois-je ? me dit-elle ; pourquoi cache-
» rois-je ma vengeance , puisque le lâch-
» a bien osé m'offenser à la face du Cie-
» & de la Terre » ? Mais en ferez-vous
mieux vengée , repris-je , en faisant cla-
quer votre fouet ? « Oui , sans doute , m-
» repartit-elle ; je n'ai pas fait un cou-
» d'étourdie dont je doive rougir ; &
» j'ai eu du plaisir dans ma vengeance
» il ne m'est pas moins doux de me l-
» rappeler : d'ailleurs , on fait peut-être

déjà qu'il m'a outragée : il faut donc que je publie que je l'ai puni de sa lâcheté, afin qu'on ne doute pas de mon innocence ».

» Pour moi , dit ma sœur , je suis du sentiment de ma cousine , & je crois que nous ne devons perdre aucune occasion de sonner cette grosse cloche ».

Je penserois assez comme ces Demoiselles , dit le Chevalier , je ne vois pas que les suites en soient à craindre , dans aucun sens. Hà , par ma foi , me voilà bien payé de mes avis , repris-je ! Taisez-vous morbleu petit Chevalier de Ravanne , ajoutai-je en badinant ; visitez bien les archives de Cithere ; feuilletez - en bien le *Code* & le *Digeste* , avant de prendre place dans le Barreau de cette tendre Cour. Ferdinande affectant un air sérieux : *Que j'aime* , dit-elle , *qu'on se rende ainsi justice.*

Ce badinage nous conduisit insensiblement à l'endroit où nous allions nous reposer ; il me tardoit d'y être ; j'avois

ménagé ce moment, pour entendre de Ferdinande elle-même tout le récit de cette héroïque aventure. Elle fut assez complaisante pour ne se faire pas longtemps prier. Elle ne doutoit pas que j'n'eusse une impatiente curiosité de l'apprendre ; peut-être aussi ne me trompois-je pas , en pensant que son amour n'étoit pas moins impatient de me la raconter.

M. le Chevalier , dit-elle en regardant mon ami , n'a pas sans doute oublié ce que je lui dis avant de partir de Narci , au sujet du principal motif qui nous a engagées à punir le lâche qui nous offensées , sans que nous l'ayons jamais regardé qu'avec une extrême indifférence : c'est vous , Messieurs , que nous voulions ménager uniquement.

Un moment avant de sortir du Bal le Comte , de qui je ne me serois jamais défiée , trouva , par je ne sais quelle fatalité , le moment de me parler. Le Carnaval finit , me dit-il ; mais continuons-le en sortant d'ici : mon neveu qui a for

appartement dans le château , y doit ré-
aler trois Demoiselles , il faut absolu-
ment que vous soyez de la partie : le
voici qu'il vient vous en prier. Il nous
ccosta à cet effet , & nous pria de si
bonne grace , que nous n'aurions jamais
ensé qu'il y entendît finesse.

Ils vinrent donc nous prendre au lo-
gis , d'où nous sortîmes si furtivement ,
qu'il étoit impossible de s'en appercevoir.
Mais malheureusement nos chers voisins
qui étoient couchés dans la chambre à
côté de la nôtre , nous entendirent. Nous
voyant découvertes , nous n'aurions pas
sans doute persisté dans notre dessein.
Quoi qu'il en soit , nous montâmes dans
le carosse du Comte avec la dernière
confiance. Ils tâcherent de nous amuser
par des contes , afin que nous ne nous
apperçussions pas de la trahison. Mais
malgré le train où nous étions de rire ,
& d'écouter tout ce qui pouvoit nous y
exciter , je pensai qu'il y avoit long-tems
que nous étions en chemin , & que nous

devions être rendus à l'appartement où l'on feignoit de nous conduire. Nous n'en demeurions pas fort loin, bien qu'il fût à l'extrémité du jardin dans un corps de logis du vieux château. Il ne s'agissoit que de faire le tour du Palais & de murs du jardin.

Ma cousine m'ayant touchée deux ou trois fois du pied, me fit comprendre qu'elle s'appercevoit bien de la tricherie. Pour seconder son intention, je dis au Comte, qu'assurément il ne nous menoit pas chez M. son neveu, & qu'il me paroissoit que nous étions déjà fort loin hors de la Ville. Il me répondit fort ingénûment que nous en étions éloigné d'une lieue, & nous exhorta en même tems à nous tranquilliser. Ce n'est pas chez mon neveu, dit-il, que je vous mene, c'est chez moi que je veux avoir l'honneur de finir le Carnaval avec vous : nous sommes partie quarrée, c'est autant qu'il en faut pour passer agréablement le tems. Je lui repartis, qu'il s'y prenoit

renoit très-mal pour nous procurer du plaisir , & qu'il ne devoit pas s'en promettre en notre compagnie , en en usant avec nous de la sorte. Apprenez , ajoutai-je d'un ton fier , que nous sommes Demoiselles , & que nous appartenons à des gens qui pourront bien vous faire repentir de votre insolente témérité : & si vous ne nous ramenez tout de suite en ville , vous devez vous attendre à toute l'étendue de notre courroux.

Il répliqua qu'il n'auroit pas cru que nous prissions si sérieusement une entreprise qu'il traitoit de piece de Carnaval , & dont il avoit formé le dessein sans penser au crime ; mais que nous étions trop près de son château pour ne nous y pas rafraîchir , & nous reposer jusqu'au lendemain ; qu'il promettoit de nous ramener saines & sauves où il nous avoit prises ; & qu'enfin nous ne devions avoir aucune inquiétude au sujet de nos papiers , puisqu'il avoit donné des ordres

pour qu'ils fussent informés de notre partie au petit point du jour.

Tous vos discours sont inutiles & frivoles , lui repartis-je , & nous n'y ajoutons aucune foi. Nous sommes entre vos mains , jusqu'à ce que quelqu'un nous en arrache , ou que vous nous relâchiez. Mais prenez garde de vous oublier , & ménagez vos discours & vos manieres , si vous voulez éviter un éclat qui ne pourroit que vous être funeste. Ce discours lui fit faire quelques réflexions. L'effet qu'elles eurent , fut la parole d'honneur qu'il nous donna que nous serions chez lui en toute sûreté. Nous y arrivâmes enfin. Nous y fûmes traitées avec la dernière politesse. Nous ne pûmes même nous dispenser d'y prendre quelques rafraîchissemens , & même de nous reposer sur un lit sans nous déshabiller.

Mais voici la noirceur de leur dessein , qu'il ne nous fut pas mal aisé de connoître. Le Comte nous avoit fait préparer deux lits dans la même chambre :

Il vint nous y conduire, accompagné de son neveu, qui donnoit la main à ma cousine, qui étoit sans doute la proie que son oncle lui avoit destinée. Un instant après que nous y fûmes entrées, ils prirent congé, & se retirèrent pour nous laisser en liberté.

Nous nous entreregardions dans un triste silence, ma cousine & moi, également surprises de notre aventure. Elle nous parut en ce moment beaucoup plus équivoque que nous ne l'avions pensé. Que faire ? lui dis-je enfin, ma chère cousine ; il n'est plus tems d'éviter le danger, nous y sommes engagées ; il est question de nous y soutenir avec courage, & d'en sortir avec honneur. Je vois, me répondit-elle, que c'est l'unique parti que nous ayons à prendre.

Nous le prîmes bien vîte, & nous remarquâmes, en examinant la porte par où nous étions entrées, que nous ne pouvions nous renfermer, & qu'on en avoit enlevé tout fraîchement les ver-

roux : nous en avions effectivement entendu le bruit , pendant que nous nous reposions dans la salle où nous fûmes introduites. Ce n'est pas tout. Le Comte ayant prévu que nous pourrions bien barricader la porte dans quelque chambre qu'il nous eût donnée , il avoit choisie celle-là , où il y avoit encore deux fausses portes que la tapisserie couvroit avec beaucoup d'artifice. Mais nous nous aperçûmes qu'elle avoit été détendue , & lâchée d'une manière à pouvoir être levée fort aisément. Nous la levâmes : nous trouvâmes la porte , & entendîmes enlever les verroux , comme de la première.

Toutes ces circonstances étoient plus que suffisantes pour nous prouver le mauvais dessein de ces lâches coquins. Nous en frémîmes , & la rougeur qui nous enflamma le visage , nous fut une preuve réciproque que nous craignons le danger. Nous nous mîmes à frapper de toutes nos forces , pour être plutôt en

tendues. On nous entendit en effet, & une femme, qui avoit l'air d'être la concierge du château, vint aussi-tôt nous demander si nous avions besoin de quelque chose. Je lui dis de prier le Comte de venir. Elle n'y manqua pas, & le Comte ne se fit pas attendre. Il vint avec son neveu; mais il ne nous parut pas qu'il se doutât du motif qui nous le faisoit appeler.

En vérité, Monsieur, lui dis-je lorsqu'il fut entré, vous me permettrez de vous dire que vos manieres répondent peu à votre naissance. Pensez-vous bien à l'injure que vous vous faites à vous-même, en traitant aussi indignement des Demoiselles, dont le sang est aussi noble que le vôtre? De quoi vous plaignez-vous donc? répondit-il. Vous manque-t-il quelque chose dans votre appartement, ou vous y a-t-on fait quelque insulte? Hé quoi, repartis-je! n'est-ce pas nous en faire des plus inouïes, que de nous donner un appartement où nous

ne sommes pas en sûreté? Comment pallierez-vous le mauvais dessein que vous avez sur nous , après avoir fait arracher les verroux des portes de cette chambre où nous en avons heureusement découvert deux , que la tapisserie couvroit : Fi , fi , Monsieur ; si vous avez formé le dessein de faire violence à notre vertu , vous dérogez indignement à celles de vos ancêtres , & vous attendez à leur gloire , en flétrissant votre front par une action aussi lâche que celle que vous méditez. Au reste , sachez , lui dis-je d'un ton fier , que nous ferons un éclat dont la Lorraine & les Provinces voisines rentiront à votre confusion , & que vous nous arracherez la vie plutôt que d'obtenir de nous la plus petite faveur.

Cette fermeté l'étonna. Il pâlit & rougit presque à la fois , & il nous laissa penser qu'il étoit fort embarrassé de nous répondre. Nous n'eûmes pas de peine à comprendre qu'il se repentait déjà de son entreprise. Ayant néanmoins

pris ses esprits, il nous dit, après avoir donné le meilleur sens qu'il put aux choses que je lui reprochois, qu'il alloit nous conduire dans plusieurs appartemens, & que nous n'avions qu'à choisir celui qui nous conviendrait.

La deuxième chambre qu'il nous montra, fut de notre goût. Elle étoit petite à la vérité, mais elle étoit sûre. Elle se fermoit en dedans d'une manière à ne pouvoir être ouverte sans être enfoncée. Celle-ci, lui dis-je, Monsieur, est de notre goût; nous y passerons la nuit tranquillement, si vous nous le permettez, & si vous vous désistez du dessein d'y troubler notre repos.

Je suis charmé, répliqua-t-il, que vous vous y trouviez bien; il ne tiendrait pas à moi que vous n'y passassiez la nuit plus agréablement. Mais puisque vous refusez nos cœurs & notre compagnie, je vous prouverai que je fais autant observer les loix de la politesse & de l'hospitalité, que vous violez

les douces & tendres loix de l'amour , qui bannissent une si étrange sévérité.

Vous serez autorisés à nous faire ces reproches , repris-je , Messieurs , quand après vous avoir donné nos cœurs , nous vous refuserons ce que l'amour veut bien qu'on accorde en ce cas. Attendez du tems & de vos soins que nous vous mettions au nombre de nos Amans , & nous vous forcerons à avouer , que bier loin d'être cruelles , nous savons distribuer à propos les récompenses dues à un tendre & fidele amour. C'est , ajoutai-je , tout ce que vous avez jusqu'à présent à espérer de plus gracieux ; c'en est peut-être beaucoup plus que nous ne devrions vous accorder. Nous vous souhaitons le bon soir ; il est tems que nous nous reposions , pour rendre à nos esprits & à nos cœurs , le calme que vos manieres suspectes en ont chassé.

Ils se retirèrent couverts de confusion , & on n'oublia pas néanmoins de nous envoyer la concierge pour faire notre

t. Dès qu'elle l'eut mis en état, nous priâmes de nous apporter deux chandelles, pour avoir de la lumière dans la chambre pendant la nuit. Cette femme à qui il tarδοit d'être dans son lit, revint très-prompement avec les chandelles, un pot d'eau, une bouteille de vin, des verres, & elle se retira au plus vite.

Nous fermâmes notre porte aux verroux & à la serrure, dont nous avions mis la clef en dedans, & nous la barricadâmes encore avec la table, que nous chargeâmes de deux ou trois fauteuils très-lourds, & d'un foyer de fer très-massif. Toutes ces sûretés étant prises, nous nous mîmes entre les draps, vêtues d'une partie de nos habits. Il y avoit toute apparence que nous dormirions peu. Nous ne pensions effectivement qu'à reposer, & n'espérant pas que le sommeil nous feroit, nous nous entretenions de notre aventure. Mais nous étions si fatiguées, que nous nous en-

dormîmes en parlant , & même bientôt après que nous fûmes couchées. Notre sommeil fut si profond , que nous ne nous éveillâmes qu'à midi. Les Cavaliers ne l'interrompirent point , voulant sans doute compenser par cette complaisance , les impolitesse qu'ils nous avoient faites.

Dès qu'ils nous entendirent remuer dans la chambre , ils vinrent nous souhaiter le bon jour , & nous demander si nous souhaitions prendre quelque chose avant dîné. Nous leur répondîmes avec la même politesse , que nous espérions aller dîner à la ville. Ho parbieu , Mesdames , repartit le Comte , vous accepterez , s'il vous plaît , le dîné qui se prépare ici ; car , quand vous partiriez tout-à-l'heure , vous n'arriveriez certainement à Nanci qu'à une heure indue pour dîner. Nous eûmes beau insister pour notre départ , il fallut le différer jusqu'après le dîné , qui fut assez long.

Après qu'on eut servi le fruit , & ren-

oyé les domestiques , le Comte com-
mença à s'étendre beaucoup sur l'é-
reuve qu'ils avoient voulu faire de
otre vertu. Il rapporta toutes les cir-
onstances de leur action à cet unique
n ; & après nous avoir accablées d'é-
oges , il nous proposa en satisfaction ,
isoit-il , de leur prétendu crime , de re-
voir leur cœur & leur main. Je ne fais
je ne rougis point à cette impudence ;
mais ayant jetté les yeux sur ma cou-
ne , je lui vis un teint plus vif que de
écarlate.

Ce stratagème que je n'aurois su pré-
voir , me jetta dans un désordre que j'eus
bien de la peine à cacher. M'étant néan-
moins remise assez vite , je lui répondis
brusquement , qu'il y avoit de l'effron-
terie d'oser aspirer à la possession d'un
cœur , après avoir marqué un mépris si
insultant à la personne à qui on le de-
mandoit. Il rougit , & prenant encore
un ton plus doux , il dit que si je regar-
lois son action dans le sens qu'il l'avoit

faite , je n'y trouverois qu'un amour violent , qui ne lui avoit pas permis de faire des réflexions qui auroient pu l'arrêter. Si vous appelez amour , repris-je ce qui n'est qu'une pure brutalité , vous nommez très-mal les choses. N'en parlons plus , je vous prie , ajoutai-je ; car l'action est si noire , que vous ne pourriez jamais la blanchir ; laissons au temple soin d'y passer l'éponge ; & pour commencer à la réparer , ordonnez je vous prie qu'on nous ramene à la ville.

Ce discours le déconcerta ; mais rompant le silence qu'il lui avoit imposé , nous pria d'oublier leur innocente témérité. Le plus grand plaisir , dit-il , que je puisse recevoir de la vie , c'est de me donner vos paroles d'honneur , que vous tournerez cette aventure dans le sens qu'elle a été formée. Vous l'avez prise d'une façon toute opposée à nos desseins ; nous n'avons jamais pensé qu'faire une partie de Carnaval ; & ayant l'honneur de vous connoître fort en
jouées

ouées, je n'ai nullement douté que vous
 le lui donnassiez le même sens.

Après lui avoir fait comprendre que
 plusieurs circonstances lui en donnoient
 un très-ignominieux pour eux & plus
 offensant pour nous, je lui promis de
 tourner la chose comme il le souhai-
 toit, & d'en imposer même jusques-là à
 la Princesse, si elle me faisoit l'honneur
 de m'en demander compte. Ma chere
 cousine, aussi touchée que moi de l'état
 cependant où ils paroissoient, ratifia par
 sa parole d'honneur ce que je venois
 de promettre, & promit elle-même de
 s'y conformer.

Elle n'avoit pas achevé de parler,
 qu'on vint remettre au Comte une
 lettre de la part de Son Altesse. Il sortit
 de table pour la lire, & il resta assez
 long-tems dehors pour nous faire juger
 qu'il en avoit besoin pour se remettre du
 désordre qu'elle lui avoit causé. Il rentra
 enfin, affectant beaucoup de sérénité.
 Mais je n'en fus pas la dupe, & profitant

de ce moment que je crus favorable, je lui renouvelai mes instances pour notre retour.

Je vous ai prévenue, me dit-il : tout se dispose pour vous ramener, non chez vous, mais dans l'appartement même de la Princesse, où j'espère que vous soutiendrez le caractère d'honneur dont vous m'avez donné des preuves auxquelles je ne m'attendois pas. Quelques rares qu'elles soient de cette espèce & dans pareille occasion, je pourrai en rendre par-tout un sincère témoignage. C'est du moins un avantage que je retire de l'action que vous trouvez si noire.

Telle est la scène qui se passa à table. Nous partîmes dès que le carosse fut prêt; & ces Messieurs n'eurent pour nous que des politesses très-délicates pendant toute la route. Le Marquis revint encore à la charge pour nous sommer de notre parole, quand nous fûmes à même d'entrer dans la ville. Nous la lui renouvelâmes, & il parut content.

Nous n'avions pas lieu de l'être, ne sachant comment vous prendriez cette affaire. Nous craignions que de quelque manière vous la prissiez, que vous n'en fussiez la victime. C'est ce qui m'a fait prendre le parti de vous venger, en me vengeant moi-même, sans être exposés ni vous ni nous à aucun sinistre événement. J'étois contente de mon coup, croyant qu'il lui avoit ôté la vie, & mis par conséquent dans l'impossibilité de se vanter de m'avoir eue en sa puissance; mais ma satisfaction a pris fin, en apprenant qu'il pouvoit encore renouveler son impudence.

Quelques raisons que nous lui alléguassions, le Chevalier & moi, pour lui faire sentir que nous devions être bien-aisés qu'elle ne l'eût point tué, nous ne pûmes jamais lui en faire goûter aucune. Nous eûmes beau lui faire entendre qu'elle étoit assez vengée, & qu'il n'oseroit de la vie se vanter d'une action, qui dans aucun sens ne pouvoit lui faire

honneur, & qui lui avoit coûté si cher, elle ne nous écouta seulement pas; elle se contenta de nous répondre d'un ton ferme, qu'elle pensoit bien autrement pour sa gloire, que nous en faveur de notre amour.

De retour au logis, nous le trouvâmes plein de monde, qui y avoit été attiré par le bruit qui s'étoit répandu, que le Prévôt à la tête de quelques brigades se disposoit à me venir prendre chez moi pere. Plusieurs Gentilshommes de nos voisins m'y vinrent offrir leurs bras & leurs armes. Je les remerciai, me contentant de leur dire que je n'avois rien à craindre, sans leur donner néanmoins aucune connoissance de la grace que j'avois obtenue. Je sentis bien que les parens du défunt étoient gens à obliger le Prévôt à faire cette démarche, s'imaginant me faire un affront sanglant dans l'esprit des gens de province.

Cependant je ne laissai pas de prendre mes précautions. Je convins même, avec

mon pere & avec mes amis, de partir le lendemain pour Sainte-Ménchoud, qui étoit mon tribunal naturel & ordinaire, pour y faire entériner ma grace. Mon départ étant ainsi décidé, nous nous mîmes à table en bonne compagnie, à l'essein de la tenir long-tems, & d'y vaquer les plaisirs. Mais à peine nous y eussions-nous mis, qu'ils furent troublés par l'arrivée du Prévôt, à la tête de son monde, qui demanda à parler à mon pere.

Quatre de mes voisins, le Chevalier & moi, nous courûmes d'abord aux armes, & nous étant renfermés dans une chambre propre à la défense, nous résolûmes de leur résister jusqu'au dernier moment; mais mon pere étant remonté, vint nous joindre pour nous exhorter à mettre les armes bas. Notre premier feu s'étant évaporé, nous suivîmes ses sages conseils. Mon affaire était bonne; je n'avois rien à craindre; il eût été fort imprudent d'une bonne affaire d'en faire une

mauvaise ; nous prîmes donc tous le part de descendre. Le premier que je vis dans la troupe du Prévôt , étoit un Gentil homme , cousin-germain de celui que j'avois tué. Sa présence m'ayant échauffé la bile , je le regardai d'un œil menaçant , en joignant le Prévôt , qui me demanda fort poliment de lui remettre mon épée. Je l'ôtai & la lui donnai , en lui disant que je voyois dans sa troupe un visage qui me déplaisoit fort. Ce n'est pas ma faute , me dit le Prévôt ; il m'a suivi comme un espion , pour examiner si je ferois mon devoir , & si je n'userois point de connivence en votre faveur.*

Cette cérémonie faite , je priai le Prévôt d'entrer & de se rafraîchir avec bonne compagnie , tandis que je m'occupois de ce qui m'étoit nécessaire pour la route & pour mon séjour à Sainte Ménehoud. Il ne fit aucune difficulté d'accepter mes offres , après avoir disposé ses gens autour du logis , pour faire

voir à son espion qu'il prenoit toutes les précautions que lui prescrivait son devoir.

Cependant mon pere, qui étoit homme de main & de prévoyance, fit vite seller trois chevaux. J'embrassai les Dames, & je donnai mille baisers à ma tendre Ferdinande. Etant monté à cheval & rangé auprès du Prévôt, le Chevalier & mon pere m'accompagnèrent. Les quatre Gentilshommes qui étoient au logis, voulurent à toute force être de la partie. Il sembloit que nous allions à une partie de plaisir. La nuit étant fort obscure, le Prévôt me demanda si j'étois d'humeur à marcher toute la nuit, ou si j'avois sur la route quelque maison ou quelque cabaret où j'aurois envie d'attendre le jour. Il me donna le choix. Nous profitâmes de sa politesse; & pour n'être à charge à personne avec une si grosse troupe, je proposai de nous arrêter à demi-lieue de l'endroit où nous étions dans une grosse auberge à la poste, dans un assez

gros village. Mon pere & le Chevalier, qui n'étoient pas moins piqués que moi du personnage du parent du mort, ayant pris les devans, furent arrêter tous les lits de cette auberge, & prirent les clefs de toutes les chambres; desorte que ce marouffe n'en ayant point trouvé pour lui, il fut obligé d'en aller prendre une mauvaise assez loin dans le village. Le Pré-vôt ne le voyant plus quand nous fûmes entrés dans la cuisine de l'auberge, se mit à fourire, en nous disant que ce Gentilhomme s'étoit avisé de le suivre pour faire une très-mauvaise figure.

Quoique nous nous fussions mis à table au logis, nous n'en avions pas le ventre plus plein. On ordonna donc un bon soupé, qui nous fut promptement servi, & le vin se trouva si bon, que nous passâmes le reste de la nuit à table. Les gens de l'auberge comprirent bien que le prisonnier avoit le cœur trop gai pour avoir quelque chose à craindre. Effectivement, je fus d'une gaîté extraor-

inaire, &, jusqu'au Prévôt, la compagnie tâcha de m'imiter. L'espion ayant envoyé pour examiner ce qui se passoit, n'eut un rapport qu'il eut de la peine à croire. Il vint lui-même jusqu'à la porte de l'auberge, ayant entendu nos bacchanales, il en fut si estomaqué, que dès la pointe du jour il monta à cheval pour en retourner chez lui. Ne le voyant point le lendemain, après avoir fait une enquête : ha parbieu, Monsieur, dis-je au Prévôt, vous voilà délivré de votre espion, & moi de mon Chevalier de la triste figure ! Il auroit mieux fait, dit le Prévôt, d'aller assassiner quelque lapin dans sa garenne, que d'être venu s'exposer aux nazardes de ses voisins & de toute la troupe. Tant il est vrai que pour prendre les intérêts de ses proches, on ne doit pas pour cela adopter leurs passions : mais ce bon Gentilhomme n'avoit pas appris à faire cette distinction ; l'éducation ne lui avoit pas formé un juste discernement.

Le reste de la route se fit aussi gaîment que nous l'avions commencée ; nous arrivâmes à Ste. Ménehoud , où mon père s'étoit rendu avec le Chevalier deux heures avant nous , pour prévenir le Lieutenant-Général de la Cour. Il avoit si bien pourvu à tout , que je trouvai chez le Géolier une chambre à deux lits toute prête , & peu après y être entrés on nous y servit un magnifique souper , auquel le Prévôt fut prié , avec mon Avocat & le reste de ma compagnie.

Je parus le lendemain sur la sellette la procédure me fut lue , après quoi on me lut ma grace , & je me retirai. La politesse voulut que je séjournasse le lendemain , pour aller remercier mes Juges. J'employai la matinée à cette cérémonie & celle de la table prit le reste de la journée & la meilleure partie de la nuit.

Tout étant fini , nous partîmes pour retourner au logis , où nous célébrâmes une fête bacchique , avec son octave. Ce fut un abord de toute la Noblesse de plu

de fix lieues à la ronde. Il y parut même des Gentilshommes , qui me croyant perdu sans ressource , s'étoient déjà éloignés de nous pour se rapprocher de mes ennemis. Leur foiblesse me tint lieu d'excellente valable. Je ne leur en témoignai pas la moindre apparence de ressentiment. Il n'y eut que Ferdinande , qui ne pouvant régérer leur lâcheté, leur repartoit si brusquement quand ils lui parloient , qu'ils eurent plus d'envie de lui adresser la parole.

Outre les plaisirs communs , dont je ne perdois pas une syllabe , je trouvois assez de tems pour avoir celui de la compagnie de mon adorable Maîtresse. Elle me renouvelloit cent fois sa plus vive tendresse, et je ne fus pas en reste pour le retour. Le chevalier ne laissa pas non plus de travailler à ses affaires ; il les avança même jusqu'au point où il aspirait. Il aimoit ma sœur ; & il se contentoit d'une dot assez médiocre , qui lui fut accordée. Leur mariage fut fait en quinze jours de tems ;

& la solennité de ce mariage donna naissance à une seconde fête , qui ne fut ni moins longue , ni moins gaie que la première. Il me tardoit d'en fournir une troisième avec Ferdinande ; mais le destin ne l'avoit pas ainsi décidé.

J'en fus en quelque manière dédommagé , par le moyen que je trouvai d'engager mes parens à lui permettre de suivre ma sœur à Paris , où son mari l'emménait. Pour moi , j'étois de ce voyage le premier en date. Ma reconnoissance m'y conduisoit , pour remercier le Duc Régent de ses bontés , & pour apprendre mon sort de sa bouche même. Le voyage se fit avec autant d'agrément qu'on puisse se l'imaginer. Que me manquait-il pour être heureux , ayant le plaisir d'être avec mon incomparable Ferdinande ?

A mon arrivée , je fus faire la révérence à mon Prince au milieu de toute sa Cour. Il m'aperçut , & malgré les audiences qu'il donnoit , il trouva
moine

moment de me dire en propres termes :
 Je te vois bien , je t'attens ce soir pour
 apprendre des nouvelles ». Je n'en de-
 mandai pas davantage , & ayant volé à
 notre appartement , je réjouis nos Dames
 & mon beau-frere , en leur consacrant
 tout le reste de la journée. Nous la mîmes
 à profit , & nous nous promenâmes tout
 le jour dans Paris , nous réservant , mon
 ami & moi , à leur faire voir les dehors
 le lendemain , sans plus tarder. Il falloit
 satisfaire au plus vite leur curiosité ,
 pour qu'elles ne s'occupassent plus que
 de l'amour.

Je me rendis au Palais Royal au tems
 marqué ; j'entrai chez le Prince comme
 l'Abbé du Bois en sortoit. Heureusement
 qu'il avoit un air content , sans quoi
 j'aurois passé tout près de lui sans dire
 mot. Je m'arrêtai brusquement quand
 je fus sous ses yeux. S'arrêtant lui-même :
 Ha , ha , te voilà donc , me dit-il en
 regardant à son ordinaire ! tu es ma foi plus
 gras qu'un chapon nourri à la pâtée ! je

crois que les filles les plus dodues de ton village se sont liquéfiées pour t'engraïsser. J'en aurois grand besoin, ajouta-t-il ; mais où en trouver dans Paris d'un sang pur & d'une bonne graisse ? ces carognes ne m'ont pas laissé une once de chair sur les os. Là , là , M. l'Abbé , lui dis-je , ne murmurez pas tant de votre sort. Quelque desséché que vous soyez , vous serez toujours d'un grand mérite dans la Faculté. Elle vous regarde d'avance comme le meilleur sujet sur lequel elle ait jamais exercé ses démonstrations Anatomiques. Va , va , si elle me destine à être un monument d'Ostéologie après ma mort , elle s'attend à travailler sur toi pendant ta vie , pour pratiquer la Myologie sur ton cadavre demeuré pourri. Hasard , lui repartis-je , j'aurai du moins la consolation de me voir perfectionner , par la séparation que l'on fera « du pur d'avec l'impur » dans mon corps vivant. Au reste , repris-je , comment ménage-t-on ici les plaisirs ? Bell

emande ! toujours à l'ordinaire , mon
mi , toujours à l'ordinaire. La diver-
té des mets & l'inconstance du goût en
ont tout l'assaisonnement. Adieu ; je
suis pressé ; on vint hier au soir m'aver-
tir de l'arrivée d'une Beauté Provinciale
par le carosse de Reims ; il faut que je
ne dépêche pour la racrocher , de peur
que quelqu'autre ne s'en empare.

Ces dernieres paroles m'ayant frappé
au cœur , me donnerent un pressenti-
ment que ma chere Ferdinande étoit la
Beauté qu'il couchoit en joue. Elles
étoient les seules Dames , ma sœur &
elle , qu'il y eût dans le carosse de
Reims. Il n'en falloit pas tant pour
m'alarmer , aussi parus-je en présence
du Prince d'un air inquiet & embarrassé.
J'eus beau faire des efforts pour le lui
cacher , ma foi rien ne lui échappoit.
« Qu'as-tu donc ? me dit-il en l'abor-
dant ; tu ne me paroïs pas dans ton
état naturel ». La fatigue du voyage
fut toute ma ressource.

Il n'insista pas davantage sur cet article ; mais me ramenant aussi-tôt à la Cour de Lorraine , il me demanda compte des plaisirs qu'on y goûtoit. « La Princesse , ajouta-t-il , ne m'a-t-elle pas oublié » ? Je lui répondis , qu'elle n'avoit pas de satisfaction égale à celle que je lui procurois , quand je lui parlois de son frere. On voit , Monseigneur repris-je , que le seul nom de Votre Altesse Royale lui inspire un contentement qu'elle ne sauroit cacher ; tous ses sens & les facultés de son ame sont dans une agréable émotion. Ce n'est qu'au entretien que j'avois souvent avec Son Altesse , que je suis redevable de la protection qu'elle m'a accordée ; j'en ai reçu des politesses au-dessus de toute expression. « Je n'en doute pas , répliqua-t-il : elle aime tout ce qui lui vient de ma part ».

Il passa ensuite à l'affaire que j'avois eue en Champagne ; il m'en demanda le récit ; & après le lui avoir fait avec

beaucoup de naïveté, il m'exhorta à éviter les occasions, parce qu'il pourroit s'en présenter où il ne lui seroit pas aussi aisé d'obtenir ma grace. « A propos, » reprit-il sans attendre ma réponse, » as-tu vu l'Abbé » ? Oui, Monseigneur, lui dis-je, le hasard me l'a fait rencontrer sur le degré du Palais, où il m'a fait un plaisant compliment; & je lui répétai mot à mot tout ce qu'il m'avoit dit. « Tu l'as donc trouvé, repartit-il, » aussi scélérat à ton retour, qu'avant » ton départ » ? Je crois, Monseigneur, répliquai-je, que c'est le seul caractère dans lequel il est constant.

« Que veux-tu devenir désormais ? » me dit le Prince; il ne te convient plus d'être au nombre de mes Pages; » quel parti prendras-tu » ? Je lui répondis, que je souhaiterois en prendre un qui ne m'éloignât pas de Son Altesse Royale, & que je savois bien ce qui me conviendrait dans ce goût, si la fortune secondoit mes desirs. « Quoi ? ré-

» pliqua-t-il. C'est d'entrer dans les
» Mousquetaires. Oui-da , me répon-
» dit-il. Ce parti est fort de mon goût.
» Va-t-en trouver Canillac de ma part ,
» il te recevra , & ne t'embarrasse de
» rien ; j'ordonnerai que tu y sois sou-
» tenu avec honneur ». Je remerciai le
Prince , en lui baissant la main , & lui
ayant fait la révérence , j'allai me pré-
senter tout de suite au Marquis de Ca-
nillac , qui commandoit alors une des
Compagnies de Mousquetaires du Roi.

Ce Seigneur me reçut très-bien , &
m'admit dans sa Compagnie. Je suis
mortifié , me dit-il , qu'il n'y ait point
à présent d'appartement vide dans l'Hô-
tel ; mais vous pouvez compter que le
premier qui le fera vous est destiné. Je
me retirai , comblé de ses bontés , & je
m'en fus rejoindre ma compagnie. Hon-
neur au Mousquetaire du Roi , dis-je
en entrant. Ferdinande , qui avoit ouï
faire quelques histoires des Mousque-
taires , se récria beaucoup de ce que

avois pris ce parti. Quoi , dit-elle , vous vous êtes donc incorporé avec ces mauvais garnemens ? fi , je ne veux plus vous aimer. Comment ! ajouta-t-elle ; qu'on dise dans ma Province que j'aime un Mousquetaire , à combien de traits malins ne serai-je pas en bute ? Erreur , lui dis-je , ma chere cousine ; je n'apprendrai dans cette école qu'à vous aimer avec plus de constance. Le Chevalier étant mis à rire , la railla sur son préjugé ; ma sœur la badina un peu ; elle vit bien qu'elle étoit mal prévenue.

Cependant le discours que m'avoit tenu l'Abbé , me tenoit au cœur. Je m'ouvris à mon fidele ami , qui étoit d'un très-bon conseil. Il m'en donna un que je saisis sans peine. De peur , me dit-il , qu'on ne nous ait suivis pour apprendre où nous logeons , il n'y a qu'à déloger , & aller prendre un appartement dans le Marais , où il y a le moins d'étrangers. Ce qui fut exécuté le lendemain.

Mais nous n'y restâmes pas longtemps cachés. L'Abbé, dont les espions étoient de vrais furets, auroit déterré un Diable dans Paris. Ferdinande y fut découverte, & notre hôtesse fut le Mercure ou l'Iris dont il se servit pour la séduire. Je revenois de remercier le Prince, très-satisfait de sa générosité, qui avoit rempli ma bourse, avec promesse de la remplir quand elle seroit vide. J'avois l'air content en entrant au logis; mais la nouvelle que m'apprit Ferdinande troubla cet agréable calme. Elle me reprocha d'abord l'imprudence qu'elle m'imputoit d'avoir parlé d'elle au Prince. Connoissant, dit-elle, son caractère, vous auriez dû vous taire quand même il vous auroit pressé de parler. Il faut que vous ne m'aimiez guere, ajouta-t-elle, puisque vous avez la témérité de vous exposer à perdre mon cœur & ma personne.

Je la retirai de son erreur, en lui protestant que je n'avois jamais parlé

l'elle au Prince ; mais lui ayant avoué que l'Abbé à ma première entrée au Palais Royal m'avoit parlé d'une Beauté nouvellement débarquée par le carrosse de Reims , & que j'avois eu d'abord un pressentiment que c'étoit d'elle-même qu'il me parloit ; j'ai voulu vous le cacher , lui dis-je , pour ne pas vous alarmer. J'en ai averti le Chevalier , & c'est pour prévenir ce qui en arrive que nous avons changé de quartier. Mais tranquillisez-vous , ma Reine , ajoutai-je ; nous ferons en sorte que nous vous déroberons aux yeux de cet Argus. Comment savez-vous tout cela ? repris-je. Elle me répondit que notre hôtesse l'avoit félicitée de sa beauté , & de la conquête qu'elle lui avoit fait faire du plus grand & du plus généreux Prince de France. Elle m'a proposé , dit-elle , de me faire parler à l'Abbé du Bois pour qu'il me produisît au Prince ; & après plusieurs autres traits séduisans , elle m'a demandé ma protection. Voilà qui est

pressant , lui dis-je ; mais nous allons tout-a-l'heure y mettre bon ordre. Il s'agit d'en informer ma sœur & le Chevalier, afin que de concert nous prenions des mesures pour votre sûreté, ou plutôt pour la mienne. Ciel ! m'écriai-je ; aurai-je sans cesse des rivaux de ma félicité ! Charmante Ferdinande , n'avez-vous donc tant d'attraits , que pour m'exposer au dernier des malheurs ! Non non , tendre cousin, me dit-elle en laissant couler quelques larmes , mon cœur & ma personne sont à vous. Quelque violence qu'on puisse me faire , je ne serai jamais à d'autres.

Ayant appelé ma sœur & son mari je leur fis répéter ce que Ferdinande venoit de me dire. Ils en furent émus , mais s'étant rassés , nous consultâmes ensemble sur les expédiens qui nous restoient pour éclipser la souveraine de mon cœur. Ma chere sœur qui auroit été au désespoir d'être privée de la compagnie de Ferdinande , trouva le plus

un moyen de se la conserver. Je suis d'avis, dit-elle, que ma chere cousine légue son sexe, jusqu'à ce qu'on puisse l'avoir oubliée : & pour que tout réponde à cet expédient, il nous faut prendre deux appartemens en deux différentes maisons : j'en occuperai un avec elle, & mon frere & mon mari occuperont l'autre. Il n'y a qu'à chercher ces appartemens dans deux maisons contiguës si cela se peut, & nous serons tous tranquilles.

Cet expédient nous plut; il n'y en avoit pas de meilleur dans la conjoncture. Ferdinande qui m'aimoit véritablement, le trouva fort de son goût; l'amour qu'elle avoit pour moi imposoit silence à la vanité qui lui auroit pu donner l'envie de plaire à d'autres. Ne tardons pas, dit-elle d'un air satisfait, à assurer mon cœur à mon cher cousin.

Les fers furent aussi-tôt mis au feu. Ferdinande fut revêtue d'un habit du Chevalier, qui étoit exactement de la

même taille , & nous allâmes , lui & moi , faire emplette d'un habit & de tout l'assortiment chez un gros Fripier des Halles. Cet équipage fut porté cacheté dans une enveloppe chez un de mes amis , à qui je confiai le paquet comme un dépôt précieux. Du même pas nous allâmes louer des appartemens. Nous en trouvâmes deux tels que nous les souhaitions , vis-à-vis l'un de l'autre dans la rue Quinquempoix , assez étroite pour que nous puissions nous entendre de nos fenêtres , & même voir tout ce qui se passoit dans nos chambres.

La promptitude est ordinairement le nœud de ces sortes d'affaires. Nous dînâmes fort vite , & à l'issue de table nous sortîmes à pied pour aller prendre un fiacre , qui nous mena d'abord chez mon ami , où j'avois déposé l'équipage de Ferdinande. Nous nous étions pourvus de linge , de bas , de souliers , d'une peruque & d'un chapeau : & continuant notre route , nous nous fîmes mener

aux

aux Porcherons, & nous renvoyâmes le fiacre pour en prendre un autre. Toutes les précautions nous parurent nécessaires.

Dès qu'on nous eut servi la collation, nous fumes libres. Ferdinande fut travestie. Jamais Cavalier ne fut si beau. Elle fut charmée d'elle-même en se regardant au miroir. N'ayant pu aisément porter une épée pour elle, nous lui en destinâmes une seconde, que mon ami avoit dans son offre. Elle n'en avoit pas besoin ce jour-là, parce que nous étions résolus de ne pas paroître dans Paris de toute la journée.

Nous quittâmes les Porcherons, dès que le fiacre que nous avions fait appeler fut arrivé. Ferdinande & ma sœur prirent possession de leur appartement, & nous du nôtre. Il ne s'agissoit plus que d'aller payer ceux que nous quittons, & en retirer nos coffres. Nous renvoyâmes pour cet effet notre fiacre, & nous allâmes en prendre un autre dans la rue Saint-Denis. Il nous mena

dans le Marais , où nous fîmes charger nos hardes ; & de peur que quelqu'un du logis n'eût fait le bec au cocher , nous conduisîmes nos coffres chez un ami dans la rue Aumere , & nous renvoyâmes encore ce fiacre , pour mieux dépayser les espions & interdire tous les échos. Demi-heure après qu'il fut parti , nous en envoyâmes chercher un autre , qui chargea nos affaires , & nous mena à nos nouveaux appartemens. Après tant de précautions , qui Diable auroit pu découvrir Ferdinande sous l'habit & le nom de *Chevalier du Conseil* ?

Nous passâmes le reste de la journée & toute la soirée à exercer le nouveau Cavalier dans les allures & les attitudes qu'il devoit prendre. Il étoit si charmé de sa métamorphose , qu'il apprit dès le même jour à en soutenir le personnage. Nous ne laissâmes pourtant pas de le perfectionner , en lui donnant leçon tous les jours pendant plus d'un mois. L'habit de hasard lui séyoit si bien , que

nous lui en fîmes faire un second sur celui-là, que nous envoyâmes au Tailleur pour lui servir de modele, sous prétexte qu'il étoit pour un Gentilhomme de Province. On voit bien par ces précautions, que nous ne voulions rien risquer.

Me voilà donc tranquille. Possédant ma chere Ferdinande, je n'avois plus lieu de craindre les entreprises de quelque rival, ni les perquisitions de l'Abbé, tout subtil qu'il étoit en ce genre. Ferdinande, de son côté, en avoit plus de liberté. Je l'amenois avec moi, avec si peu de façon, que si elle eût été réellement ce qu'elle n'étoit qu'en apparence. Nous même la malice de lui faire parler l'Abbé, un jour que je la conduisois dans la galerie neuve du Palais Royal. Je ne pensois donc plus qu'à faire ma cour au Prince, & à tâcher de mériter ses attentions pour mon avancement. Quoique je ne fusse plus auprès de sa personne, je m'en approchois le plus

souvent qu'il m'étoit possible , pour entretenir par mon assiduité la bonne volonté qu'il avoit pour moi. Il me prouva dans une occasion qu'il m'honoroit encore de sa confiance. Un jour que je me promenois dans le parterre , qui n'est séparé du jardin que par une grille , i m'apperçut d'une fenêtré de l'appartement neuf , d'où il lorgnoit une Dame qui se promenoit le long de la grille avec une de ses amies. Il m'appella. Dieu sait si j'eus des aîles. Oui , assurément ; car en trois ou quatre enjambées je fus au haut du degré , où je le trouvai me venant au-devant. « As-tu », remarqué , me dit-il , cette jeune personne habillée de satin bleu qui se promene dans le jardin » ? Je lui répondis que je lui avois déjà jetté deux ou trois coups - d'œil ; que je l'avois même vue plusieurs fois à l'Opéra ; mais que je ne la connoissois point du tout. Il me chargea de la suivre , pour apprendre qui elle étoit & lui en rendre

compte. Je me mis aux champs, pour exécuter ses ordres. Je fis comme elle cent tours de jardin. Mais comme elle n'y étoit avec sa compagne qu'en attendant l'heure du Spectacle, elle y entra, & s'en alla dans une loge dont elle avoit pris toutes les places, que je vis remplies un moment après par deux Officiers que je ne reconnus point. Je me rendis au parterre du côté opposé à sa loge, pour examiner sa contenance, & ne pas la perdre de vue. Je croquai le marmot envain jusqu'à la fin de l'Opéra; je la perdis dans la foule. Je fus si mortifié d'avoir manqué mon coup, que j'osai à peine rendre compte au Prince d'une si malheureuse issue. Mais le hasard me procura le lendemain l'occasion de relever mon défaut. Je rencontrai cette Dame au moment que j'y pensois la moins. Elle sortoit de l'Eglise des Petits-Peres de la Place-des-Victoires. Je me proposai bien de ne la pas perdre à ce coup, & je me tins pa-

role. Je la suivis jusques chez M. le Chancelier , où elle entra. J'attendis plus d'une heure en me promenant dans la Place de Vendôme ou de Louis-le-Grand , vis-à-vis de l'Hôtel de ce premier Magistrat ; & voyant qu'elle ne sortoit pas , & que l'heure du dîné étoit passée , j'attendis le moment qu'il paroîtroit quelque domestique. Je n'attendis pas long-tems à en voir un qui marchoit à grands pas pour rentrer dans l'Hôtel ; & l'ayant joint , je le priai de vouloir bien satisfaire ma curiosité , & de me dire qui étoit la Demoiselle que j'avois vu entrer , dont je lui fis le portrait tout au plus naturel. Vous avez peut-être cru , me dit-il , Monsieur , que c'étoit quelque chose , mais ce n'est rien qu'une des femmes de chambre de Madame la Chanceliere. A la beauté près , c'est une bête. Je ne demandai pas morreste , & l'ayant remercié , je m'en allai au plus vîte en faire le rapport au Prince.

Il étoit dans sa galerie quand j'arrivai.

De l'empressement dont il me vit , il crut que j'avois quelque agréable nouvelle à lui donner. Mais dès que j'eus parlé de l'Hôtel du Chancelier : « En voilà bien assez , dit-il en me cou-
pant ; je fais ce que c'est ; l'Abbé m'en a parlé il y a plus de six mois , mais je n'ai pas de penchant au péché de Bestialité ». Ma foi , Monseigneur , lui répliquai-je , c'est pourtant une jolie bête : si elle n'est pas propre pour les esprits , il est peu de corps qui ne s'en accommodassent bien. J'en aurois dit davantage sur le même ton , si l'arrivée de deux ou trois Seigneurs ne m'eût coupé le sifflet. Je me retirai , après avoir demandé au Prince s'il n'avoit point d'ordre à me donner. Il me fit signe de la tête qu'il n'avoit rien à me dire.

Je ne manquai pas à mon arrivée chez ma sœur , où nous mangions , de régaler ma compagnie du récit des peines que j'avois prises pour rien. Ferdinande en rit aux larmes. Ha que je suis ravie ,

dit-elle , que ce sot métier vous rapporte si peu ! peut-être que vous vous en rebutez , si vous n'y êtes pas plus heureux. Ho parbieu , dis-je , hazard ! mais je fais bien que le Prince m'en tiendra bon compte.

Nous avions à peine dîné , que nous entendîmes un grand murmure dans notre rue , quoiqu'elle fût une des moins fréquentées de Paris. Nous nous mîmes tous aux fenêtres pour apprendre de quoi il s'agissoit. Un Mousquetaire qui venoit du jeu de paume de Saurin m'ayant reconnu , me demanda si je ne savois pas la nouvelle qui se débitoit. Lui ayant répondu que je ne savois rien du tout , il me dit que le bruit couroit que le Roi étoit mort. Je m'en vais de ce pas , dit-il en nous saluant , où je saurai positivement la vérité.

Ne pouvant résister à l'envie que nous avions de satisfaire notre curiosité , nous sortîmes au plus vite , le Chevalier & moi. Il entra dans le Café de la Place

du Palais Royal, & je courus droit au Palais du Prince. Je vis bien du premier coup-d'œil que la nouvelle étoit vraie. Je trouvai un monde infini dans les appartemens. L'Abbé du Bois que je rencontrai, passoit à mon côté sans me dire mot; mais l'arrêtant par le bras: Parlez donc, lui dis-je, M. l'Abbé; le Roi est-il mort? Oui, oui, il est mort, me répondit-il d'un ton fort consolé; & ayant voulu lui faire quelque autre question: Ah! sacre d...., répliqua-t-il, j'ai bien autre chose à faire qu'à te répondre. Adieu donc, lui repartis je, Dom *Brutus*, & je montai dans l'appartement du Prince, où je fus étonné de voir des gens qui quatre jours auparavant ne le regardoient seulement pas.

En une heure de tems que je demurai dans cette chambre, je suis sûr que le Prince sortit & rentra plus de cent fois dans son cabinet, où j'aperçus MM. le Chevalier de Conflans & d'Argenson qui n'en branloient pas, & qui étoient occu-

pés à écrire chacun de leur côté. On pensera peut-être bien que ce n'étoit pas pour avoir audience que je demeurai-là si long-tems. La curiosité m'y avoit conduit, & l'admiration m'y retenoit. N'est-il pas merveilleux en effet de voir tant de gens d'Eglise, d'Epée & de Robe, changer aussi subitement de visage & de manieres, que de nouveaux Prothées. On a beau dire, quelque brillant que soit le Soleil lorsqu'il se couche, tout le monde se tourne du côté du Soleil levant. J'eus lieu de faire-là des réflexions qui m'ont servi dans la suite. C'est à leur faveur que dans quelque abîme de misere que j'aie été plongé, je n'ai jamais regretté la Cour. J'ai fait plus, j'en ai même détesté les maximes, & j'ai regretté amèrement tous les momens que j'y ai passés.

Je sortis du Palais Royal si plein & si accablé de ces réflexions, que tous ceux que je rencontraï dans mon chemin, croyoient bonnement que j'étois vive-

ment touché de la mort du Roi. Je ne m'amuserai point ici à décrire les différentes impressions que cette mort fit dans Paris. Je me contente de dire que les honnêtes gens la regardoient comme une perte essentielle pour le Royaume, & que la canaille s'en réjouissoit. Pour moi j'y fus assez indifférent dans le moment même. Il n'en fut pas ainsi le lendemain, que j'appris que malgré le Testament du Roi, qui étoit reçu & déposé depuis six mois au Parlement, le Prince se dispoisoit à prendre les rênes du Royaume, & s'en faire reconnoître Régent. J'espérois qu'étant alors dépositaire de tous les Emplois de l'Etat, il pourroit bien me gratifier de quelqu'un. La promesse qu'il m'avoit faite d'avoir soin de ma fortune, sembloit autoriser mes espérances ; mais j'éprouvai que qui compte sur les Grands, est bien éloigné de son compte. Plus ils sont puissans, plus ce sont de foibles roseaux sur lesquels on ne sauroit s'appuyer.

La perspective que je me formois , servit du moins à m'égayer & à me dilater le cœur. Je parlai de ma fortune à Ferdinande , comme d'un bien qui étoit déjà entre mes mains , & je lui en fis hommage. Il est sûr que mon amour étoit la mesure de mon ambition & que si j'eusse été sans Ferdinande , ou sans quelqu'autre qui l'eût remplacée , je ne me serois jamais repu des vains projets que je formois. Elle y ajoutoit foi tout comme moi , & nos mutuelles espérances donnoient une nouvelle force à notre amour. Jamais je n'éprouvai tant de tendresse , jamais je n'en ai tant épanché. Ce qu'il y avoit de plaissant , c'est que mon amour me regardoit comme le plus puissant de ses patrons. Il étoit fondé sur les marques d'amitié que le Prince m'avoit données en plusieurs occasions. Mais il ne pensoit pas non plus que moi , que quoi qu'il aimât ceux qui servoient lâchement ses passions , il avoit trop de discernement pour les estimer. L'Abbé qui étoit

un de ses plus zélés Ministres , n'auroit pas eu un meilleur sort que le mien , si le Prince ne l'eût trouvé d'ailleurs propre à l'exécution des grands desseins , qui ont étonné & même alarmé toute l'Europe.

De si judicieuses réflexions ne se présenterent pas alors à mon esprit ; il étoit trop préoccupé des avantages flatteurs dont je me repaissois , pour saisir de si heureuses idées , qui auroient pu prévenir l'aveuglement avec lequel je me suis livré aux fatales occasions qui m'ont précipité dans un abyme de misère, d'où, selon les apparences , la mort peut seule me retirer. Je continuai donc à m'appuyer sur la faveur du Prince , & à l'approcher avec la même confiance qu'auparavant. Hé ! qui dans une jeunesse inconsidérée n'auroit pas imité ma conduite ?

Quelque puissans & nombreux que fussent les ennemis du Duc d'Orléans , quelque idée qu'on eût à la Cour. &

à la Ville des motifs qui l'avoient fait agir en Espagne, lorsqu'il y étoit à la tête des Armées, il s'en embarrassa fort peu ; & ne consultant que le droit de sa naissance, soutenu de son ambition, il osa aspirer à la Régence du Royaume, se promettant une heureuse issue de son courage & de sa fermeté. Un petit nombre d'anciens serviteurs de la Maison d'Orléans, auxquels se joignit d'Argenson, ne manquèrent pas de le confirmer dans son dessein ; & l'Abbé du Bois sans être sur les rangs, ne laissoit pas de l'y fortifier par ses conseils vifs & entreprenans.

L'exécution suivit de près. L'exclusion qu'il avoit pour la Régence dans le Testament du Roi, ne fut pas capable de le rebuter. Il est vrai que le Codicille la lui désignoit ; mais elle n'auroit été que l'ombre vaine d'un grand nom, s'il l'eût acceptée sur le pied de cette dernière disposition, qui établissoit le Duc du Maine Lieutenant

Général du Royaume. En vain dans cette division il auroit donné ses ordres, il n'auroit pas eu les forces pour se faire obéir, il eût fallu les emprunter du Maître des Troupes, avec qui il n'étoit pas bien. L'État dans le fond n'auroit pu que souffrir de la désunion des deux pouvoirs essentiels.

Il fut bien faire valoir ces raisons dans le Parlement qu'il fit assembler au plutôt, pour ne pas donner le tems aux esprits de se rasseoir. La mort du Roi les avoit remplis de différentes idées qui s'entrechoquoient. Il fut profiter du tems. Il donna des ordres si absolus à la Maison du Roi à pied & à cheval, d'investir le Palais & de se saisir des avenues, que cela fut exécuté un matin au point du jour. Comme il pensoit alors comme le Sénat sur la Constitution *Unigenitus*, aucun des Sénateurs n'eut garde de manquer à cette séance. Le Prince s'y rendit en grand cortége, qui sembla à une boule de

neige, grossissoit en chemin, par le grand nombre de Courtisans que cette fermeté décisive lui attira. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu d'assemblée si auguste dans le Palais. Le Prince y prit sa place, & harangua le Parlement avec une si plausible éloquence, qu'il fut d'abord prévenu en sa faveur. Il demanda en premier lieu, que la Régence du Royaume lui fût donnée, & qu'elle fût enregistrée en vertu du droit de sa naissance. Les Gens du Roi ayant voulu proposer d'ouvrir le Testament du feu Roi, le Prince s'y opposa, & persista dans sa demande pure & simple. Cet article accordé, le Régent représenta que son autorité seroit vaine, s'il n'avoit le commandement des Troupes pour se faire obéir. Ceci fut un peu agité, mais enfin on déclara que l'un devoit être inséparable de l'autre.

Tout étant ainsi réglé, le Prince harangua encore le Sénat, & après l'avoir loué de sa docilité & de son zèle pour

e bien de l'État, il protesta qu'il n'avoit d'autre vue que de le rétablir dans une situation florissante, & qu'il croyoit ne pouvoir mieux commencer que de former ses Conseils des meilleures têtes qui composoient le Parlement. Il promettoit d'en faire incessamment le choix, & il tint parole. Mais ces dispositions ne furent pas de longue durée. Il commença bientôt à gouverner seul, & à gouverner très-glorieusement, quoi qu'en aient prétendu dire gens qui n'ont pas la vue plus longue que le nez, & qui sont plus frappés de la ruine des Particuliers, que de la richesse du Public & de l'État.

On sent bien que je veux parler du Système qui a fait tant de malheureux. Mais combien d'avantages n'en est-il pas revenu à l'État? En a-t-il souffert quelque altération? Point du tout, ou il a été altéré en mieux. *Paul*, qui avoit dix mille livres de rente, dont l'État retiroit un dixieme, par exemple, ne

payoit plus rien après avoir perdu son bien ; mais *Jacques* qui en avoit fait l'acquisition , remplaçoit le même produit. Les Finances étoient toujours sur le même pied.

Mais quelle cruauté, dira-t-on , de forcer les Particuliers à porter leur argent dans le Trésor public , à peine de confiscation ? On se trompe. Cette disposition est juste & très-sage. Si le Régent en eût été cru , il auroit publié cet Édit sur peine de la vie. Sa raison étoit plausible ; la voici. Il y a de la justice à punir de mort un homme qui en a étranglé un autre. Il ne l'a tué que parce qu'il lui arrête la circulation du sang. Pourquoi ceux qui ayant de l'argent le cachent & en arrêtent la circulation dans l'État , ne seront-ils pas criminels , & beaucoup plus en suffoquant l'Etat , qu'en étouffant un Particulier ? car il est sûr que ceux qui resserrent les espèces dans leurs coffres sont les ennemis mortels du Public &

de l'Etat, & qu'on ne sauroit décerner contre eux des peines assez sévères.

Telle étoit la juste idée du Régent, quand il rendit cette Déclaration. Il avoit plus de soin des intérêts des Sujets, que les Sujets n'en avoient eux-mêmes. Leur argent caché ne leur produisoit rien; il leur en procuroit par-là le revenu. Qu'avoient-ils à répliquer, puisqu'ils y gagnoient, & qu'ils procuroient à la fois un gain considérable à l'Etat? Au reste, ce qui a paru étonnant à plusieurs, m'a paru infiniment beau, quoique je sache bien que les ames de boue ne m'applaudiront pas. N'est-il pas beau en effet de voir le riche devenir pauvre, & le pauvre s'enrichir; le Marquis tomber dans la Roture par sa pauvreté, & le Roturier s'élever au Marquisat par ses richesses? Je ne trouve en cela qu'une justice très-raisonnable. Il devoit être du Monde Civil, ainsi que du Naturel. Les terres qui dans une saison sont privées des influences du Soleil,

en sont favorisées dans une autre. Tel est le cours de la Nature, & même de la Providence, qui gouverne le Monde avec une sagesse exempte de reproche, malgré le murmure insensé des malheureux.

Mon assiduité auprès du Régent augmenta avec son pouvoir. Il lui étoit fort aisé d'y faire une attention efficace, si elle eût répondu à mon zèle. Cependant je ne pouvois lui parler aussi souvent qu'avant sa nouvelle Dignité. Il étoit si obsédé toute la journée, que je ne pouvois l'approcher que la nuit à l'heure de ses plaisirs. Je fis tant néanmoins, que j'en obtins une pension de deux cents Louis, qu'Ariague, son Trésorier, me payoit exactement par quartier. Cette générosité du Prince me paroissoit une disposition plus essentielle. Je visois à la Majorité d'une Place de ma Province, où je me proposois de passer mes jours avec ma chère Ferdinande. Nous n'attendions, elle & moi, que ce période

pour nous donner la main , & nous renouvellement solennellement notre fidélité. Mais l'Officier qui remplissoit ce poste , ne voulut pas me faire le plaisir de me le céder , quelque offre que je lui fisse pour l'y engager. Les Parques mêmes affectèrent de filer lentement ses jours , pour me faire crever de dépit.

Je me bornai donc à cultiver Ferdinande , & à me ménager son cœur , laissant au Prince le soin de ma fortune. Je ne manquois pas un jour à lui faire ma cour ; outre que le Palais Royal étoit pour moi un théâtre où se passoient mille scènes qui m'amusoient infiniment. J'y fus spectateur de quelques-unes des plus coiffues , où le Prince & l'Abbé étoient Acteurs. Celle dont l'intrigue procura à cet Ecclésiastique de nouvelle édition , l'Archevêché de Cambrai , est une des plus étonnantes. Il le demanda au Prince , dans un de ces momens qu'il s'épuisoit en tendresse. Il en eut des preuves , & il l'obtint. Il ne lui en coûta

pour cela que quelques coups de poings , qu'il reçut dans le nez , & un rabat que lui déchira le garçon de la chambre , qui malgré sa résistance ne put l'empêcher d'entrer. Ses ordres étoient de ne laisser entrer personne , parce que le Prince faisoit alors ses dévotions à la Divinité de Cithere.

Mercuré porta bien vîte de Café en Café la soutane violette que le Régent venoit de donner à l'Abbé. Chacun en déchira un morceau ; mais du Bois s'en moqua , & quelque éguenillée qu'elle parût à tout le monde , il la porta jusqu'à ce qu'elle fût remplacée par une rouge. Il n'est point de B..... dans Paris où cette nouvelle ne fût plaisir ; on en célébra la fête , avec les cérémonies les plus extraordinaires dont on fait usage dans ces Académies de plaisir. Je ne puis passer sous silence un trait de la Directrice la plus fameuse ; c'est de la Filhon que je parle. S'étant mise un matin aussi modestement que la plus affec-

cée Bigotte, elle s'en alla à l'audience du Prince, qu'elle trouva avec un bon nombre de ses favoris. La scène eût été parfaite, si l'Abbé du Bois eût été de ce nombre. Le Régent qui la reconnut de loin, s'attendit certainement à quelque trait comique. « Ha, ha, Messieurs, » dit-il aux spectateurs, voici du fruit nouveau, la Filhon en habit de Pé-
nitente ». Hélas oui, Monseigneur, répondit cette Diablesse, qui n'étoit ni muette, ni sourde, il y a un tems pour toutes choses. Le Prince qui faisoit avec avidité toutes les occasions de se réjouir, lui demanda « quelle affaire la conduisoit à son audience ? Par quel endroit, lui dit-il, puis-je te fortifier dans le changement que ta modestie m'annonce » ? Il vous est aisé, Monseigneur, repartit cette effrontée. Quoique je connoisse les pièges dont le monde est rempli, & que j'en aie même inventé pour surprendre l'innocence, je ne laisse pas de les craindre pour moi-même.

J'ai donc pourvu à ma sûreté , en formant le dessein de me retirer dans un Couvent. Vous êtes si pitoyable , continua-t-elle , envers les gens de moi caractère , que vous leur procurez de asyles sacrés , que j'ose espérer que vous m'en assignerez un pour le reste de mes jours. Je viens donc , ajouta-t-elle , exercer votre bonté , en suppliant très-humblement Votre Altesse Royale de me donner une Abbaye. Personne ne saurait mieux que moi conduire les Demoiselles. J'espère que consultant leur avantage & le mien , vous ne me refuserez pas. Tout le monde , & le Prince lui-même , éclaterent de rire. Pour moi j'éris encore , en me retraçant cette scène. C'est assurément une des plus impudentes faillies qui aient jamais été poussée. Son Altesse riant toujours graslement. « Par ma foi , lui dit-il , il faudroit épuiser l'État pour fournir à l'entretien de ces Filles qui se rangeroient sous les loix , je te donnois une Abbaye ! Mais , »

» reste

„reste, y penses-tu bien d'aspirer à une
 „Abbaye ? Pourquoi non ? reprit-
 elle ; je suis fâchée de n'être pas du bois
 dont on fait les Abbés, car j'oserois
 bien prétendre à un Archevêché. Le
 Prince qui étoit bon, & qui aimoit les
 tours d'imagination, la renvoya en lui
 disant « qu'elle n'avoit qu'à persister au
 „moins un an dans une vraie pénitence,
 „& qu'alors il lui procureroit un Her-
 „mitage, où elle seroit servie par les
 „deux plus vieilles & plus laides Duègnes
 „qui se trouveroient en Italie ». Elle
 se retira d'un air effronté & bien diffé-
 rent de celui qu'elle avoit eu en entrant,
 disant assez haut qu'elle alloit reprendre
 la possession de son ancien Couvent.

Cette aventure vola dans un moment
 par la porte & par les fenêtres du Pa-
 lais jusqu'aux extrémités de Paris. Je
 l'allai raconter à ma chambrée, où elle
 fut le sujet de l'agréable entretien que
 nous eûmes pendant le dîné. Nous ad-
 mirâmes, & l'effronterie de cette Créa-

ture , & la bonté du Prince , qui n'avoit pas fait punir son impudence. Je n'expose ce fait aux yeux du Lecteur , que pour lui donner à connoître combien il étoit aisé d'approcher du Prince. Il étoit d'un si facile accès , qu'il auroit écouté la plus méprisable de toutes les Créatures. Sa bonté étoit si excessive , que personne ne s'est jamais plaint d'en avoir été rebuté. Il n'avoit pas la force de refuser les graces qu'on lui demandoit. Aussi est-il arrivé plusieurs fois , qu'il accordoit le même emploi à huit ou dix personnes différentes. Pour être sûr d'avoir ce qu'il promettoit , il falloit lui en demander sur le champ l'Ordonnance signée de sa main. C'est ce que j'éprouvai à la fin de l'année 1720. Je lui demandai le fond de sa cassette. Il me l'accorda de bonne grace , me souhaitant qu'il fût considérable. Après l'avoir remercié , je tirai de ma poche une Ordonnance dressée dans les formes , & la lui ayant présentée à signer , il ne ba-

ança pas un instant. Je fus fort heureux , car il avoit fait le même présent à cinq ou six de ses Officiers. Moi qui étois au fait de ce manège , je ne perdis point de tems ; & m'en étant allé présenter mon Ordonnance à M. Ariague , il vuida la cassette du Prince dans mes mains , où je trouvai deux cent cinquante louis.

La fortune me montrait son visage gracieux. Ses faveurs présentes sembloient me garantir toutes celles que j'en espérois. J'avois l'oreille & la protection du Prince , qui avoit toute l'autorité Royale. Je possédois ma Maîtresse , sans partage & sans craindre de rival ; elle me donnoit chaque jour de nouvelles preuves de tendresse. L'esprit content , le cœur tranquille , mon ambition satisfaite , du moins en espérance , je vivois heureux. Eh ! manquoit-il quelque chose à ma félicité ?

Cette situation ne fut pas de longue durée. Ferdinande , sans cesser de m'ai-

mer , donna une furieuse atteinte à mon amour & à ma tranquillité. Elle me fit un jour confidence qu'elle s'ennuyoit à Paris , & me demanda en grace de la renvoyer en Province , si mes affaires ne me permettoient pas de l'y ramener moi même. Je me sens saisie d'une langueur , me dit-elle , que je prévois qui ne finira pas si je ne quitte le séjour qui me la cause. Ne vous alarmez pas de mon éloignement , ajouta-t-elle , mon amour n'en souffrira aucune altération. Pour devenir plus vif & plus sincere , il ne sauroit l'être davantage. Vous serez l'unique objet qui m'occupera dans notre campagne , & je vous y attendrai pleine d'ardeur à recevoir votre main , lorsque vos intérêts , que je regarde comme les miens propres , vous mettront en état de me la présenter.

Juste Ciel , m'écriai-je ! n'ai-je donc joui d'une félicité passagere , que pour être accablé d'une disgrâce qui me paroît devoir être durable ! Je vous con-

jure , lui dis-je , ma souveraine , de m'avouer ingénûment si vos plaintes sont fondées , & si vos peines sont réelles. O Dieux ! repartit-elle sans biaiser , me croyez-vous capable de vous en imposer ? Non , non , mon cher cœur , ce n'est qu'à regret qu'il faut que je vous quitte , à moins que vous ne m'exposiez à la cruelle mort qui nous séparera pour toujours. Je souffre depuis quelque-tems sans oser vous le dire , & suis dans une contrainte continuelle dans mon air & dans mes manieres , de peur que vous ne vous en apperceviez. Finissez mes peines , je vous prie. Je n'y aurois jamais résisté , si mon amour n'en eût contrebalancé les rigueurs.

Je la connoissois trop naturelle , pour douter de la sincérité de ses plaintes. Mon amour , qui n'étoit pas moins sincere , me fit condescendre à ses desirs. Mais j'y mis des bornes , & l'ayant priée de m'accorder encore un mois sa présence , elle y consentit de tout son cœur.

A l'espérance que vous me donnez de me remettre dans ma patrie , je sens que je puis vous satisfaire. Je vous accorde un mois ; mais comptez que Ferdinande sera la proie de la mort si vous lui manquez de parole. Consolerez-vous donc , lui repartis-je : vous ne mourrez jamais , s'il faut que je sois parjure pour que vous cessiez de vivre.

Il est bien vrai que l'espérance a quelque chose de plus consolant que la possession même. Celle que je donnai à mon incomparable Reine , fit un si prompt effet dans toutes les facultés de son ame & sur ses sens , qu'elle en devint mille fois plus gaie & plus tendre qu'elle n'avoit jamais paru. Elle nous aiguillonnoit sans cesse , pour fournir la carrière des plaisirs que nous nous étions ouverte ; elle les assaisonna des faillies du monde les plus agréables ; ce n'étoit plus Ferdinande , on eût cru voir le Cavalier du monde le plus amusant , & le plus propre à ranimer les plaisirs languissans.

Quelque plaisir que j'eusse d'aller faire ma cour au Prince , je ne la quittois qu'avec peine , & je la rejoignois avec un empressement des plus marqués. Nous diversifions tous les jours les plaisirs , & Ferdinande en inventoit souvent de nouveaux. Le spectacle , la promenade , les parties de campagne & de chasse , & cent autres récréations , étoient placées fort à propos : c'étoit au goût de Ferdinande que nous en étions redevables.

Elle eut un jour le plaisir d'une scène qui la divertit infiniment. Nous allions nous promener au Bois de Boulogne , à dessein de souper à Passy. Quand nous fûmes au-delà de l'étoile de l'allée qui conduit au bois , nous apperçûmes deux carrosses , de chacun desquels nous vîmes sortir une Dame. S'étant éloignées de cent pas du grand chemin , elles s'arrêtèrent à dix pas l'une de l'autre , ayant toutes deux un pistolet à chaque main. Ne les connoissant pas , & ayant même

lieu de croire que c'étoient deux Cavaliers qui vouloient masquer ce duel : nous fûmes à elles , le Chevalier & moi : pour tâcher d'empêcher le combat. Mais nous n'eûmes pas fait dix pas , que mon ami se servant de sa lorgnette , les reconnut. Bon , bon , me dit-il , il faut les laisser faire pour la rareté du fait. C'est la Marquise de Nesle & Madame de Polignac. Ayant , ajouta-t-il , le plaisir de les voir tirer. Je ne crois pas qu'elles soient assez adroites pour se toucher. Tu as par bien raison , lui dis-je ; mais je serois curieux de savoir leur querelles. Je ne la fais pas , me dit-il en allant joindre nos Dames , mais je m'en doute. Je gage , reprit-il , qu'elles entrent en lice pour se disputer quelque cœur ou quelque bourse. Ho ! je t'avoue , repartis-je , que je ne doute point que tu n'aies deviné. Ce n'est pas-là le nœud de l'affaire , je voudrois savoir quel est le sujet qui les intéresse si fort. Comme nous parlions encore , nous entendîmes deux coups

le pistolet , qu'elles se tirèrent à brûle-pourpoint , & ayant redoublé fort vite , nous vîmes tomber la Marquise de Nesle. Oh ! pour lors nous courûmes à elles ; Ferdinande & ma sœur nous suivirent , & les cochers nous voyant à leur secours demeurèrent tranquilles sur leurs sièges. La Polignac , fière de sa victoire : Va , dit-elle à son adversaire en allant rejoindre son carrosse , je t'apprendrai à vivre & à vouloir aller sur les brisées d'une femme comme moi. Si je tenois le perfide , ajouta-t-elle , je lui mangerois le cœur , après lui avoir brûlé la cervelle. Vous êtes vengée , Madame , lui dit Ferdinande , il ne vous convient pas d'insulter au malheur de votre ennemie ; sa valeur doit vous la faire estimer. Taisez-vous , jeune étourdi , lui répondit-elle ; il vous convient encore moins de me faire des leçons.

Cependant nous occupâmes ma sœur à dépouiller la blessée. Cette maligne peste à qui Ferdinande se joignit , bais-

soit tant qu'elle pouvoit le tour de sa chemise pour nous faire voir sa gorge. Voyant un de ses tetons couvert de sang, je crus qu'elle y avoit reçu le coup ; mais l'ayant effuyé & examiné de près, je vis que le sang y couloit du haut de l'épaule qui n'avoit été que légèrement effleurée. Courage, lui dis-je, Madame, votre blessure n'est qu'une égratignure. A ces mots : J'en rends graces au Ciel, dit-elle ; je triompherai encore de ma rivale.

Ces paroles nous firent comprendre qu'il s'agissoit d'un Cavalier. Ma sœur plus hardie que nous, lui demanda si son Amant en valoit du moins la peine ? Oui, oui, Madame, lui répondit-elle, il est digne qu'on répande pour lui un plus beau sang que le mien ; & ayant jetté les yeux sur Ferdinande, vous en avez-là un, lui dit-elle, qui me retrace très-fort le mien. Après que le Chevalier eut étanché son sang avec des orties qu'il froissa entre deux pierres, & lui avoir bandé la blessure avec des lam-

beaux de son mouchoir, je la pris sous un bras, tandis que le Chevalier lui soutenait l'autre, & nous la conduisîmes à son carrosse, qui ne pouvoit absolument entrer dans la place qui avoit servi de champ de bataille. En chemin faisant, parbieu, Madame, lui dis-je, j'ai une grande idée de l'heureux mortel pour qui vous prodiguez ainsi votre sang. Vous pensez juste, me repartit-elle, c'est assurément le plus aimable Seigneur de la Cour. Je suis prête, ajouta-t-elle, à verser pour lui mon sang jusqu'à la dernière goutte. Toutes les Dames lui tendent des pièges, reprit-elle; mais j'espère que la preuve que je viens de lui donner de mon amour, me l'acquerra sans partage. Je vous ai trop d'obligation, Messieurs, dit-elle en finissant, pour vous cacher son nom. C'est le Duc de Rich.... oui, le Duc de Rich.... lui-même, le fils aîné de Mars & de Vénus.

Nous n'attendîmes pas pour éclater de rire que le carrosse allât. Je croyois

que Ferdinande ne pourroit se calmer. Pour ma sœur, elle tomba à la renverse, en faisant des éclats qu'on pouvoit entendre de bien loin. Après que les ris se furent modérés, Ferdinande & ma sœur qu'elle mit en train, nous dirent au sujet de cette scène tragi-comique, mille jolies choses qui nous entretinrent pendant toute notre promenade. Elle se termina à Passi, où nous soupâmes avec le même enjouement. Nos Dames avouerent que rien au monde, non pas même l'amour, ne leur avoit jamais fait passer de si charmante journée. Il est vrai que nous la passâmes fort agréablement.

Croyant que nous étions les seuls témoins d'un combat si particulier, je me faisois fête d'en porter la première nouvelle au Régent. Je me rendis le lendemain à son Palais, pour lui en faire le récit à son petit lever; mais je vis bien en entrant qu'on m'avoit prévenu. Son Altesse étoit avec l'Archevêque de Cam-

brai.

brai, les Comtes de Saint-Pierre & de Nocé, qui en badinoient fort agréablement. Dès que le parquet me fut ouvert, je dis au Prince que personne ne pouvoit mieux savoir que moi toutes les circonstances de ce combat. Il m'ordonna de lui en faire le détail, & j'obéis. Je crus qu'il se pâmeroit de rire, lorsque je lui dis que je l'avois visitée & que j'avois bandé sa blessure : mais quand je répétais les paroles fieres de la Polignac, & la satisfaction de la Nesle d'avoir versé son sang pour le Duc de R..... que je dis avoir été nommé : « Ho pour le coup, » me dit-il, tu veux briller, Mouton » de champagne » ! Je l'assurai pourtant avec tout le sérieux dont j'étois capable, que je n'ajoutois pas une syllabe. Il me crut ; & l'Archevêque du Bois, comme s'il eût été jaloux de ma bonne aventure, s'écria, en m'adressant la parole ; par la sacre d.... ce B..... là se trouve dans toutes les bonnes fêtes ! Jamais bon chien, ajouta-t-il, n'a rencontré un

bon os. Cette saillie de l'Archevêque ne fut pas le moins risible épisode de la comédie que je donnai à Son Altesse Royale, qui y fit des gloses qui mériteroient d'avoir place ici. Mais outre qu'il ne me conviendrait pas de les répéter c'est qu'il me seroit impossible d'en rappeler la mémoire. L'Archevêque & les Comtes n'en dirent guere moins que le Prince, avec cette différence, que Son Altesse se servit d'expressions qui ne pouvoient sortir d'un autre génie que le sien.

De retour au logis, je trouvai ma sœur & Ferdinande qui avoient encore les yeux mouillés des larmes qu'elles avoient versées. Mon arrivée les ayant surprises, elles n'avoient pas eu le tems de les sécher, ce qui me fit comprendre qu'elles avoient été insultées. J'eus de la peine à leur en arracher l'aveu; mais enfin elles me le firent, après bien des instances, me priant fort de n'en dire mot à mon beau-frere,

En sortant de l'Eglise de S. Sauveur, me dit Ferdinand, un Petit-Maitre est venu à nous d'un air effronté, comme s'il eût pris ma cousine pour une fille de joie, & il l'a traitée conformément à cette idée. J'ai voulu lui répondre sans fiel, qu'il se méprenoit, & que la Dame que je conduisois étoit la femme d'un Gentilhomme d'honneur, qui pourroit bien l'en faire repentir. Il m'a reparti, que puisque je prenois ses intérêts, je n'avois qu'à prendre sa place; & que si je n'acceptois le parti, j'étois un lâche & un J. en termes de crocheur.

Je vous avoue que si ma cousine ne m'eût retenue, j'aurois dégainé contre lui. Je fus si fâchée d'avoir déguisé mon sexe pour cette seule occasion, que si je l'avois prévue, je n'en aurois rien fait, j'eusse mieux aimé quitter Paris sur le champ. Reconnoîtriez-vous bien l'insolent, leur dis-je, si vous veniez à le rencontrer? Assurément, reprit ma sœur;

il est de médiocre taille , il a d'assez beaux yeux , un teint frais & vermeil ; en un mot , elle m'en fit le portrait , dont je ne connoissois nullement l'original. Je les consolai en leur faisant voir que ces sortes d'aventures étoient sans conséquence à Paris , & je conseillai à Ferdinande de ne sortir qu'avec moi pendant le peu de tems qu'elle devoit séjourner dans cette ville.

Au bout du compte , je fus charmé de ne pas connoître le brutal qui les avoit insultées , je sentoís que la moindre affaire étoit capable de nuire à ma fortune sans ressource. Je ne pensai donc pas à faire des recherches pour venger nos Dames. Uniquement occupé de l'établissement auquel j'aspirois , j'étois continuellement à l'affût au Palais Royal , pour saisir la première occasion où je pourrois demander un emploi qui me convînt , dans ma Province , ou dans le voisinage. Le goût de ma chere Ferdinande m'assignoit ces bornes. Cependant

l'Abbé du Bois avoit le vent en poupe. Il fut fait Cardinal, & peu de tems après Premier Ministre. Il en étoit si fier, qu'on ne pouvoit l'approcher. Il abandonna ses anciens amis & amies, & ses vieilles connoissances, pour se faire un monde nouveau.

Le premier usage qu'il fit de son autorité, eut le Comte de Nocé pour objet. Sans s'embarrasser qu'il fût le favori du Régent, il l'exila par une Lettre de cachet, pour un mot lâché à la table du Prince. Tant il est vrai que les murs ont des langues & des oreilles. Voici le fait.

Le Comte de Nocé étant un soir à souper chez le Régent, en compagnie de gens affidés à Son Altesse Royale, le Prince lui-même mit le Cardinal du Bois sur le tapis. « Qu'est-ce qu'on dit » dans Paris de du Bois » ? demanda-t-il indifféremment aux convives. La plupart connoissant l'humeur de ce Ministre, n'en parlerent qu'avec beaucoup

de prudence. « Mais encore, reprit Son
» Altesse, ne trouve-t-on pas étrange que
» je l'aie fait Cardinal & Ministre pres-
» que en même-tems » ? Personne ne dit
mot; on aima mieux se taire, que de
produire des sentimens dont le Cardinal
auroit pu être informé.

Le Comte de Nocé, moins politique
que les autres, & qu'on peut dire avoir
été véritablement le favori du Prince;
dit, sans biaiser, qu'on n'étoit point sur-
pris à Paris de l'élévation de M. du Bois.
Tant s'en faut, dit-il, Monseigneur,
que Paris soit surpris que vous l'ayez
fait Cardinal & Ministre à la fois; on
ne doute même pas que vous ne le fissiez
Pape si vous l'entrepreniez; mais malgré
tout votre crédit, toute la France vous
défie d'en faire un honnête homme. Ces
paroles ne se perdirent point en l'air. Le
Cardinal en fut informé le lendemain à
son lever, & la première expédition
qu'il fit, ce fut d'une Lettre de cachet
qui exiloit le Comte dans sa terre de

Saint-Martin-de-beau-rang à sept lieues de Paris.

Cette Lettre fut signifiée au Comte à midi. Il s'en fut au Palais Royal ; & ayant abordé le Prince , il prit congé de Son Altesse Royale comme pour faire un voyage. Le Prince surpris : « Où » vas-tu donc » ? lui dit-il. Où le Roi m'envoie , répondit le Comte ; voilà l'ordre de Sa Majesté, ajouta-t-il en lui présentant sa Lettre de cachet. Le Régent la lut avec quelque émotion. Il n'eut pas achevé de la lire , que Madame la Comtesse du Tort , sœur du Comte , parut. Elle étoit d'une grande familiarité avec le Prince. En vérité , Monseigneur , lui dit-elle , du Bois est un maroufle bien insolent , d'oser exiler mon frere , qu'il fait avoir part à vos bonnes graces. Est-ce ainsi qu'il use de l'autorité que vous lui avez mise en main ? Ne la lui avez-vous donnée , que pour maltraiter ceux qui sont les plus attachés à vos intérêts & à votre personne ?

« Que diable veux-tu que j'y fasse » ? lui répondit le Régent. Quoi, répliqua Madame du Tort , vous aimez mon frere , & vous souffrirez qu'il parte & qu'on l'éloigne ? Que dira tout Paris , si vous ne l'arrêtez ? on ne manquera pas de publier que vous n'avez pas eu assez de crédit pour mettre vos amis , vos Officiers à l'abri des entreprises d'un faquin. « Je ne fais que te dire , reprit » le Prince ; mais comme c'est le pre- » mier acte qu'il fait de son autorité , » il ne me convient pas de lui rompre » en visiere ; j'ai besoin de son ministere » dans un projet que j'ai conçu ». Ha , ha , repartit la Comtesse avec un sourire malin , voilà qui est beau pour un aussi grand Prince d'exposer ainsi son crédit ! Eh ! ne craignez-vous pas que vos partisans ne vous abandonnent pour s'attacher au Cardinal ?

Le Prince après avoir rêvé un instant : « Obéis toujours , dit-il au Comte ; je te » donne ma parole que ce ne sera pas

« pour long-tems ». Je vais obéir, Monseigneur, lui dit le Comte; mais outre le regret que j'ai de me voir éloigner de Votre Altesse, j'ai un pressentiment que voyant son ambition satisfaite, par la facilité qu'il a de faire signer au Roi tout ce qu'il lui plaît, il ne surprenne son sein contre vous, & qu'il ne soit assez téméraire que de vous exiler vous-même; s'il a encore six mois de vie, vous verrez jusqu'à quel excès d'impudence il poussera l'insolence. Le Comte & la Comtesse voyant que cette réplique donnoit à penser au Prince, se retirèrent, & Nocé partit aussi-tôt pour le lieu de son exil.

Le Prince n'étoit plus Régent en ce tems-là; il avoit fait déclarer le Roi Majeur, & l'avoit fait couronner avec la dernière magnificence. Cette conduite du Prince avoir coupé le sifflet à la canaille de Paris, qui pensoit que Son Altesse aspireroit au Trône, où l'on disoit hautement qu'il s'éleveroit par un crime.

Hélas ! s'il eût eu cette ambition criminelle, il auroit trouvé assez de gens qui en auroient été les Ministres. Quels fondemens avoit-on pour penser si finistrement de ce Prince ? les voici, & il n'y en eut jamais d'autres. Son Altesse qui s'occupoit aux Opérations Chimiques, ayant travaillé souvent sur l'Antimoine & sur les Arsenics, avoit poussé les souffres vénénéux de ces minéraux jusqu'au dernier degré de subtilité ; il en parloit avec plaisir au Sieur Homberg, qui travailloit avec lui ; & il s'embarrassoit peu de discourir publiquement, pour ainsi dire, de ces sortes de matieres. Tout Paris en étoit imbu. De-là l'idée que se forma le peuple, que le Prince ne travailloit aux poisons que pour en faire usage. Fut-il jamais de soupçon si téméraire & plus injuste contre le meilleur des Princes du monde, qui étoit incapable de faire du mal à une mouche ?

Le peuple avoit encore un autre fon-

dement : c'est qu'ayant vu enlever le Duc du Maine & M. de Villeroi , qu'on prétendoit être le conservateur de Sa Majesté , il s'imagina que le Prince prenoit ses mesures de loin , en éloignant tous ceux qui étoient attachés à sa personne sacrée. Le plus grand homme que la France ait jamais eu , & qui rend aujourd'hui son Roi si puissant , & ses Etats si florissans , en fut lui-même ébranlé. Mais il se rassura bien vite , quand il eut réfléchi sur la droiture & sur la probité du Régent , qui aimoit véritablement le Roi , & qui ne travailloit qu'à l'affermir sur son trône , & à le mettre à même de régner glorieusement.

Quant à l'exil du Comte de Nocé , il est certain que le Prince ne jugea pas à propos d'en faire révoquer l'ordre : non qu'il n'y eût pas réussi s'il l'eût entrepris ; mais il avoit raison , ayant besoin du Cardinal , de ne pas s'opposer au premier acte qu'il faisoit de son auto-

rité. Ce n'étoit pas une défaite qu'il donna au Comte, qui sentit bien les raisons légitimes de l'inaction de Son Altesse.

Il est vrai que le Prince donna lieu de raisonner à gauche six mois après. Le Cardinal mourut à six heures du soir. Il n'eut pas les yeux fermés, que Son Altesse dépêcha un courier au Comte, avec une Lettre conçue en ces termes :
« Morte la bête, morte le venin. Je
» t'attends ce soir à souper au Palais
» Royal ». C'en fut bien assez pour que les mal-intentionnés conclussent que le Prince n'avoit, ni pu, ni osé empêcher le Comte d'aller dans son exil, puisqu'aussi-tôt après la mort du Cardinal il l'avoit rappelé auprès de sa personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reprit le Ministère, pour n'être plus exposé à de pareils événemens, & à d'autres traits dont il avoit lieu de se plaindre.

Fin du Tome troisieme.

